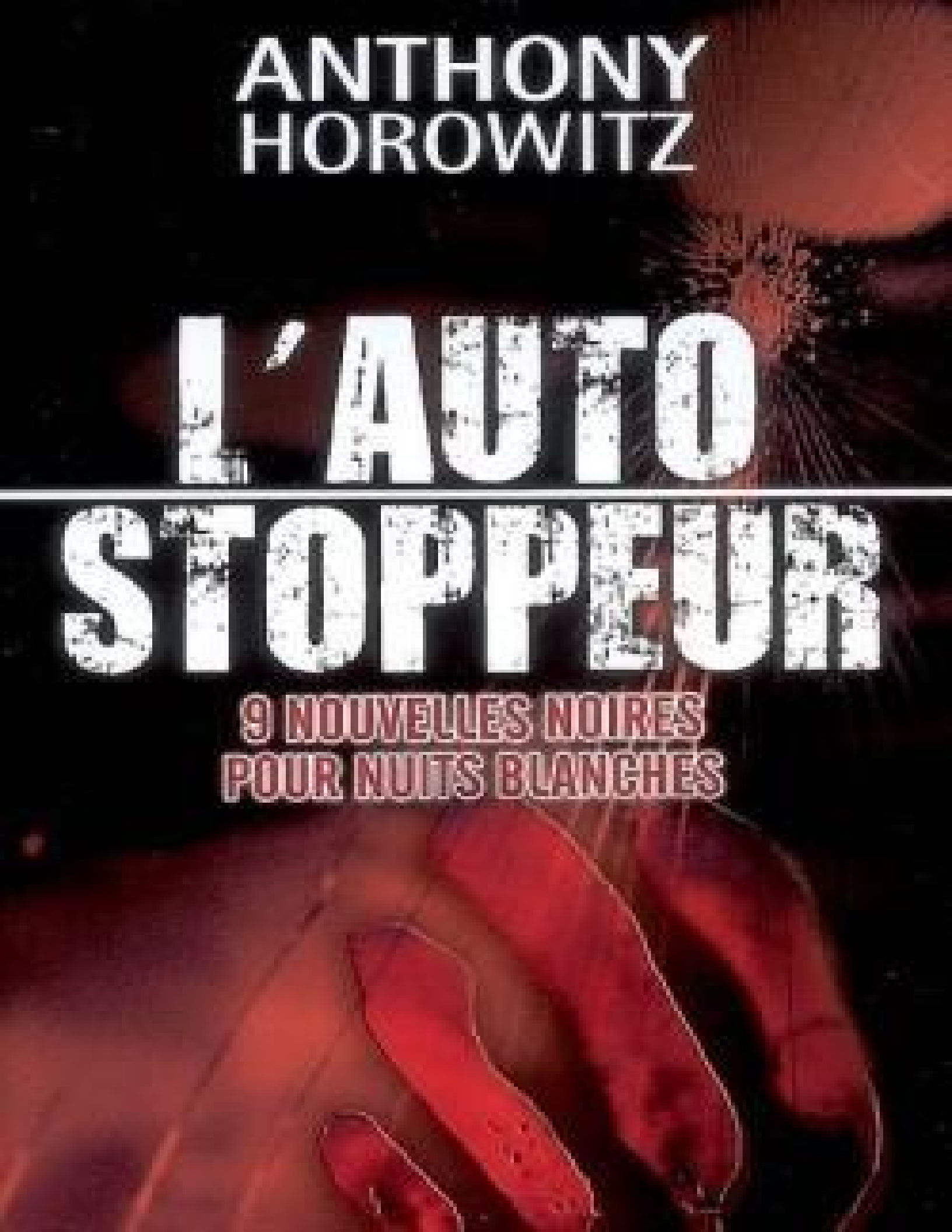


ANTHONY
HOROWITZ

L'AUTO STOPPEUR

9 NOUVELLES NOIRES
POUR NUITS BLANCHES



Anthony Horowitz

L'auto-stoppeur

Édition : Hachette jeunesse

Date de parution : 18/06/2008

OceanofPDF.com

L'auto-stoppeur

Pourquoi a-t-il fallu que mon père arrête la voiture ? J'ai pourtant essayé de l'en dissuader. Je savais que c'était une mauvaise idée. Évidemment il ne m'a pas écouté. Les parents n'écoutent jamais. Rien de tout cela ne se serait produit s'il avait continué de rouler.

Nous étions partis en promenade, rien que nous trois, et cela avait été une journée vraiment formidable. Pour mon quinzième anniversaire, mes parents m'avaient emmené à Southwold, une petite ville balnéaire sur la côte du Suffolk. Nous y étions arrivés juste à temps pour déjeuner et avons passé l'après-midi à nous balader sur la plage, à faire du lèche-vitrines et à perdre de l'argent dans la minable galerie de jeux vidéo sur la jetée.

On pourrait penser que Southwold est un endroit plutôt moche, surtout pour fêter un anniversaire. Mais c'est faux. En réalité c'est un coin assez original, avec ses cabines de plage multicolores qui datent probablement de la reine Victoria, et ses canons postés sur la falaise qui sont là depuis plus longtemps encore. Il y a un phare, une brasserie, et un parc en pente douce qui semblent sortis d'un roman d'Enid Blyton. Les magasins proposent des articles que personne n'aurait envie d'acheter. Mais l'un d'eux, dans la rue principale, vend de fantastiques jouets en bois, notamment un cirque au complet qui s'anime avec une pièce de vingt pence, et la tête parlante d'Horace Nelson qui lève sa longue-vue devant son œil borgne et se met à chanter. Et puis, à Southwold, on trouve d'authentiques *fish & chips*. Le poisson frétille encore quelques minutes avant que vous vous mettiez à table. Il y a aussi de vrais puddings qui baignent dans de la crème anglaise. Bref, c'est tellement démodé et tellement anglais que ça donne envie de sourire.

Nous avons pris le chemin du retour vers cinq heures. Il y avait un vrai coucher de soleil typique du Suffolk. Le ciel était gris, rose et bleu foncé, et presque trop vaste. Je me suis assis sur la banquette arrière et, quand la portière a claqué, j'ai éprouvé cette sensation intense et étrange que l'on éprouve à la fin d'une très bonne journée. J'étais triste qu'elle s'achève, mais heureux et fatigué, et content qu'elle soit finie.

Au bout d'une heure, il a commencé à pleuvoir. Ça n'a rien d'exceptionnel. Le temps change rapidement dans le Suffolk. Avant même d'avoir atteint l'autoroute, il tombait une pluie battante. Des rafales d'aiguilles grises fouettées par le vent. Tout à coup, devant nous, sur la route, nous avons aperçu un homme qui marchait rapidement, serrant sa veste contre lui. Il ne s'est pas retourné mais il avait dû nous entendre arriver car, soudain, il a levé la main, le pouce en l'air. Le signe universel de l'auto-stoppeur.

Nous étions à une centaine de mètres derrière lui. Mon père a parlé le premier.

— Je me demande où il va.

— Tu ne vas tout de même pas t'arrêter, a dit ma mère.

— Pourquoi pas ? Il fait un temps de cochon. Regarde cette pluie !

Cela décrit parfaitement mes parents. Mon père est dentiste ; c'est sans doute ce qui le pousse à essayer de faire preuve de gentillesse envers tout le monde. Il sait qu'aucune personne saine d'esprit n'a envie de le rencontrer. Mon père est grand et désordonné. C'est le genre d'homme qui part travailler en oubliant de se coiffer, et avec des chaussettes dépareillées. Ma mère est employée trois jours par semaine dans une agence immobilière. Elle est nettement plus sévère que lui. Quand j'étais plus jeune, c'était toujours elle qui m'envoyait au lit. Quand elle n'était pas là, mon père me laissait veiller toute la soirée.

Je dois vous préciser une chose à leur sujet. L'un et l'autre ont l'air un peu plus vieux qu'ils ne le sont en réalité. Il y a une raison à cela : mon frère aîné, Eddy. Il est mort subitement à l'âge de douze ans. Il y a neuf ans. Mes parents ne s'en sont jamais vraiment remis. À moi aussi, il me manque. Bien sûr, il me chahutait un peu de temps en temps, comme tous les grands frères, mais sa mort a été une chose terrible. Nous avons tous été très marqués et nous savons que le chagrin ne s'effacera jamais.

En tout cas, c'était typique de mon père de vouloir prendre l'homme en stop, et typique de ma mère de vouloir passer son chemin. Moi, sur la banquette arrière, j'ai dit : « Ne t'arrête pas, papa ». Mais il était déjà trop tard. Nous avions parcouru les cent mètres qui nous séparaient de lui et la voiture ralentissait. J'avais à peine terminé ma phrase qu'il freinait déjà.

La pluie tombait à verse et il faisait si sombre que je distinguais à peine l'homme. Il semblait très massif et très grand. Il avait des cheveux longs qui lui tombaient sur les yeux.

Mon père a baissé sa vitre électrique et demandé :

— Où allez-vous ?

— Ipswich.

Ipswich se trouvait à une trentaine de kilomètres de là. Ma mère n'a rien dit. Je sentais qu'elle était mal à l'aise.

— Vous allez là-bas à pied ? s'est étonné mon père.

— Ma voiture est tombée en panne.

— Ah... Eh bien, c'est notre route, nous pouvons vous déposer.

— John... a soufflé doucement ma mère.

Trop tard. Le mal était fait.

— Merci, a répondu l'homme en ouvrant la portière arrière.

Je crois que je ferais mieux de vous expliquer.

La A 12 est une route droite, mal éclairée, monotone, qui par endroits traverse la campagne déserte sans aucune maison en vue. Nous étions justement dans un de ces endroits déserts. Il n'y avait aucun éclairage public. Garés sur le bas-côté, nous devions être pratiquement invisibles des autres voitures qui passaient à toute vitesse. C'était le genre d'endroit où il fallait être timbré pour prendre un inconnu en stop.

Parce que, voyez-vous, tout le monde connaît Bellevue. C'est une bâtisse grande et laide non loin de Woodbridge, avec un mur d'enceinte de quinze mètres de haut surmonté de barbelés, et un portail en fer à ouverture électrique. Le nom est récent. Autrefois l'établissement s'appelait Prison de Haute Sécurité de l'Est Suffolk pour Aliénés Criminels. Nous n'en étions qu'à une quinzaine de kilomètres.

C'est ce que je voulais souligner. Lorsque vous roulez à quinze kilomètres d'un asile de fous dangereux, vous ne vous arrêtez pas dans l'obscurité pour prendre en stop quelqu'un que vous n'avez jamais vu. Vous

devez vous dire que peut-être – juste peut-être – il a pu se produire une évasion ce soir-là. Peut-être qu'un des fous a tranché la gorge d'un gardien et s'est enfui dans la nuit. Dans ce cas, peu importe qu'il pleuve. Peu importe même que la centrale électrique nucléaire de la région vienne d'exploser et qu'un nuage radioactif s'en dégage. Quoi qu'il arrive, vous ne vous arrêtez pas.

La portière a claqué et l'homme s'est installé sur la banquette arrière, avec sa veste luisante de pluie. Et la voiture a redémarré.

J'ai essayé de discerner ses traits dans la pénombre. Il avait un visage allongé, avec un menton carré et des yeux petits et étroits. Le teint très pâle, comme s'il n'était pas sorti en plein air depuis un moment. Des cheveux touffus poivre et sel. Ses vêtements, une veste de sport et un large pantalon de velours, semblaient vieux et usés. Il avait une main posée sur la cuisse, et ses longs doigts la couvraient jusqu'au genou.

— Vous étiez en balade, aujourd'hui ? a demandé l'homme.

— Oui, a répondu mon père, conscient d'avoir énervé ma mère et bien résolu à être aimable et bavard pour montrer qu'il n'avait pas honte de ce qu'il avait fait. Nous sommes allés à Southwold. C'est un endroit charmant.

— Ah oui ?

Le type m'a regardé et j'ai remarqué qu'il avait une cicatrice en travers de la paupière, qui allait du front jusqu'à la joue, et qui semblait avoir un peu décalé l'œil sur le côté. Il n'était pas tout à fait au même niveau que l'autre.

— Vous connaissez Southwold ? a questionné mon père.

— Non.

— D'où veniez-vous ?

L'homme a réfléchi un instant.

— Je suis tombé en panne près de Lowestoft.

J'ai senti qu'il mentait. D'abord, Lowestoft était très loin, dans le Norfolk. S'il était tombé en panne là-bas, comment avait-il réussi à arriver jusqu'à Southwold ? Et pourquoi se donner cette peine ? Il aurait été plus

facile de sauter dans un train pour se rendre directement à Ipswich. J'ai ouvert la bouche pour dire quelque chose mais l'homme a de nouveau tourné la tête vers moi et m'a jeté un regard acéré. C'était peut-être mon imagination, mais j'ai eu l'impression que c'était une sorte d'avertissement : *Ne dis rien. Ne pose pas de questions difficiles.*

— Comment vous appelez-vous ? a demandé ma mère.

J'ignore pourquoi elle tenait à le savoir.

— Rueut, a-t-il répondu avec un lent sourire. Ian Rueut. Et ce jeune homme, c'est votre fils ?

— Oui. C'est Jacob. Il a quinze ans aujourd'hui.

— Alors, bon anniversaire, Jacob.

Il a déplié sa main et me l'a tendue.

— Merci.

Je lui ai serré la main. Ça m'a fait l'effet de tenir un poisson mort. En même temps j'ai baissé les yeux et j'ai vu que sa manche était retroussée sur son poignet nu. Quelque chose luisait sur sa peau, et ce n'était pas de l'eau de pluie. C'était rouge foncé, et ça dégoulinait jusqu'au bord de sa paume, sur la partie charnue du pouce.

Du sang !

Le sang de qui ? Le sien ?

Il a retiré sa main et l'a cachée derrière lui. Il savait que je l'avais vue. Peut-être en avait-il voulu ainsi...

Nous avons repris la route. Un nuage a dû crever car la pluie martelait le toit de la voiture et les essuie-glaces avaient du mal à balayer le pare-brise. J'avais des difficultés à croire que, quelques heures plus tôt, nous marchions sur la plage.

— Nous avons bien fait de rentrer, a dit ma mère, comme si elle lisait dans mes pensées.

— Sale temps, a renchéri mon père.

— Un enfer, a marmonné l'homme.

L'enfer. Drôle de mot pour parler du temps. Il a bougé sur le siège.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis dentiste.

— Ah oui ? Je ne suis pas allé chez le dentiste depuis... depuis bien longtemps.

Il s'est passé la langue sur les lèvres. Une langue rose et humide. Ses dents étaient jaunes et irrégulières. J'ai pensé qu'il ne les lavait pas souvent.

— Vous devriez y aller deux fois par an, a dit mon père.

— Vous avez raison. Je devrais.

Le tonnerre a grondé et, à cet instant précis, l'homme s'est tourné vers moi et a articulé trois mots. Il ne les a pas prononcés, seulement articulés, en s'assurant que mes parents ne puissent le voir.

« *Tu es mort* ».

Je l'ai dévisagé, complètement abasourdi. D'abord j'ai pensé avoir mal compris. Peut-être avait-il dit autre chose et les mots s'étaient perdus dans le grondement de tonnerre. Mais ensuite il a hoché la tête lentement, pour me signifier que je ne m'étais pas trompé. C'était bien ce qu'il avait dit. Et ce qu'il avait voulu dire.

J'ai eu l'impression que mes os se liquéfiaient. Cette histoire d'asile d'aliénés me hantait. Quand nous nous étions arrêtés pour prendre l'auto-stoppeur, je n'avais pas vraiment cru que c'était un fou évadé. Souvent on est effrayé par certaines choses mais on se dit que c'est l'imagination qui travaille, qu'on est complètement stupide. D'ailleurs il y a des tas d'histoires de fous évadés de leur asile, et elles ne sont pas toutes vraies. Mais là, je n'étais sûr de rien. Avais-je tout imaginé ? Avait-il dit autre chose ? *Tu es mort*. En y repensant, en me remémorant le mouvement de ses lèvres, j'ai conclu que j'avais vu juste.

Nous roulions à environ soixante-dix kilomètres à l'heure, sous la pluie battante. Je me suis détourné pour essayer d'ignorer l'homme assis à côté

de moi. M. Rueut. Ce nom sonnait bizarrement et, sans réellement y réfléchir, je me suis mis à tracer les lettres sur ma vitre du bout de l'index :

RUEUT

Les lettres, formées par la condensation, se sont attardées un instant. Puis le E et les U du milieu ont commencé à dégouliner. Ça m'a fait penser à du sang coulant d'une blessure.

— Où désirez-vous descendre ? lui a demandé ma mère.

— N'importe où.

— Où habitez-vous, dans Ipswich ?

— Rue du Couteau, a répondu Rueut après une hésitation.

— Rue du Couteau ? Je ne connais pas.

— C'est près du centre.

Ma mère connaît parfaitement Ipswich, où elle a vécu dix ans avant d'épouser mon père. Or elle ne connaissait pas la rue du Couteau. Et pourquoi l'auto-stoppeur avait-il marqué un temps d'arrêt avant de répondre ? Est-ce qu'il l'avait inventée ?

Le tonnerre a grondé une deuxième fois.

« *Je vais te tuer* », a dit Rueut.

Il a dit cela si calmement que, cette fois, j'étais certain d'avoir bien entendu. Cet homme était un fou. Il s'était évadé de Bellevue. Nous l'avions ramassé au milieu de nulle part et il allait nous tuer tous les trois. Je me suis penché pour essayer de capter le regard de mes parents. Mes yeux se sont posés sur le rétroviseur et j'ai vu le mot que j'avais tracé sur la vitre embuée quelques secondes auparavant :

RUEUT

Mais, réfléchies dans le miroir, les lettres formaient un autre mot :

TUEUR

Que faire ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? Nous roulions sous la pluie, à soixante-dix kilomètres à l'heure, dans l'obscurité, sur une grande

route déserte bordée de champs d'un côté, et d'arbres de l'autre. Nous étions pris au piège dans une voiture avec un homme qui avait peut-être un couteau sur lui, ou un revolver, ou pire. Mes parents n'étaient au courant de rien, et pour une raison inconnue l'homme m'avait dévoilé ses intentions. Quel choix avais-je ?

Je pouvais crier.

Mais alors il me sauterait dessus pour me bâillonner avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche. J'imaginai ses longs doigts sur ma gorge. Il m'étranglerait sur la banquette sans que mes parents s'en rendent compte. Puis ce serait leur tour.

Je pouvais ruser.

Prétendre que j'avais mal au cœur. Demander à mon père d'arrêter la voiture et, en sortant, les persuader de s'enfuir à toutes jambes. Non, c'était une mauvaise idée. Nous étions plus en sécurité en roulant. Au moins M. Rueut, ou quel que soit son véritable nom, ne pouvait attaquer mon père pendant qu'il conduisait. Sinon la voiture risquait de faire une embardée. Il ne pouvait pas non plus atteindre ma mère. Cela l'obligerait à se pencher en diagonale et par-dessus le dossier. Non, pour l'instant j'étais le seul en danger. Mais si on s'arrêtait, on n'avait aucune chance.

Lui parler ? Le raisonner ? Espérer contre tout espoir que j'avais tout imaginé et qu'il ne nous voulait aucun mal ?

Un détail m'est alors revenu en mémoire. J'étais assis derrière ma mère pour une raison précise. Le matin, mon père m'avait demandé de prendre cette place parce que, de l'autre côté, la portière fonctionnait mal. C'était une vieille voiture, une Volkswagen, et la poignée d'une des portières était cassée. Mon père trouvait ça dangereux et avait insisté pour que je m'assoie de l'autre côté et attache ma ceinture. J'étais donc sanglé. Mais M. Rueut, lui, ne l'était pas.

Je me suis tourné pour m'installer plus confortablement. Aussitôt M. Rueut a été en alerte. J'ai senti que, si je tentais quelque chose, il faudrait agir vite. Il m'avait fait comprendre qui il était.

Il savait que je savais. Il attendait plus ou moins une réaction de ma part.

— Nous vous laisserons au prochain rond-point, a dit mon père.

— Ce sera parfait.

Pourtant l'auto-stoppeur n'avait pas la moindre intention de descendre au prochain rond-point. Son visage s'est assombri. Son œil, sous la cicatrice, a tressauté. Sa main a glissé sous sa veste et s'est refermée sur quelque chose. Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir ce que c'était. Un couteau. Une seconde plus tard sa main a réapparu et j'ai aperçu un éclat argenté. Il était facile de deviner ce qui allait se passer. L'homme m'attaquerait et mon père arrêterait la voiture. Que pouvait-il faire d'autre ? Ensuite il se ferait poignarder à son tour. Puis ma mère.

J'ai hurlé. Et tout s'est déroulé dans un brouillard.

Je m'étais déjà mis en position, arc-bouté dans l'angle de la banquette, le dos contre la portière pour prendre appui, et j'ai détendu mes jambes d'un coup brusque. M. Rueut avait commis une erreur. En mettant une main dans sa poche, il ne pouvait se défendre. Mes deux pieds l'ont frappé violemment, l'un à l'épaule, l'autre juste au-dessus de la ceinture. J'y ai mis toute ma force, et il s'est trouvé projeté contre la portière.

La serrure a cédé. M. Rueut n'a même pas eu le temps de crier. La portière s'est ouverte et il a été aspiré dans la nuit et la pluie. Mon père avait dû accélérer sans que je m'en aperçoive car nous roulions à près de cent et le vent a paru emporter M. Rueut. Il s'est écrasé sur la route en effectuant une sorte de saut périlleux. Mais ce n'est pas tout. Un camion semi-remorque que je n'avais pas remarqué arrivait en sens inverse, à peu près à la même vitesse que nous. M. Rueut est tombé sous ses roues avant. Le camion l'a transformé en chair à saucisse.

Ma mère a poussé un cri. Mon père a stoppé la voiture.

Le semi-remorque s'est arrêté.

Soudain, tout était silencieux, hormis le martèlement de la pluie sur le toit.

Mon père s'est retourné pour me regarder d'un air hébété. La portière était toujours ouverte.

— Mais qu... ?

J'ai tout expliqué très vite. Le nom sur la vitre, les mensonges de Rueut, ce qu'il m'avait dit, le sang sur sa main, le couteau. Ma mère était en état de choc. Elle était livide et pleurait sans bruit.

Mon père a attendu que j'aie terminé, puis il m'a posé une main sur le bras.

— Tout va bien, Jacob. Attends-moi ici.

Il est descendu de la voiture. Je l'ai regardé s'éloigner par la vitre arrière. Le conducteur du camion s'était garé sur le bas-côté et mon père l'a rejoint. On ne voyait plus M. Rueut. Il avait dû être traîné sur une grande portion de la route. Ce qui s'était passé était horrible, mais je n'avais plus peur. J'avais fait ce que j'avais à faire. J'avais sauvé mes parents, et moi avec. On n'aurait jamais dû s'arrêter.

Mon père a discuté avec le camionneur pendant quelques minutes, puis il est revenu à la voiture. Il pleuvait moins fort mais il était quand même trempé.

— Le conducteur du camion va prévenir la police, a dit mon père. Comme nous sommes presque arrivés, nous allons continuer. Il donnera tous les détails à la police.

— Tu lui as expliqué ce qui s'était passé, papa ?

— Oui.

Mon père s'est assis au volant. Ma mère pleurait toujours.

— Il sait que tu as fait ce qu'il fallait, Jacob. Ne t'inquiète pas. Nous allons partir.

Nous avons roulé une dizaine de minutes et, après le premier panneau de Woodbridge, nous avons bifurqué sur une petite route qui serpentait au milieu d'une forêt pendant un ou deux kilomètres. Nous sommes arrivés devant un grand mur de briques hérissé de pointes, et nous nous sommes arrêtés devant un portail en fer, muni d'un système d'interphone. Mon père a baissé sa vitre et a dit quelque chose dans l'interphone. Il y a eu un déclic et le portail s'est ouvert automatiquement.

Je savais où nous étions. À Bellevue. L'hôpital de Haute Sécurité pour Aliénés Criminels.

Mon père devait leur raconter notre aventure. Il s'était mis d'accord avec le conducteur du camion. Comme c'était de là que venait M. Rueut et que nous l'avions tué, en légitime défense, il fallait les prévenir.

J'ai demandé à mon père si c'était pour cela que nous étions venus.

— Oui, Jacob. C'est pour ça que nous sommes là.

Nous avons roulé jusqu'à une grande bâtisse victorienne en briques rouge sang, avec des tours et des fenêtres à barreaux. J'ai compris d'où venait le nouveau nom de l'établissement, Bellevue, en voyant les jolis jardins, les vastes pelouses illuminées par les projecteurs. Avant même que la voiture s'arrête, la porte d'entrée de la maison s'est ouverte et un barbu chauve en blouse blanche est sorti en courant.

— Attends-moi, a dit à nouveau mon père.

Je suis resté avec ma mère pendant qu'il discutait avec le barbu. Cette fois j'ai réussi à entendre ce qu'ils disaient. C'était surtout mon père qui parlait.

— Vous aviez tort, Dr Fielding. Vous aviez tort. Jamais nous n'aurions dû l'emmener...

— Personne ne pouvait prévoir. Il allait si bien.

— Il allait bien, à Southwold. Il allait bien. Je pensais qu'il était normal. Et puis...

— Je ne sais quoi vous dire, monsieur Fisher. Je ne...

— Plus jamais, Dr Fielding. Pour l'amour du ciel ! Plus jamais.

Ils se sont approchés de la voiture. Mon père s'est penché et a dit :

— Nous allons entrer avec le Dr Fielding.

— D'accord, ai-je répondu.

Ma mère n'a pas levé les yeux quand je suis descendu de la voiture. Elle ne m'a même pas dit au revoir. Ça m'a rendu un peu triste.

Le Dr Fielding m'a posé une main sur l'épaule.

— Entrons, Jacob. Nous devons parler de ce qui s'est passé.

— D'accord.

Plus tard, on m'a dit que le nom de l'auto-stoppeur était Turet et que j'avais mal entendu. Apparemment, il travaillait comme jardinier dans la banlieue de Lowestoft. Sa voiture était tombée en panne et il avait réussi à gagner Southwold en auto-stop. C'était là que nous l'avions rencontré. On m'a expliqué que c'était de la boue qu'il avait sur la main, et non du sang. Et que, quand ils ont ramassé ce qui restait de lui sur la route, il tenait dans la main un étui à cigarette, et non un couteau.

C'est ce qu'on m'a raconté, mais je ne l'ai pas cru. On m'a aussi raconté des tas de mensonges quand mon frère Eddy est tombé sous le train. On voulait même me faire croire que c'est moi qui l'avais poussé ! Les gens ne comprennent rien.

Me voilà de retour dans ma chambre, devant la même fenêtre à barreaux et le même paysage. C'était pourtant une si belle journée. J'espère que je n'attendrai pas encore neuf ans avant de sortir avec mes parents.

L'ascenseur

— Reprenons, dit l'inspecteur principal.

Charles Falcon était un petit homme à l'air triste, avec des cheveux grisonnants et un regard bleu fatigué. Il portait un costume sombre avec une cravate rayée qui pendait à mi-poitrine. Comme toute sa personne, ses vêtements étaient fripés. Policier depuis une trentaine d'années, il trouvait que c'était vingt de trop. Il avait perdu le compte des meurtres sur lesquels il avait enquêté. Par balle, arme blanche, coups et strangulation. Sans compter les vols à main armée, les cambriolages, les enlèvements et les agressions. Il était ravi de prendre bientôt sa retraite. Encore deux mois à tirer. Ensuite il se retirerait avec son chien dans sa petite maison de Hunstanton, dans le Norfolk, et ferait de longues promenades sur la plage. Loin de la mort.

Encore deux mois et il serait quitte.

Falcon était assis dans son bureau de Scotland Yard. Un autre homme se tenait en face de lui, de trente ans plus jeune, soigné de sa personne et enthousiaste. Jack Beagle était inspecteur de police judiciaire. Il avait un calepin ouvert devant lui.

— Où voulez-vous reprendre ? demanda Beagle.

— Depuis le début. Commençons par la famille.

Beagle feuilleta ses notes.

— J'y suis. Arthur et Mary Smith habitent Steyning. C'est un petit village près des Downs (1) du Sud, où ils tiennent un commerce de fruits et légumes. Ils ont un fils, Éric, âgé de onze ans. Pour Noël, ils ont décidé de l'emmener à Londres. Courses de Noël, déjeuner dans une pizzeria, puis représentation en matinée (2) du *Fantôme de l'Opéra*, un spectacle musical. Ils avaient des places à la corbeille (3), numéros A 23 à...

— Ça va, l'interrompit Falcon. Continuez.

L'ennui, avec Beagle, c'est qu'il amassait trop de détails. Il devait même connaître le parfum des esquimaux glacés que les Smith avaient mangés à l'entracte.

Beagle tourna une page de son calepin.

— Après le spectacle, ils ont décidé d'aller à Covent Garden. Dans la nouvelle galerie marchande, il y a un magasin de gadgets. Éric voulait absolument y acheter un réveil musical. Malgré leur fatigue, ses parents ont cédé. Ils sont descendus à la station de métro à 16 h 45. C'est à ce moment qu'Éric a disparu.

— Éric Smith, murmura Falcon.

Il poussa un soupir et ferma les yeux. Covent Garden est l'une des plus anciennes et des plus profondes stations de métro londoniennes. Il n'y a que deux quais, ceux de la ligne Piccadilly qui va d'est en ouest. Aucun escalator, mais quatre ascenseurs. Il y a aussi un escalier mais peu de gens l'empruntent car il est très raide et compte cent quatre-vingt-dix-neuf marches.

— Il y avait beaucoup de monde, poursuivit Beagle. On est à trois semaines de Noël et la station était bondée de gens venus faire leurs achats. Il y avait foule devant les ascenseurs lorsque l'incident s'est produit. Ce garçon, Éric, n'est visiblement pas un saint. Trop gâté et désobéissant...

— Vous suggérez que ses parents l'ont fait disparaître ? coupa Falcon d'un ton bougon.

Il avait enquêté sur une affaire similaire une dizaine d'années plus tôt.

— Oh non, monsieur. C'est leur fils unique et ils l'adorent. C'est pourquoi j'ai mentionné les places de théâtre. C'étaient les plus chères.

— Continuez.

— Ils attendaient l'ascenseur, au milieu de centaines de personnes. Les Smith étaient en bout de queue. Deux ascenseurs sont arrivés exactement en même temps, l'un à côté de l'autre. La file d'attente a avancé et Arthur, Mary et le jeune Éric ont réussi à se faufiler dans l'ascenseur de gauche. Mais alors, pour je ne sais quelle raison, Éric a décidé d'aller dans l'ascenseur de droite. Il a sauté de l'un pour entrer dans l'autre. Ses parents

l'ont appelé, mais il était trop tard. Les portes des ascenseurs se sont refermées toutes les deux en même temps. C'est tout.

— Donc, les parents étaient dans un ascenseur, et le garçon dans l'autre.

— Oui, monsieur. Les Smith n'étaient pas contents. Ils avaient demandé à Éric de rester près d'eux mais, comme je vous l'ai précisé, ce n'est pas le genre de garçon qui fait ce qu'on lui dit de faire. Toutefois ils n'étaient pas particulièrement inquiets. Après tout, il ne faut que deux minutes pour monter, et les deux ascenseurs arriveraient en même temps.

— Ça s'est bien passé comme ça.

— Oui, monsieur. Les ascenseurs sont arrivés en haut et les portes se sont ouvertes à la même seconde. La foule est sortie. Une vraie bousculade ! Et aucune trace d'Éric. Le garçon avait disparu.

— Ils sont certains qu'il est monté dans l'ascenseur ?

— Nous avons deux témoins. Une certaine Mme Nerricott, qui l'a vu sortir en courant d'un ascenseur et pénétrer dans l'autre.

— Cette Mme Nerricott est montée dans l'ascenseur avec lui ?

— Non, monsieur. Il n'y avait plus de place. Mais elle affirme avoir vu le garçon à l'intérieur quand la porte s'est fermée.

— Très bien. (Falcon plongea la main dans sa poche et en sortit un chocolat. C'était son dernier. Il le mangea). Donc, Éric était dans un ascenseur et ses parents dans l'autre. Est-il possible que, une fois en haut, il soit sorti avant eux ?

— Non. Ils l'auraient vu. D'ailleurs nous avons le film de la caméra de surveillance.

— Regardons cette vidéo encore une fois.

À Covent Garden comme dans toutes les stations de métro de Londres, il y avait des caméras. La bande vidéo minutée avait été envoyée à Scotland Yard, et Falcon la visionna pour la dixième fois. L'image était en noir et blanc, un peu floue, mais suffisamment nette pour tout voir.

Arthur et Mary Smith avaient les bras chargés de sacs et de paquets. Arthur était petit, chauve, âgé d'une quarantaine d'années. Mary était une femme effacée, avec des cheveux permanentes et un gros manteau. Éric se tenait à côté d'eux. Il ne portait rien. C'était un garçon grassouillet, avec des oreilles décollées, des taches de rousseur, et des cheveux roux coiffés en brosse. (Falcon savait qu'il était roux grâce à une photo donnée par les parents). Il était vêtu d'un pantalon style commando, d'un blouson doublé de mouton et avait une écharpe autour du cou.

Le film montrait précisément ce qui s'était passé. Toute la scène avait été enregistrée.

À 16 h 44 et 5 secondes, les deux ascenseurs arrivent simultanément au niveau inférieur. La file d'attente se presse en avant. Arthur et Mary Smith montent dans l'ascenseur de gauche avec leur fils. Puis, soudain, Éric sort en courant et bondit dans l'ascenseur de droite, en se frayant un passage au milieu de la foule. Arthur se retourne et s'aperçoit que le garçon est sorti. Il l'appelle. (Bien sûr la vidéo est muette et l'on n'entend pas son cri). Les deux portes des ascenseurs se referment déjà. Tout se déroule exactement tel que Beagle l'a décrit.

Maintenant, scène du rez-de-chaussée. Il n'y a pas de caméra dans l'ascenseur.

L'heure indiquée sur l'image est 16 h 45 et 3 secondes. Cinquante-huit secondes se sont écoulées. Les deux portes s'ouvrent. Les ascenseurs de Covent Garden sont munis chacun de deux portes : l'une devant, l'autre dans le fond. On entre par l'une mais on sort par l'autre. Arthur et Mary sont les derniers à sortir. Un monde fou se presse vers les portillons automatiques. La caméra placée au-dessus de la sortie épingle tous les passagers.

Falcon se pencha en avant pour examiner les visages avec attention.

Il y avait des jeunes et des vieux. Des élégants et des mal fagotés. Un gros barbu avec une verrue sur le nez glissait son ticket dans le portillon automatique. Un adolescent avec un ballon de football le suivait. Puis une femme mâchant du chewing-gum, et une autre qui marchait les bras croisés. Un homme se mouchait dans un mouchoir en tissu, un autre allumait déjà un cigare.

Venaient ensuite une Chinoise à la joue enflée, et une vieille femme courbée sur une grosse canne. Un flot constant d'humanité se déversait de l'ascenseur et quittait la station.

Mais aucune trace d'Éric. Un tour de magie incompréhensible. Arthur et Mary étaient là, eux aussi, sur l'écran, cherchant partout, cédant peu à peu à la panique. Mais il était déjà trop tard. Leur fils avait disparu.

Falcon pressa un bouton de la télécommande et l'image se figea.

— Qu'en pensez-vous, Beagle ?

— Je ne sais pas, monsieur. (Falcon n'avait jamais vu son jeune inspecteur aussi déconcerté). Je ne comprends rien. Nous pouvons voir toute la scène, et pourtant c'est inexplicable. Tout s'est produit exactement comme l'ont raconté M. et Mme Smith.

— Où sont-ils ?

— Ils attendent en bas.

Arthur et Mary Smith étaient assis dans une salle qui empestait la peinture fraîche et le vieux désinfectant. Les yeux de Mary étaient rouges de larmes. Son mari posait une main sur son bras pour essayer de la réconforter, mais il semblait aussi perdu qu'elle.

— Nous ne venons pas souvent à Londres, expliqua-t-il. Mais Éric a insisté. Il voulait aller chez Hammleys, le magasin de jouets, et voir cette comédie musicale.

— Nous aurions dû courir derrière lui, hoqueta Mary, submergée par une nouvelle crise de larmes. Mais c'était très difficile.

— Nous portions tous ses cadeaux, poursuivit Arthur. Éric avait choisi un nouveau train électrique, un talkie-walkie, un clavier électronique...

— Des Rollers...

— Et un coffret de modèle réduit à monter. Nous avions tellement de paquets que nous pouvions à peine bouger.

— Mon cher petit ange ! gémit Mary.

— Ce n'était pas tout à fait un ange, objecta gentiment Arthur. Nous lui avions recommandé de rester près de nous mais il n'a rien voulu écouter. À vrai dire, il a été de mauvaise humeur toute la journée. Il était contrarié parce que nous avions refusé de lui acheter un hélicoptère télécommandé.

— Ça coûtait deux cents livres !

— Et puis il avait un peu mal au cœur après la troisième glace, au théâtre. C'est peut-être pour cela qu'il a décidé de sortir de l'ascenseur. (Arthur secoua tristement la tête). Pourtant, nous lui avons bien dit de ne pas s'éloigner.

— Retrouvez notre fils, supplia Mary Smith en sortant un mouchoir pour se tamponner les yeux. Il est forcément quelque part !

Tard, ce soir-là, les deux policiers retournèrent à la station de métro de Covent Garden. Il n'y avait plus de rames en circulation, mais la station était en effervescence. On voyait des policiers partout, qui fouillaient les guichets, inspectaient les escaliers marche par marche. D'autres, avec des chiens, parcouraient les quais et les voies à l'intérieur du tunnel. Les deux ascenseurs étaient examinés par des enquêteurs scientifiques en blouse blanche et gants de caoutchouc. Le portillon automatique avait été ouvert et des milliers de tickets récupérés. Il y avait une petite chance de découvrir une empreinte sur l'un d'eux. Une empreinte qui les mènerait peut-être à un maniaque, un meurtrier... Mais cela n'expliquerait toujours pas comment un garçon de onze ans, entouré d'une trentaine d'inconnus entassés dans une cabine d'ascenseur, avait pu se volatiliser.

Falcon inspecta l'ascenseur qui avait transporté Éric. C'était une vilaine cage métallique, avec une lourde porte coulissante de chaque côté, et une petite lucarne dont le verre encrassé était opaque, et par laquelle il était de toute façon impossible de passer. Tout paraissait dater de Mithras. La station entière était sale et vieille. Au loin, les couloirs carrelés de blanc s'incurvaient. Le sol était en ciment noir. Sans trains et sans passagers pour ajouter de la couleur et du mouvement, le décor avait un aspect irréel et troublant. L'air froid de la nuit caressa le cou de Falcon et il frissonna. Il se tourna vers Beagle.

— Vous avez pu parler avec quelqu'un qui était dans l'ascenseur avec le garçon ?

— Non, monsieur, répondit Beagle en secouant la tête. Quand les parents ont enfin compris que leur fils avait disparu, il était trop tard. Tout le monde avait passé le portillon et quitté la station. Nous avons placé une pancarte dehors pour demander aux gens de venir témoigner...

— Oui, je l'ai vue.

— Mais, jusqu'ici, nous n'avons aucune piste.

Il y eut de l'animation derrière eux et l'un des hommes de l'identité judiciaire apparut avec un sac en plastique contenant divers prélèvements.

— Excusez-moi, monsieur... commença l'enquêteur.

— Oui ?

— Nous avons trouvé des traces de sang sur le sol de l'ascenseur, dit-il en tendant le sachet de plastique à Falcon. Rhésus O. Du sang frais.

— Celui du garçon ?

— Impossible de le dire à ce stade. Mais c'est vraisemblable.

— C'est tout ?

— Un bouton. Un bouton de chemise. Peut-être le sien, ou celui de quelqu'un d'autre. Nous allons essayer de le déterminer.

— Merci...

Falcon reprit l'ascenseur pour monter au rez-de-chaussée. Il eut l'impression de suffoquer, enfermé dans la boîte de métal. Une secousse se produisit lorsque l'ascenseur commença à monter, puis plus rien, hormis le grincement des câbles anciens qui hissaient lentement la cabine. Qu'était-il donc arrivé à Éric Smith, cet après-midi-là, à 16 h 45 ? Il n'avait pas pu grimper sur le toit de l'ascenseur, ni quoi ce soit de ce genre. Il n'avait pas pu sortir avant que les portes s'ouvrent. Il était entré dans la cabine et n'en était pas sorti.

C'était à rendre dingue un policier.

Au rez-de-chaussée, une équipe d'enquêteurs examinaient un monceau de tickets prélevés dans les portillons automatiques. L'un d'eux leva la tête

quand Falcon apparut. Quel était son nom, déjà ? Williams, Willard, Wilson... ?

— Qu’avez-vous découvert ? s’enquit Falcon.

— Pas grand-chose, monsieur. Sauf peut-être...

— Continuez.

— Quand les tickets usagés sont avalés par la machine, ils tombent dans un compartiment. On les vide régulièrement au cours de la journée, mais personne n’y a touché après la disparition du garçon, ce qui nous permet de repérer plus ou moins d’où venaient les passagers aux environs de 16 h 45.

— Et alors ?

— Eh bien, c’est assez étrange, monsieur. Il y a une quarantaine de tickets provenant de la même station. Burnt Oak. Ça m’a paru curieux.

— Pourquoi ?

— Burnt Oak n’est pas une station importante. Elle se trouve presque tout au bout de la ligne Northern. Il est assez bizarre que tant de personnes effectuent le même trajet, de Burnt Oak à Covent Garden, exactement à la même heure.

— D’accord, William, dit Falcon. Envoyez les tickets à mon bureau.

— Oui, monsieur, grommela le policier avec un air renfrogné. Mon nom est Williard, monsieur.

Plus tard, cette nuit-là, Falcon était couché dans le petit appartement qu’il louait dans une rue tranquille du quartier de Victoria. Il ne dormait que d’un œil. Il essayait de rêver du Norfolk. Il se voyait sur la plage, avec son chien, en train d’admirer le coucher du soleil. Quelle race de chien allait-il choisir ? Un berger allemand, peut-être ? Non, cela lui rappellerait trop la police.

Malgré ses efforts, Falcon ne parvenait pas à rêver à ce dont il avait envie. La scène changeait sans cesse. Éric Smith se tenait sur la plage, vêtu de son pantalon de commando, entouré de gens qui portaient des paquets et des sacs. Quelque chose émergeait de la mer. C’était l’ascenseur. Les portes

s'ouvraient et Éric y entra. Mais l'ascenseur avait changé. C'était devenu une sorte de monstre métallique, et, à la place des portes, il y avait des dents acérées qui se refermaient brutalement. Éric criait. Les vagues le submergeaient. Falcon se réveilla en sursaut, surpris et soulagé de voir qu'il était sept heures du matin. Un jour nouveau commençait.

Beagle l'attendait au bureau.

— Nous avons fait une découverte capitale, annonça-t-il.

— Laquelle ?

Falcon s'était acheté une brioche chaude en chemin. Elle était encore dans le sachet et commençait à refroidir.

— Il s'agit d'un des hommes qui figurent sur la vidéo, dit Beagle, visiblement content de lui.

Falcon devina que son adjoint avait probablement travaillé toute la nuit.

— Je vous écoute.

— Il m'avait semblé reconnaître l'un des hommes qui étaient dans l'ascenseur avec le garçon, et j'avais raison.

Beagle sortit une photographie et la posa sur le bureau devant Falcon. Un gros homme barbu avec une verrue sur le nez. Falcon se rappela l'avoir vu sur le film de la caméra de surveillance.

— Qui est-ce ?

— Il est professeur à l'université de Londres. Et écrivain. Il s'appelle Abraham Orlov.

— Ce n'est pas un nom très anglais.

— Je crois qu'il est né en Ukraine.

Falcon étudia la photo.

— Vous dites que vous le connaissiez ? A-t-il un casier judiciaire ?

— Non, monsieur. Mais j'ai fait mes études universitaires à Londres et, sans l'avoir eu personnellement comme professeur, je me souviens très bien de lui. Vous vous rappelez cet accident d'avion, il y a environ huit ans ?

— Lequel ?

— Un avion s'était écrasé au-delà du cercle arctique. Il y avait soixante-dix personnes à bord, pour la plupart des savants, des géologues, etc. Ils étudiaient la couche d'ozone au Groenland. On a supposé qu'ils avaient tous péri, mais en réalité plus de la moitié d'entre eux ont survécu. Ils sont restés bloqués sur la banquise pendant près de cinq mois.

— Ah oui, maintenant je m'en souviens, dit Falcon.

À l'époque, l'histoire avait fait la une de tous les journaux. Il y avait quelque chose dans cette aventure qui le mettait mal à l'aise. Mais quoi ?

— Orlov était parmi les survivants, poursuivit Beagle. Il a d'ailleurs écrit le récit de son aventure. Le titre était *La Volonté de survivre*. Je ne l'ai pas lu. Quoi qu'il en soit, nous avons enfin identifié l'une des personnes qui se trouvaient dans l'ascenseur avec Éric. J'ai pensé que vous aimeriez l'interroger.

— Vous avez son adresse ?

Une heure plus tard, Falcon et Beagle étaient assis dans une petite pièce, à Gower Street, près de la station de métro de Tottenham Court Road. La pièce était tellement encombrée de livres qu'il était pratiquement impossible de bouger. Il y en avait sur les étagères, sur tous les sièges, et des piles étaient entassées sur le tapis. Des doubles-rideaux élimés pendaient devant une fenêtre qui donnait sur un mur de briques. La lumière du jour parvenait difficilement à s'infiltrer.

Abraham Orlov était un homme obèse, bien plus gros que ce que la caméra laissait paraître. Il portait un gilet rouge sans manches, distendu sur un torse vaste comme un tonneau, et ses épaules étaient si larges que sa tête semblait presque perdue, en équilibre sur un coussin de barbe qui lui dissimulait totalement le cou. Ses mains et ses poignets étaient très velus, et il avait d'épais sourcils broussailleux. Il portait des lunettes cerclées d'or et fumait une pipe qui envahissait la pièce d'un nuage de fumée gris-bleu.

— En effet, inspecteur principal, dit Abraham Orlov d'une voix grave et puissante, marquée d'un accent d'Europe de l'Est. J'étais bien à Londres hier soir.

— Puis-je vous demander ce que vous avez fait ?

— Mon cher monsieur ! Vous pouvez me demander ce que vous voulez ! Je n'ai rien à cacher !

Il sourit et Falcon eut un frisson de dégoût. L'homme avait des dents répugnantes. Jaunes, inégales, et curieusement trop pointues pour un être humain. Un chien avait une dentition plus attrayante.

— Hier soir, poursuivit Orlov, j'ai fêté un important anniversaire. J'ai rejoint quelques amis à notre club, ensuite nous sommes revenus en ville pour assister à un concert.

— C'était votre anniversaire ?

— Non, non. Vous n'avez pas lu mon livre, inspecteur principal ? (Ses yeux pétillèrent derrière ses lunettes). Il y a huit ans qu'a eu lieu mon sauvetage... Notre sauvetage, sur la calotte glaciaire. Tout le monde nous croyait morts, mais on nous a retrouvés en vie. Vous imaginez sans peine, mon cher monsieur, que les survivants sont devenus très proches après être restés prisonniers dans la carcasse de l'avion pendant tant de mois. Lorsque nous sommes revenus dans la civilisation, nous avons décidé de fonder une association. Nous avons acheté un petit *club-house*, dans la banlieue nord. Oh, rien de sophistiqué ! Un endroit tranquille où nous pouvons discuter confortablement. Nous nous rencontrons souvent.

— Ce club serait-il situé à Burnt Oak, par hasard ?

— En effet, oui ! Juste à côté de Edgware Road. Nous nous sommes retrouvés là-bas vers trois heures de l'après-midi, et ensuite nous nous sommes rendus à Londres ensemble.

— Combien étiez-vous ?

— Le club compte cinquante-neuf membres, moi compris. Tout le monde n'a pas pu venir, hier soir. Nous n'étions que trente-cinq. Nous avons pris le métro à Burnt Oak, changé à King's Cross...

— Cinquante-neuf membres, répéta Falcon, qui se rappela ce que lui avait dit Beagle le matin même. Pourtant je croyais que vous étiez soixante-dix dans l'avion.

— Hélas, dix-neuf personnes n'ont pas survécu, soupira Orlov avec une moue douloureuse. Vous connaissez très certainement l'histoire, inspecteur principal. Je n'en ai jamais fait secret. J'ai même écrit un livre sur le sujet. Dix-neuf passagers ont été tués dans l'accident. Les autres sont restés bloqués sur la banquise. Nous avions de l'eau, en faisant fondre la glace. Mais nous n'avions pas de nourriture. La volonté de survivre nous a contraints à prendre une pénible décision.

— Ah oui ? dit Falcon, qui connaissait déjà la réponse, se souvenant des articles des journaux de l'époque.

— Nous avons dû manger les cadavres. Pendant cinq mois, nous nous sommes nourris de chair humaine. (Un bref instant, la langue d'Orlov apparut entre ses lèvres, au-dessus de sa barbe, puis disparut à nouveau). C'était extrêmement pénible et, bien sûr, répugnant. Couper des lambeaux de chair, puis les poser à plat sur les ailes de l'avion pour les sécher au soleil. Être forcés, jour après jour, d'avaler nos malheureux compagnons. Je n'ai pas besoin de vous faire de description. Si vous souhaitez en savoir davantage, lisez mon livre. Mais notre choix était réduit. Manger ou mourir. Nous avons choisi de vivre.

— Si vous le permettez, revenons à la journée d'hier, dit Falcon, qui avait brusquement envie de quitter ce bureau enfumé pour retrouver le soleil d'hiver. J'aimerais savoir si vous avez remarqué un jeune garçon de onze ans, qui est monté dans l'ascenseur avec vous à la station de Covent Garden.

— En effet, oui, inspecteur chef. Un gros garçon avec des cheveux roux, qui portait un pantalon large et une écharpe...

— C'est bien lui.

— Il est monté juste avant la fermeture des portes. Puis il s'est faufilé vers l'avant de la cabine. Il a été le premier à sortir. J'étais un peu inquiet pour lui car il était trop jeune pour se promener seul. Mais avant que j'aie pu lui dire quoi que ce soit, il a filé. Je l'ai aperçu qui passait le portillon. Ensuite il a disparu dans la rue.

— Vous l'avez vu sortir dans la rue ?

— Absolument.

— Pardonnez-moi, monsieur, intervint Beagle, embarrassé. Les caméras de surveillance du métro vous montrent quittant l'ascenseur. Mais pas le garçon.

Orlov fronça les sourcils et suçota sa pipe. Des volutes de fumée glissèrent sur ses lèvres et dans sa barbe.

— Un mauvais fonctionnement de la caméra est-il possible ? dit-il enfin. Car je vous assure que je l'ai vu sortir. De mes propres yeux.

— C'est possible, admit Falcon en se levant. Merci beaucoup, monsieur Orlov. Désolé d'avoir pris votre temps.

— De rien, voyons. Je voudrais pouvoir vous aider, répondit Orlov en agitant sa main potelée tel un roi congédiant un courtisan.

Falcon s'arrêta à la porte.

— Une dernière question, monsieur. Êtes-vous allés au concert, vous et vos amis ?

— Bien sûr. Mozart et Brahms. À l'église St Christopher de Covent Garden. Une soirée délicieuse.

— Je suppose que vous êtes allés souper, ensuite ?

Orlov hésita, la pipe devant les lèvres.

— Non. En fait, non. Nous n'avions pas faim.

Les deux policiers sortirent.

Falcon ne desserra pas les dents jusqu'à Scotland Yard. Assis à côté de lui dans la voiture, Beagle contint à grand-peine son impatience. Arrivé au bureau, il finit par exploser.

— Il a menti ! Éric n'a jamais quitté l'ascenseur. Et la caméra fonctionne très bien. On a déjà vérifié.

— Je sais, Jack.

Le magnétoscope et la cassette vidéo étaient encore là. Falcon visionna à nouveau le film mais il savait à quoi s'en tenir. Il avait envie de vomir.

Deux petits mois avant la retraite, neuf avant son départ définitif de Londres. Et il fallait que ça lui arrive à lui !

Éric Smith était venu à Londres avec ses parents et, pour s'amuser, il leur avait désobéi et avait pris seul un ascenseur à la station de Covent Garden. Normalement, rien n'aurait dû arriver. Normalement, il se serait trouvé au milieu d'étrangers et serait arrivé au rez-de-chaussée en même temps que ses parents. Ils l'auraient grondé, il aurait boudé, et l'histoire se serait arrêtée là. Mais ce n'était pas un jour normal. Il y avait une chance sur un million pour qu'il se produise une chose anormale.

Éric était monté dans l'ascenseur avec trente-neuf cannibales qui fêtaient un anniversaire.

Quand les portes s'étaient fermées, il était resté seul avec eux pendant cinquante-huit secondes.

Orlov avait menti en prétendant que son expérience dans le cercle arctique avait été douloureuse et répugnante. Falcon ne s'y était pas laissé prendre. Il l'avait deviné, dans l'éclat des yeux derrière les lunettes cerclées d'or, et dans cette petite langue rose et humide qui avait glissé furtivement sur les lèvres. Peut-être, en effet, les survivants de l'avion avaient-ils détesté être forcés de survivre pendant cinq mois en mangeant de la chair humaine. En tout cas au début. Mais supposons qu'ils y aient pris goût peu à peu ? Supposons qu'ils en soient venus à l'apprécier ? Il y avait dix-neuf cadavres. Soit trente-huit épaules grillées. Trente-huit cuisses rôties. Cent quatre-vingt-dix os de jarret en daube. Jour après jour, ils s'asseyaient pour partager un festin.

Ensuite, de retour chez eux, comment se débrouiller ? Plus de chair humaine ! Oh, bien sûr, ils pouvaient toujours se réunir dans leur petit club privé pour en parler et se remémorer leurs joyeux repas. Mais ils devaient se contenter de rêver à la succulente viande rose. Et, pendant ce temps, la faim les tenaillait, les tenaillait...

Jusqu'au jour où un jeune garçon dodu se faufila parmi eux. Ils prirent alors conscience qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils se jetèrent sur lui comme un seul homme pour le dépecer à belles dents.

Falcon préféra chasser cette pensée. Au moins Éric avait-il succombé rapidement.

L'inspecteur chef se força à regarder l'écran du téléviseur. On y voyait Orlov quittant l'ascenseur. Orlov et ses amis. Était-ce vraiment un chewing-gum que mastiquait cette femme ? L'homme au mouchoir se mouchait-il ou bien s'essuyait-il la bouche ? Et cette Chinoise ! Avait-elle la joue enflée ou la bouche pleine ? Quant à la vieille femme, Falcon découvrit, en l'étudiant plus attentivement, que la poignée de sa canne ressemblait terriblement à un pied d'enfant. Et pour ce qui était de l'adolescent avec le ballon de football, Falcon se demanda s'il s'agissait vraiment d'un ballon...

Il arrêta la cassette.

— Vous vous sentez bien, monsieur ? s'inquiéta Beagle.

— Non !

Falcon regarda fixement l'écran éteint. Deux questions l'agitaient. Comment annoncer aux parents ce qu'il savait ? Et comment allait-il le prouver ? Rien d'étonnant à ce que Orlov soit si calme...

Le son du meurtre

Kate Evans, treize ans, petite et mince, des cheveux noirs, un visage pâle et sérieux, était élève à Brierly Hall, une école privée de Harrow-on-the-Hill, dans la proche banlieue du nord de Londres. Ses matières préférées étaient l'anglais, l'histoire et la géographie, mais elle excellait en tout sauf en maths. Les professeurs et les élèves l'appréciaient. Une seule chose la différenciait de ses camarades. Kate Evans était sourde.

C'était un accident de naissance. Sa mère avait eu la rougeole pendant sa grossesse et les médecins avaient présagé quelque chose d'anormal... ou, du moins, de pas tout à fait normal. Kate n'était pas totalement sourde. Elle entendait certains sons, mais les conversations lui parvenaient comme à travers du coton. Le terme médical de son handicap était « perte d'audition neurosensorielle », ou surdité de perception. Une partie de son oreille, appelée « cochlée », ne fonctionnait pas correctement. Elle pouvait entendre un téléphone sonner ou un chien aboyer, mais pas grand-chose d'autre.

Kate avait appris à lire sur les lèvres, bien qu'elle n'en eût pas réellement besoin. En effet, dès son arrivée à Brierly Hall, on l'avait équipée d'un appareil d'aide auditive qui se mettait derrière l'oreille et disposait de deux réglages. En mode de conversation courante, ou bien, pour la classe, branché sur un petit boîtier à peine plus grand qu'un paquet de cigarettes qu'elle portait dans sa poche. De son côté, le professeur était muni d'un boîtier identique renfermant un émetteur, relié à un micro. Quand il parlait, ses paroles étaient transmises à travers la salle de classe jusqu'au boîtier récepteur de Kate, qui l'entendait parfaitement. C'était aussi simple que cela.

Tellement simple, d'ailleurs, que Kate ne se vivait pas comme sourde, ni handicapée, ni même différente des autres. L'appareil d'aide auditive procurait même certains avantages. Dans les cours les plus ennuyeux – en maths, notamment – elle baissait discrètement le volume. Et lorsque M. Thompson, le professeur, lui posait une colle, elle pouvait gagner du temps en prétendant que son appareil était en panne. En général, les professeurs avaient trop de tact pour insister. Parfois, cependant, le sonotone se

déréglaient vraiment, et provoquait des effets surprenants. Un été, par exemple, Kate avait capté Capital Radio, ce qui avait égayé sa journée. D'autres fois, elle interceptait des bribes de messages CB de la police. Au début, ces petites perturbations l'avaient alarmée, puis c'était devenu tellement passionnant que ses camarades la harcelaient pour apprendre les derniers rebondissements de la lutte de la police contre la criminalité dans les quartiers nord de Londres.

Chaque après-midi, la jeune fille au pair allemande engagée par ses parents venait la chercher. Heidi mutilait tellement l'anglais qu'on la comprenait à peine, avec ou sans sonotone. Les parents de Kate travaillaient l'un et l'autre. Sa mère était programmeuse informatique, son père s'occupait de finances et de bourse. Elle n'avait ni frère ni sœur, et se demandait parfois si ses parents avaient renoncé à avoir d'autres enfants en découvrant que la première n'était pas parfaite. Kate ne leur avait jamais posé la question. Ils étaient si occupés, si absorbés par leur propre monde, qu'il leur restait peu de temps à lui consacrer. C'étaient des parents gentils mais distants.

Kate s'en moquait. Elle avait beaucoup d'amis, de bons résultats scolaires, et, en ce début de trimestre à Brierly Hall, elle trouvait la vie très agréable.

Or, ce fut ce trimestre qu'arriva le nouveau professeur de français. Et, avec la venue de M. Spencer, le début du cauchemar.

M. Spencer ressemblait à tous ses collègues qui avaient choisi de s'enfermer dans le monde clos de Brierly Hall. Plus très jeune mais pas particulièrement vieux, il semblait figé entre deux âges. Il portait une veste de sport démodée, un pantalon de velours, une chemise blanche, une cravate (rayée, évidemment) et un pull à col en V. Tous ses vêtements étaient usés. Il avait des yeux sombres, des cheveux noirs bouclés et une barbe. Malgré sa corpulence, il avait un air étriqué, défait. Ses épaules étaient voûtées, ses yeux clignaient sans cesse. Il ne souriait pas.

Kate le rencontra dès son arrivée, le premier jour du trimestre. Elle marchait dans un couloir avec son meilleur ami, Martin White, et ils venaient de dépasser la salle des professeurs quand la porte s'ouvrit. M.

Spencer sortit et les doubla précipitamment pour rejoindre sa classe. En passant, son bras effleura l'épaule de Kate. C'est à cet instant précis que la chose se produisit.

L'appareil acoustique de Kate eut une défaillance. Un sifflement strident retentit à son oreille, si violent qu'elle eut un mouvement de recul et leva les mains vers son visage, les traits déformés par une grimace. Le son lui transperça la tête et y laissa une empreinte même après s'être éteint.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Martin en voyant Kate se plier en deux.

— Des parasites.

Elle respira à fond. Heureusement, l'incident semblait terminé. Elle se tapota l'oreille.

— Ça ne s'est jamais produit aussi fort. C'est bien ma chance si mon appareil tombe en panne le premier jour de la rentrée.

Elle regarda le dos du nouveau professeur qui venait de disparaître derrière une porte.

— Qui est-ce ?

— Sans doute M. Spencer. Ou Monsieur Spensaire. Je ne sais pas comment on prononce.

— Le nouveau prof de français ?

— Parfaitement, ma chère, répondit Martin en affectant une moue hautaine. Il a l'air encore plus rasoir que l'ancien.

Leur vieux professeur de français, M. Silberman, avait annoncé qu'il prenait sa retraite le trimestre précédent, au grand soulagement de la plupart de ses élèves. Il paraissait au moins quatre-vingts ans et s'endormait régulièrement pendant ses propres cours. Kate avait espéré un remplaçant plus jeune et plus sexy. La première impression était plutôt décevante.

Sans compter l'étrange réaction du sonotone quand M. Spencer l'avait frôlée. Ce sifflement strident. On aurait presque dit que...

Non. Elle chassa la pensée de son esprit. M. Spencer n'était pas la cause du problème. Le parasite s'était simplement produit au moment où il passait.

Elle revit le nouveau professeur l'après-midi même : le cours de français concluait la journée. M. Spencer avait pris possession de la salle de classe de son prédécesseur. Il en avait déjà enlevé les affiches représentant toutes les variétés de fromage français, ce qui prouvait au moins qu'il avait un peu de bon sens. Mais quand il fit l'appel des noms, remit les nouveaux cahiers d'exercices et accomplit les différentes tâches incombant à tout enseignant le premier jour du trimestre, il leur apparut aussi enjoué et cordial qu'un dictionnaire. Il leur ordonna même de s'asseoir dans la salle par ordre alphabétique. Jamais M. Silberman n'avait fait cela.

Comme ses collègues, M. Spencer s'était muni de l'émetteur permettant à Kate de l'entendre. Il avait glissé le petit boîtier dans sa poche de poitrine et attaché le micro à sa cravate. Mais, pendant le cours, l'appareil se détraqua, diffusant une série de sifflements, de bips et de couinements extrêmement désagréables. Lorsque la cloche retentit, Kate en fut soulagée, même si cela accentua son mal de tête. C'est le seul son qu'elle entendit distinctement.

Elle fut la première à se lever et approchait déjà de la porte lorsque lui parvint la voix de M. Spencer. Deux mots seulement, mais très nets. Kate se figea.

Sale chameau !

Kate fit volte-face, les joues rouges – d'embarras ou de colère – elle ne savait pas. Debout derrière son bureau, M. Spencer rassemblait ses livres. Elle remarqua que le dos de ses mains était recouvert de poils.

— Pardon, monsieur ? dit-elle.

Il leva les yeux.

— Oui, Kate ? Qu'y a-t-il ?

Il connaissait déjà son prénom. Cela n'avait rien d'étonnant. Elle attirait toujours l'attention des nouveaux professeurs.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle.

Elle avait conscience de la colère qui perçait dans sa voix. Tous ses camarades s'étaient arrêtés pour l'observer.

— Je n'ai rien dit, répondit M. Spencer en souriant. À propos, as-tu bien entendu le cours, Kate ?

— Heu... oui...

Elle bredouilla, perdant soudain contenance. S'était-elle trompée ? Les deux mots provenaient-ils d'une autre source ? D'une radio ou d'un émetteur de la police ? Non...

Sale chameau !

Elle l'avait bien entendu. C'était la voix de M. Spencer.

— Bon, eh bien, à demain, reprit celui-ci, toujours souriant.

Son sourire métamorphosait son visage. Il avait l'air beaucoup plus humain. Kate quitta la classe.

Le lendemain, les problèmes de son appareil acoustique s'aggravèrent. Ce n'était plus de simples distorsions sonores. Pendant l'exercice de compréhension de texte demandé par M. Spencer, Kate ne perçut qu'un flot de jurons. Les mots lui arrivaient de nulle part. Des injures, des grossièretés qu'elle n'aurait même pas osé répéter. Était-ce le même phénomène que l'été précédent, quand elle avait capté Capital Radio ? Non, impossible. Personne n'employait un tel langage à la radio.

Kate effectua l'exercice de son mieux, consciente d'avoir manqué au moins la moitié des questions et sans doute mal traduit le reste, et rendit sa copie le cœur lourd. Au moment où M. Spencer prenait sa feuille d'exercice, leurs doigts se frôlèrent. Aussitôt, une nouvelle série de parasites affecta son écouteur.

Chose étrange, sitôt terminé le cours de français, l'appareil se remit à fonctionner parfaitement. Il n'y eut pas le moindre problème pendant les cours de maths et d'histoire. C'est seulement dans le couloir, juste avant le déjeuner, que de nouvelles interférences et sifflements se produisirent. Kate se retourna d'un bond. Comme elle s'y attendait, M. Spencer était là. Les épaules voûtées, les mains dans les poches, il entra dans la salle des professeurs. La porte se referma derrière lui. Le sifflement se tut.

Après le déjeuner, Kate raconta l'incident à Martin. Martin était un beau garçon de treize ans, avec un regard bleu et des cheveux dorés qui lui tombaient sur les yeux. Il était toujours premier en sport, mais même ses meilleurs amis reconnaissaient qu'il n'était pas d'une intelligence fulgurante. Il réfléchit une longue minute aux paroles de Kate.

— Tu veux dire qu'il y a, dans M. Spencer, quelque chose qui détraque ton appareil ? Qu'il émet des signaux ou un truc de ce genre ?

— Exactement, répondit Kate. Ça ne m'était encore jamais arrivé. J'aurais juré que c'était impossible.

— On m'a parlé d'un homme qui entendait en permanence des concerts de musique. Il recevait des voix, des opéras, des symphonies dans la tête, et ça le rendait fou. Il était au bord du suicide. Jusqu'au jour où l'on a découvert qu'il avait un plombage dans une molaire et qu'il captait Radio Classique.

— Je ne vois pas le rapport.

— Je disais ça juste pour te réconforter, dit Martin en haussant les épaules.

L'après-midi n'en finissait pas. Il n'y eut pas d'autre cours de français ni de nouvelles interférences, mais Kate eut beaucoup de mal à se concentrer. Elle avait l'impression d'être dans une sorte de train fantôme et s'attendait à chaque minute à ce que quelque chose lui saute dessus, un juron, un hurlement électronique. À la fin de la journée, les nerfs à vif, elle décida de se confier à ses parents. Elle se sentait fébrile. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait et cela commençait à l'effrayer.

Heidi vint la chercher à quatre heures. La jeune Allemande affichait un visage perpétuellement souriant et amical, mais Kate la soupçonnait de ne pas comprendre un mot d'anglais. Heidi conduisait une Nissan rouge. Kate s'apprêtait à ouvrir la portière lorsqu'un léger gémissement dans son oreille l'arrêta net. Elle se retourna lentement, sachant déjà ce qu'elle allait voir.

M. Spencer venait de sortir de l'école, une pile de livres sous le bras et se dirigeait vers une voiture en stationnement, une Golf Volkswagen. Il avait dû trébucher car, soudain, tous ses livres lui échappèrent et tombèrent à terre. Aussitôt, la portière de la Golf s'ouvrit et une femme en descendit.

Mme Spencer, probablement. Une femme maigre, osseuse, avec des cheveux poivre et sel serrés dans la nuque par un élastique. Tout en elle était étroit, étriqué. Son jean, son pull, ses yeux, sa façon de se mouvoir.

Elle dit quelques mots à son mari et celui-ci sembla s'excuser. À cette distance, même avec une bonne ouïe, personne n'aurait pu saisir leur paroles, mais Kate fit une chose qu'elle ne faisait jamais, une chose qu'il ne fallait pas faire. Elle lut la conversation sur leurs lèvres.

— ... ce que tu peux être maladroit ! Dépêche-toi, George. Je n'ai pas toute la journée.

— Oui, ma chérie. Désolé.

— Tu es vraiment désespérant ! Un petit bonhomme ennuyeux avec un petit emploi ennuyeux. Ça y est ? Tu as tout ramassé ?

— Je crois, oui, ma chérie.

Kate détourna les yeux, honteuse de son indiscretion. Même sans le son et à cette distance, la méchanceté de la femme était perceptible. Et cela évoqua aussitôt à Kate les deux mots grossiers qu'elle avait entendus à la fin du cours de français. *Sale chameau*.

— Tu viens, Kate ? lança Heidi de sa voix chantante.

Kate suivit des yeux la voiture des Spencer qui s'éloignait, puis monta à côté de Heidi. Elle avait l'intention de discuter des événements de la journée avec ses parents le soir même, mais une note l'attendait sur la table de la cuisine. Il ne dîneraient pas à la maison et rentreraient tard. Kate se coucha avec les mêmes pensées obsédantes et le même sentiment de peur.

Rien de particulier ne se produisit pendant une semaine. La nuit tombait tôt et il faisait un temps épouvantable. Les interférences continuaient mais Kate avait pris l'habitude d'éteindre son récepteur pendant les cours de français. Quand elle lisait ou écrivait, elle n'en avait pas besoin, et il lui restait toujours la possibilité de lire sur les lèvres... bien que ce fût presque impossible quand le professeur parlait français. Mais, lors des exercices oraux, elle était bien obligée de le rebrancher. Et c'est pendant un de ces exercices que la voix lui parvint à nouveau.

Chaque élève devait traduire une phrase d'un texte. Quand vint son tour, Kate se leva, son livre ouvert devant elle, et lut en français :

— Grand-mère arrivait toujours en taxi et ne donnait jamais de pourboire au chauffeur.

M. Spencer la regarda de ses yeux humides et sombres.

Je vais la tuer, dit sa voix dans l'oreille de Kate.

Kate tressaillit, puis s'efforça de continuer de lire :

— Elle était petite...

Je vais la tuer...

— ... et semblait rapetisser un peu plus chaque année.

Personne ne le saura...

— Elle avait les cheveux...

Soudain, Kate s'aperçut que tout le monde l'observait. Deux filles gloussaient de rire. Elle s'arrêta, rougissant sans trop savoir pourquoi. Un gémissement résonna dans son oreille. Elle attendit qu'il se fût estompé.

— Tu ne m'as pas entendu, Kate ? demanda M. Spencer.

Il la dévisageait, visiblement intrigué.

— Pardon, monsieur ?

Kate se rassit. La classe se mit à tourner lentement autour et elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— Je vous ai demandé de traduire chacun une phrase, pas de lire.

— Oh, pardon.

Kate se concentra sur le texte.

Je veux sa mort !

— Mort ?

Kate répéta le mot. Plus exactement, le mot lui échappa des lèvres.

Une lueur traversa le regard sombre du professeur de français.

— Qu’as-tu dit, Kate ?

— Mère... je veux dire grand-mère !

Elle fixa les lettres noires sur la page blanche, comme si elle voulait s’y noyer.

— ... Grand-ma always came by taxi ... and she never gave the driver... she never gave the driver...

— Un pourboire, dit M. Spencer.

Je vais la tuer ce soir

Dans la classe, des mains se levèrent. M. Spencer avait demandé comment traduire « pourboire » en anglais. C’était la question qu’il avait posée, la phrase qu’il avait prononcée, mais ce n’était pas ce que Kate avait entendu.

Avec un couteau de cuisine.

— Drink ? suggéra un élève.

— Non.

— Tip ?

— Oui. Très bien, Nicholas.

Je vais la poignarder avec un couteau de cuisine. Personne ne se doutera de rien.

Kate se releva d’un bond. Si brusquement qu’elle renversa sa chaise.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je ne me sens pas bien.

Et elle sortit de la classe en courant.

L’infirmière diagnostiqua un rhume. Rien d’original à cela car l’infirmière diagnostiquait systématiquement un rhume. Une blague courait d’ailleurs à l’école : si un élève arrivait à l’infirmierie avec les deux jambes sectionnées et une lance en travers de la gorge, l’infirmière lui donnerait un demi-comprimé d’aspirine et l’enverrait se coucher. Par chance, c’était

vendredi après-midi. L'infirmière conseilla à Kate de se reposer le plus possible pendant le week-end et de ne pas mettre le nez dehors. Elle ne lui donna même pas le comprimé d'aspirine.

Pendant le week-end, Kate fit deux choses.

En premier lieu, elle se rendit chez son médecin pour qu'il lui fasse envoyer un nouvel appareil d'aide auditive. Pourtant, elle se doutait que c'était une perte de temps : le sonotone fonctionnait très bien, sauf pendant les cours de français. Elle avait beau chercher toutes les explications imaginables, elle ne comprenait pas pourquoi l'appareil se détraquait en présence de M. Spencer. Y avait-il quelque chose de vrai dans cette ridicule histoire de plombage que lui avait racontée Martin ? M. Spencer avait-il une fausse dent, ou quelque chose qui provoquait des interférences ? Non. Impensable. Kate pressentait qu'il y avait une raison différente, difficilement explicable. Elle ne cessait de songer aux paroles qu'elle avait entendues et qui résonnaient dans sa tête en écho, même pendant son sommeil. Le pire était de ne pas savoir exactement d'où elles provenaient. Pas de M. Spencer lui-même, puisqu'elle ne les avait pas vues franchir ses lèvres.

Le dimanche, Kate essaya d'en parler avec sa mère. En vain. C'était une mauvaise période de l'année pour Caroline Evans, qui venait tout juste de mettre au point un programme informatique pour une chaîne de supermarchés bio. Comme toujours, il y avait des difficultés de mise en route, et à la moindre anicroche, le blâme retombait sur elle. Lorsque Kate vint s'asseoir dans le salon après le petit déjeuner, sa mère était déjà de mauvaise humeur. Le fax n'avait pas cessé de cracher des messages pendant toute la matinée. Des mangues n'étaient pas arrivées à Manchester, des litchis à Leeds, etc.

— Maman...

Caroline Evans leva les yeux de son ordinateur portable, une cigarette à demi consumée entre les lèvres. Elle fumait toujours quand un nouveau logiciel était en cours d'installation, et passait le restant de l'année à essayer d'arrêter.

— Oui, chérie ?

— Il y a une chose dont je voudrais te parler. Une chose qui m'est arrivée à l'école.

— Quoi, ma chérie ?

Caroline était sincèrement intéressée. C'était toujours ainsi. Elle s'inquiétait réellement pour Kate... quand elle avait le temps.

— Il y a un nouveau professeur. Et mon sonotone...

La sonnerie du téléphone interrompit Kate. C'était le directeur du service informatique du supermarché. Soudain, il ne fut plus question que d'octets et de modules. Dix minutes plus tard, Caroline discutait toujours avec animation au téléphone.

Enfin, elle raccrocha.

— Désolée, ma chérie. Que voulais-tu me dire à propos de ce nouveau professeur ?

— Rien. Ça n'a pas d'importance.

Kate avait finalement décidé de se débrouiller seule.

Le lundi, en retournant à l'école, elle était toujours aussi résolue. Il y avait une solution simple. Parler ouvertement à M. Spencer ! Elle lui expliquerait le problème et ils en trouveraient la cause ensemble.

Mais, le lundi, M. Spencer n'était pas là. Dès son arrivée, Kate comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Le premier cours était annulé et remplacé par un rassemblement général dans l'auditorium. Elle remarqua la mine consternée de deux ou trois professeurs. Alors qu'elle traversait la cour, Martin la rattrapa en courant.

— Tu connais la nouvelle ? glissa-t-il à mi-voix.

Mais avant qu'il eût le temps de poursuivre, Miss Pimrose, la professeure de musique, s'intercala entre eux et Martin se tut.

Brierly Hall comptait trois cent vingt élèves et l'auditorium avait du mal à les accueillir tous. Ils s'entassèrent sur les gradins, tandis que les professeurs prenaient place sur l'estrade. Puis le principal apparut. M. Fellner était habituellement un homme enjoué et plein d'humour. On disait

qu'il était le principal le plus populaire que Brierly Hall eût jamais connu. Mais, ce matin-là, il avait le visage sombre et sévère.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, commença-t-il.

Quelque chose dans le ton de sa voix laissait anticiper le pire.

— J'aurais préféré l'annoncer d'abord à vos parents, malheureusement c'est impossible car l'information passera au journal télévisé de ce soir, et je voulais être le premier à vous en faire part.

Il marqua une pause avant de poursuivre.

— Comme certains d'entre vous l'ont peut-être déjà remarqué, M. Spencer n'est pas parmi nous aujourd'hui. Et il y a une raison grave à son absence. Sa femme est décédée.

« Peut-être vous demandez-vous pourquoi cette nouvelle passera aux informations du soir. La police m'a contacté ce matin. Il s'est produit un événement bouleversant et beaucoup d'entre vous, j'en suis certain, voudront en discuter avec vos professeurs tout à l'heure. En fait, il semblerait que Mme Spencer ait été assassinée ».

Un murmure parcourut les rangs des élèves. Mais, pour Kate, ce fut comme si elle avait été arrachée de son siège et propulsée dans l'espace. Assassinée !

Je vais la tuer !

Impossible. Les meurtres se produisaient dans les livres et au cinéma. On en entendait parler dans les journaux et à la télévision.

Je vais l'assassiner !

La voix l'avait avertie. Et elle avait refusé de l'écouter.

— Inutile d'avoir peur, disait M. Fellner. Géraldine Spencer vivait assez loin d'ici, à Stanmore. D'après la police, elle aurait été agressée dans le parc municipal. Elle a été tuée avec...

Avec un couteau de cuisine.

— ... avec un couteau. Probablement par quelqu'un qui voulait lui voler son sac. Je vous tiendrai au courant dès que j'aurai d'autres

informations.

« Mais, pour l'instant, je crois que nous devrions nous tenir la main et prier tous ensemble. M. Spencer n'enseignait dans notre école que depuis peu de temps, néanmoins il fait partie de la famille de Brierly Hall. Je l'ai eu brièvement au téléphone ce matin. Bien entendu, il est totalement effondré. Il restera absent plusieurs semaines, peut-être jusqu'à la fin du trimestre, mais je suis sûr qu'il sera réconforté d'apprendre que nos pensées l'accompagnent. Prions... ».

Toute l'assemblée récita le *Notre Père*, sauf Kate.

Elle avait la nausée, elle était effrayée, désemparée. Un tourbillon d'images lui traversa l'esprit. M. Spencer marchant dans le couloir le jour de son arrivée, le dos de ses mains recouvert de poils, la scène à la sortie de l'école, quand il avait laissé tomber ses livres en rejoignant sa femme qui l'attendait dans la voiture. Avec un frisson glacé, Kate prit conscience qu'elle avait aperçu la femme qui venait d'être poignardée. Les Spencer n'avaient pas semblé très heureux, ce jour-là. Comment auraient-ils deviné que ce serait une de leurs dernières journées ensemble ?

Comment l'auraient-ils pu ?

Était-ce possible ?

L'un d'eux pouvait-il le savoir ?

Kate s'évanouit. Cela aussi, c'était une chose qui n'arrivait normalement que dans les films. La salle se mit à tourner et le sol lui sauta à la figure. Plus tard, bien entendu, ses camarades se moqueraient d'elle. Il n'y avait qu'une fille pour s'évanouir ainsi pour un simple meurtre ! Personne ne pouvait comprendre, évidemment.

M. Spencer avait tué sa femme, et Kate seule était au courant.

Assez bizarrement, ce fut Martin qui mentionna le premier le mot télépathie. Martin n'avait pas beaucoup de mots de quatre syllabes dans son vocabulaire.

Kate et lui bavardaient ensemble, le lendemain de l'annonce de la terrible nouvelle. La télévision et les journaux avaient commenté le meurtre, et montré des photos de Géraldine Spencer et de son mari, George

Spencer. À l'école, c'était l'unique sujet de conversation. Il devenait de plus en plus difficile de distinguer les faits réels des potins, les potins des rumeurs, et les rumeurs des mensonges extravagants. Kate le savait.

Géraldine Spencer avait été poignardée à quatre heures, le samedi après-midi, alors qu'elle promenait son chien, un caniche, dans le parc municipal de Stanmore. La police n'avait pas encore découvert l'arme du crime. Selon l'inspecteur chargé de l'enquête, l'arme, si jamais on la trouvait, était un élément majeur. Une pièce à conviction. Il n'y avait aucun témoin. Géraldine Spencer, quarante-neuf ans, était mariée avec George Spencer depuis dix-sept ans. Ils n'avaient pas d'enfants. Chose étonnante, Mme Spencer était riche. Son père avait dirigé une chaîne d'hôtels et, à sa mort, quelques années auparavant, il lui avait légué beaucoup d'argent. Sa fortune allait maintenant revenir à son mari.

Bien entendu, George Spencer était le premier suspect. La police l'avait interrogé à plusieurs reprises. Le professeur avait un alibi. Cet après-midi-là, il était au cinéma. Sans l'arme du crime, il n'y avait aucune preuve contre lui. Un camarade de classe de Kate, Alex Burford, qui habitait lui aussi Stanmore, disait que sa mère avait vu M. Spencer aux obsèques de sa femme. Il sanglotait et avait même tenté de se jeter sur le cercueil. Mais Alex avait l'habitude de raconter des bobards et plus personne ne le croyait.

Malgré les railleries incessantes de ses camarades au sujet de son évanouissement, Kate n'avait rien dit. Du moins, pas le premier jour. Mais, à la fin du deuxième jour, à bout de nerfs, elle avait entraîné Martin à l'écart pour tout lui expliquer, non parce qu'elle ne pouvait plus tenir sa langue, mais parce qu'elle avait simplement besoin de se libérer d'un poids.

Au moins, Martin n'avait pas éclaté de rire. Ni refusé de la croire. Il l'avait écoutée en silence, s'était gratté la tête, puis il avait donné son avis.

— Cette voix que tu as entendue, si ce n'était pas la radio ni des paroles prononcées par M. Spencer... alors... tu ne penses pas que ça pourrait être... ses pensées ? Un genre de télépathie ?

— De la télépathie ?

— J'ai vu une émission à la télé, sur un homme capable de tordre des cuillers à distance. Il faisait aussi une expérience avec un spectateur. Le spectateur dessinait quelque chose sur une feuille de papier et l'enfermait

dans une enveloppe sans que personne la voie. Ensuite, l'homme qui tordait les cuillers reproduisait exactement le même dessin. Il affirmait qu'il avait vu dans l'esprit du spectateur. Et c'était vrai. Ce type était télépathe.

— Mais, Martin, je ne lis pas dans l'esprit des gens.

— Non, d'accord. Mais il y a peut-être quand même un rapport... Je ne sais pas. Tu dis que, dès la première seconde où tu as vu Spencer, ton sonotone s'est détraqué. Alors peut-être que, pour une raison ou une autre, tu ne peux pas entendre ce qu'il dit mais tu peux entendre ce qu'il pense.

— C'est complètement dingue...

Kate regretta aussitôt ses paroles. Elle se rendit compte, à la moue maussade de Martin, qu'elle l'avait vexé. Martin se savait un peu limité et lent sur le plan intellectuel. Il le reconnaissait lui-même, mais il avait horreur que d'autres le lui fassent remarquer. Kate posa une main sur son bras.

— Je veux dire... ça a l'air dingue. Mais... pourquoi pas !

Plus elle y réfléchissait, plus elle se demandait si Martin n'avait pas mis le doigt sur la vérité.

George Spencer n'aimait pas sa femme. Kate l'avait compris dans le bref instant où elle les avait vus ensemble sur le parking. La voix avait dit qu'il allait la tuer, la poignarder avec un couteau de cuisine. Or c'était exactement ce qui s'était produit. Martin avait raison. Le sonotone ne se détraquait que lorsque M. Spencer se trouvait à proximité. Ça paraissait insensé, mais l'appareil avait pu transmettre... non pas ce qu'il disait mais ce qu'il pensait.

Kate sortit le récepteur de sa poche de chemisier et l'examina. Le boîtier semblait si petit, si banal. Elle dépendait de lui chaque jour de sa vie et pourtant elle lui accordait très peu d'intérêt. Ce n'était qu'une machine.

— Tu sais, reprit Martin à mi-voix, j'espère pour toi que tu n'es pas télépathe.

— Pourquoi ?

— Si M. Spencer a vraiment buté sa femme et que tu lises dans ses pensées, que feras-tu quand il reviendra ?

M. Spencer revint deux semaines avant la fin du trimestre. La veille de son retour, le principal s'adressa à nouveau à tous les élèves rassemblés dans l'auditorium.

— M. Spencer a souhaité revenir parmi nous avant la fin du trimestre car il veut reprendre le cours normal de sa vie le plus tôt possible. Chacun de nous, à Brierly Hall, fera de son mieux pour l'aider. Vous savez tous, je suppose, que la police n'a pas réussi à arrêter l'assassin de Géraldine Spencer. Bien évidemment, M. Spencer a été interrogé. Mais il s'agit d'une procédure normale dans une enquête de ce type. Cela ne signifie nullement qu'il soit impliqué dans ce drame, de quelque manière que ce soit. Je vous demanderai donc de vous montrer compatissants à son égard. Tâchons d'oublier cette terrible histoire et pensons plutôt à Noël, que nous fêterons dans quelques semaines.

Ainsi donc M. Spencer réapparut un matin. Il avait maigri. Certains affirmaient que ses cheveux avaient blanchi. Il marchait plus lentement et, dans sa voix, perçaient une douceur et une tristesse qu'on ne percevait pas avant. Mais d'autres changements s'étaient opérés en lui. Il était tout habillé de neuf, avec un costume et des chaussures vernies noires qui couinaient un peu quand il marchait.

Le premier cours de la journée, pour la classe de Kate, était justement le français. Alors qu'elle s'engouffrait dans la salle avec ses camarades, elle vit Martin lui adresser un signe et lever une main en croisant deux doigts. Elle n'était pas vraiment certaine qu'il l'ait prise au sérieux. Martin adorait la science-fiction et les bandes dessinées fantastiques, et elle se demandait parfois s'il distinguait la frontière entre le monde réel et le monde imaginaire. Chacun regagna sa place. M. Spencer, debout devant le tableau noir, déclina le verbe « aimer » au conditionnel. Après quoi, il pivota vers la classe.

Je m'en suis tiré. J'ai tué cette peau de vache et la police ne peut rien contre moi.

Assise au premier rang, Kate laissa échapper un cri étouffé. Les yeux noirs du professeur se posèrent sur elle.

— Qu’y a-t-il, Kate ?

— Rien, monsieur.

J’ai hérité de sa fortune. Je suis riche. Et délivré d’elle.

Le sonotone de Kate se mit à siffler.

Elle se trémoussa sur sa chaise. Tout le monde l’observait. Y compris M. Spencer. Elle vit sa perplexité. Pire, elle l’entendit.

Encore elle ! Qu’est-ce qu’elle a, cette gamine ? Est-ce qu’elle sait quelque chose ? Non ! C’est impossible. Mais pourquoi me regarde-t-elle ainsi ?

Kate se força à détourner les yeux.

Elle évite mon regard ! C’est fou, on dirait qu’elle devine mes pensées ! Non. Je divague. Elle ne sait rien. La police ne sait rien. Le couteau ! Ils n’ont pas trouvé le couteau. Ils ne le trouveront jamais !

Kate ne put en entendre davantage. Le sonotone sifflait et bourdonnait dans son oreille. Elle ouvrit son cahier d’exercices et s’y plongea, dans l’espoir que, si elle concentrait son esprit sur le texte, la voix s’en irait.

Et, en effet, la voix disparut. Ne subsistaient plus que les interférences, et un autre son, lointain mais distinct : couic, couic, couic. Le couinement des chaussures de M. Spencer ! Celui-ci était en train d’expliquer :

— Le temps conditionnel du verbe aimer, en français, s’obtient à partir de l’infinitif...

Kate réussit tant que bien que mal à tenir jusqu’à la fin du cours, mais ce furent les cinquante minutes les plus longues de sa vie. Enfin la cloche retentit, suivie par l’habituel brouhaha de claquements de livres et de chaises repoussées.

— À demain ! lança M. Spencer par-dessus le vacarme.

Puis il ajouta :

— Kate, un instant s'il te plaît. J'ai à te parler.

Kate s'arrêta net et jeta un regard désespéré vers Martin qui se dirigeait déjà vers la porte. Il haussa les épaules d'un geste impuissant. Un bref instant, Kate fut tentée de fuir. Mais c'était ridicule. Où irait-elle ? Elle se força à ne pas céder à la panique. M. Spencer ne pouvait rien lui faire. En tout cas pas ici, à l'école, en pleine journée. Elle pivota lentement vers le professeur assis derrière son bureau. Le sonotone grésilla. Elle approcha. Soudain, ils furent seuls dans la salle.

— Quelque chose ne va pas, Kate ?

Que sais-tu ? Comment le sais-tu ? J'ai tué Dina ! J'ai assassiné ma femme ! Je l'ai poignardée avec un couteau de cuisine !

— Non, monsieur, tout va bien, répondit Kate.

Il lui fallait se concentrer. Écouter la première voix, ignorer la seconde.

— Tu t'es comportée bizarrement pendant le cours.

Ils ne peuvent pas trouver le couteau. Je l'ai bien caché.

— C'est mon sonotone, monsieur. Il...il fonctionne mal, dit Kate.

Elle l'implora mentalement de s'arrêter. Elle ne voulait rien savoir.

Il est dans un casier de vestiaire inutilisé.

— Dans ce cas, tu devrais le faire réparer, conseilla M. Spencer.

— Oui, monsieur.

Dans un casier libre. Personne n'ira le chercher là.

M. Spencer la scruta. On aurait dit qu'il cherchait à sonder ses pensées. Il avait des soupçons. Kate se força à prendre un air naturel. Elle devait le rassurer.

— Je... je suis vraiment désolée, monsieur, bredouilla-t-elle. Heu... Nous sommes tous désolés de ce qui est arrivé à Dina. Je suis certaine que la police finira par trouver le coupable. Vous devez avoir beaucoup de chagrin.

— Oui, un chagrin immense, soupira M. Spencer.

Puis il fronça les sourcils et ajouta :

— Pourquoi l’as-tu appelée Dina ?

— Oh, heu, c’est le prénom de Mme Spencer, non ?

— Ma femme s’appelait Géraldine. C’est moi qui la surnommais Dina. C’est étrange, Kate, car j’étais le seul à l’appeler ainsi. Et personne ne le savait. C’était un diminutif... intime.

— Oh... Je croyais...

— Que croyais-tu, Kate ? Et comment connais-tu le nom que je donnais à ma femme ?

M. Spencer avait le regard fixe. Pour la première fois, le bruit dans la tête de Kate se tut. Le professeur se leva. Malgré elle, Kate eut un geste de recul. Elle avait peur de lui. Et il le savait.

— N’oublie pas de faire réparer ton appareil auditif, Kate, dit M. Spencer. Je ne voudrais pas que tu manques mon cours.

— Oui, monsieur.

— Très bien. Tu peux t’en aller.

Soulagée, Kate prit ses affaires et se dirigea vers la porte. Juste au moment où elle allait franchir le seuil, M. Spencer la rappela.

Une minute, Kate. J’ai quelque chose à te dire.

— Oui, monsieur ? dit-elle en se retournant.

Elle comprit aussitôt qu’il lui avait tendu un piège.

M. Spencer n’avait pas parlé, Il avait juste pensé les mots qu’elle avait entendus. Son hypothèse lui avait paru absurde, mais il avait préféré la vérifier. À présent, il était fixé.

Kate ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais l’éclair de cruauté qui traversa le regard noir de M. Spencer l’en empêcha. Elle songea que Géraldine Spencer avait sans doute aperçu le même éclair avant d’être poignardée.

Kate courut vers la porte et s'élança dans le couloir sans se retourner une seule fois.

Que faire ?

Se confier à M. Fellner ? Jamais le principal ne la croirait. La grande différence entre les adultes et les enfants, ce n'est pas que les adultes sont plus vieux, plus grands, plus forts, plus intelligents ou plus expérimentés. La grande différence est qu'ils ont un mal fou à croire. Les adultes se sentent toujours obligés de trouver des explications rationnelles à tout, et Kate était sûre que M. Fellner la prendrait pour une folle. En aucun cas il ne la croirait.

Parler à ses parents ? Ce n'était pas si facile. Son père se trouvait à Zurich, en voyage d'affaires, et sa mère à Édimbourg, pour rencontrer un nouveau client. Ils ne rentreraient que le week-end. Restait Heidi. Mais il lui faudrait une journée entière pour comprendre et, de toute façon, la jeune Allemande ne pourrait pas faire grand-chose.

Prévenir la police ? Inutile. Les policiers étaient des adultes, eux aussi. Au mieux, ils prendraient ses déclarations pour une cruelle plaisanterie. En fait, en dehors de Martin, pas une seule personne au monde ne croirait à son histoire de télépathie. Elle-même n'était pas sûre d'y croire.

— L'ennui, c'est que tu n'as aucune preuve, souligna Martin.

Pendant la pause déjeuner, elle lui avait raconté ce qui s'était passé avec M. Spencer et, là encore, Martin l'avait étonnée. Pas une seconde il n'avait mis sa parole en doute. Et cette fois encore, il avait analysé la situation avec bon sens.

— Pourquoi une preuve ?

— C'est ta parole contre la sienne. Si tu vas raconter à la police ton histoire de télépathie, ils te prendront pour une folle.

— Ce n'est pas moi qui suis folle ! s'écria Kate, en se souvenant de l'éclair dans le regard de M. Spencer.

— Et le couteau ?

— Quoi, le couteau ?

Kate préférait le chasser de ses pensées.

— Tu sais où il est !

Dans un casier de vestiaire libre. C'est ce que M. Spencer avait dit. Ou, plus exactement, pensé.

Brierly Hall existait depuis environ cent cinquante ans. C'était déjà une école à l'époque de la reine Victoria. Mais la plupart des bâtiments dataient d'une époque plus récente. La renommée de l'école avait attiré les mécènes. Brierly Hall était riche. Dans les années 80 et 90, on avait construit le théâtre, le pavillon de musique, trois nouvelles classes et une piscine chauffée. Mais le cœur de l'établissement était ancien. Le bâtiment principal (appelé Bloc A) datait d'un autre siècle, avec ses épais murs carrelés, ses parquets de bois, ses fenêtres cintrées et, dans les sous-sols, une enfilade de salles poussiéreuses et de couloirs contenant les réservoirs d'eau chaude, les chaudières et les générateurs. Le réfectoire et le bureau du principal se trouvaient également dans le Bloc A. Ainsi que la salle des professeurs. Au fond de celle-ci, il y avait une rangée de casiers en bois. Chaque professeur en possédait un à son nom.

Il est dans un casier libre.

— Je parie qu'il y a ses empreintes dessus, poursuivit Martin. Et des traces du sang de sa femme...

— Tais-toi, Martin !

Kate refusait d'écouter ce genre de détails. Mais Martin continua avec animation.

— Si tu leur apportes le couteau, ils seront bien obligés de te croire. Et peu importe comment tu l'auras trouvé. Tu as oublié ce qu'a dit la police ? L'arme du crime est une pièce à conviction.

— Oui ! Mais comment faire pour le récupérer ? demanda Kate, la mine sombre. Les casiers sont à côté de la salle des professeurs, et l'accès est interdit aux élèves.

— Tu pourrais te faufiler...

— Quand ils sont tous là ?

— Non. Après les cours.

— Mais quand ?

— Aujourd’hui ! Je t’aiderai. On pourrait le faire ensemble.

— Si M. Spencer apprend que je suis au courant pour le couteau...

— Il ne le saura pas ! assura Martin. Tu es au courant uniquement parce que tu l’as entendu penser. Mais lui, comment saurait-il qu’il y pensait au moment où tu étais là ? Si tu récupères le couteau, tu auras la preuve. Et si tu as la preuve, tu pourras aller voir la police.

— Je ne suis pas convaincue, soupira Kate. Imagine que quelqu’un nous surprenne. Que se passera-t-il ? Et il fera nuit...

— Ça ne prendra pas plus de deux minutes.

Martin souriait. Pour lui, tout cela n’était qu’une aventure excitante dont il pourrait ensuite se vanter auprès de ses camarades. Pour elle, c’était différent. Kate était entrée dans la tête de M. Spencer, et elle savait ce qu’il y avait dedans.

— Tu promets que tu resteras avec moi, Martin ?

— Promis !

— Alors d’accord.

L’après-midi était consacré au sport et, bien entendu, Martin et Kate appartenaient à deux groupes différents.

— Rendez-vous près des toilettes, à quatre heures moins le quart.

— J’y serai.

Martin n’y était pas. Le plan avait paru facile, mais tout alla de travers.

Kate regarda les derniers élèves quitter l’école et monter dans les voitures qui les attendaient. Après déjeuner, elle avait téléphoné à Heidi pour la prévenir qu’elle serait en retard, et Heidi avait accepté de venir la chercher à quatre heures et demie. « Halb fünf » avait traduit Kate en allemand pour être sûre que Heidi avait bien compris. Elle jeta un coup d’œil à sa montre. Déjà quatre heures moins dix. Et aucun signe de Martin.

Elle perçut un mouvement et vit un autre garçon, Sam Twivey, passer en courant. En retard, comme d'habitude. Elle le héla. Le garçon s'arrêta.

— Sam ! Tu as vu Martin ?

— Personne ne t'a prévenue ? Martin s'est blessé en jouant au foot.

— C'est grave ?

— Il a reçu un coup dans le... tu vois ce que je veux dire. Il a fallu le sortir du terrain. Sa mère est venue le chercher pour le ramener à la maison. Excuse-moi, Kate, mais mon père m'attend. Il faut que je file...

Kate se retrouva donc seule.

Le plus raisonnable, évidemment, aurait été de renoncer. Quitter l'école et rentrer. Mais il faisait déjà très sombre et le brouillard descendait lentement, formant un rideau qui isolait Brierly Hall du monde extérieur. Autant qu'elle pouvait en juger, tous les professeurs étaient partis. Il n'y avait plus personne dans l'école. Il faisait froid et Heidi ne serait pas là avant une demi-heure. Mieux valait l'attendre à l'intérieur. Du moins c'est ce que Kate se dit d'abord. Mais, en revenant vers le Bloc A, elle sut ce qu'elle allait faire. Il lui fallait absolument trouver le couteau.

La raison de sa décision était simple : Kate était à bout de nerfs. L'appréhension qui la saisissait à la seule pensée des cours de français était devenue insupportable. Elle voulait en finir. Avec ou sans Martin, elle allait agir maintenant. Trouver le couteau, le porter aux policiers, raconter toute l'histoire. Ils auraient la preuve sous les yeux et seraient bien obligés d'intervenir.

Marcher seule dans l'école procurait une impression bizarre. En temps normal, les couloirs étaient pleins d'animation, de brouhaha et de couleurs, d'enfants qui passaient en trombe d'une classe à une autre, de portes qui s'ouvraient et se fermaient. Désert, c'était très différent. Les plafonds paraissaient plus hauts, les corridors plus longs. Sur les murs, les portraits des anciens professeurs – dont beaucoup étaient morts depuis longtemps – avaient l'air de fantômes. Les visages en noir et blanc paraissaient la suivre des yeux tandis qu'elle revenait sur la pointe des pieds vers la salle des professeurs.

Kate atteignit une double porte battante, d'apparence massive et lourde, et elle dut employer toute sa force pour la pousser, comme si la porte refusait de la laisser passer. Quelque chose bougea. Kate se figea et fit volte-face, mais le couloir était vide, à l'exception des ombres grandissantes qui rampaient de toutes parts.

Ce qu'elle faisait était stupide. Pire, une erreur. Mais il fallait en finir tout de suite.

Kate ouvrit la porte de la salle des professeurs. L'entrée en était interdite aux élèves et elle ressentit un petit pincement de culpabilité en franchissant le seuil. La pièce était miteuse et en désordre. La moitié des fauteuils étaient élimés et usés (un peu comme certaines des personnes qui s'y asseyaient, songea Kate). Il y flottait une odeur de tabac froid, malgré les sermons du principal sur les dangers de la cigarette. Kate avait l'impression de pénétrer dans les coulisses d'un spectacle de magie. Ou dans les cuisines d'un grand restaurant. C'était une facette de l'école que les élèves n'étaient pas censés voir.

Elle traversa la salle aussi vite que possible. Le couloir avec les casiers se trouvait de l'autre côté. Il reliait la salle des professeurs à une issue de secours, utilisée uniquement pendant les exercices d'incendie. C'était d'ailleurs de cette façon que Kate avait découvert leur existence. Elle regrettait de n'avoir pas pensé à apporter une lampe torche. Les deux uniques fenêtres étaient très hautes. Le brouillard, pâle, blanc et dense, se collait aux vitres et laissait filtrer très peu de lumière.

Dix-huit casiers étriés en bois s'alignaient le long d'un mur. Quatorze d'entre eux étaient utilisés : chacun portait une étiquette en bristol blanc avec un nom en lettres noires. ELLIS, THOMPSON, STANDRING, PRIESTMAN... Des cadenas de formes et de tailles différentes, certains avec des serrures à clé, d'autres à combinaison, permettaient de les verrouiller. Les quatre derniers casiers ne portaient aucun nom. L'un d'eux avait un gond cassé et la porte pendait de guingois. Les casiers libres, avait pensé M. Spencer. Les casiers libres. C'était là qu'il avait caché le couteau.

Le premier était vide. Le deuxième, à la porte cassée, contenait une pile de livres moisies. Kate ouvrit le troisième et fit un bond en arrière en voyant une araignée brune et velue sortir précipitamment et filer dans le couloir. Il n'en restait plus qu'un. Le dernier de la rangée. Kate l'ouvrit. Un tas de ce

qui semblait des vieux vêtements gisait dans le fond. Y avait-il quelque chose enveloppé dedans ? Elle tendit la main.

Son sonotone se mit brusquement à vibrer.

Une main toucha son épaule.

— C'est ça que tu cherches ? demanda M. Spencer.

Kate se retourna d'un bond et son dos heurta le mur. Elle était autant ébranlée qu'incrédule. Le professeur de français la toisait, les lèvres pincées. Ses yeux luisaient dans la pénombre. Il tenait un couteau de cuisine à la main.

— Je me demandais si tu viendrais, poursuivit-il. Je n'en étais pas certain, mais je me doutais que tu avais deviné. Tu savais pour le couteau ! Comment as-tu fait, Kate ? Es-tu capable de lire dans mes pensées ?

Je suis obligé de la tuer...

— Sais-tu ce que je pense, en ce moment ?

Kate voulut répondre mais les mots ne venaient pas. Elle ne pouvait pas bouger. La terreur la paralysait. Elle se força à respirer.

— Vous avez assassiné votre femme...

M. Spencer hocha la tête. Il transpirait. La sueur perlait sur son front. Une goutte coula le long de sa mâchoire. Quand il parla, sa voix était basse, les mots saccadés.

— C'est vrai. Je l'ai tuée. Tu n'es qu'une enfant. Tu ne peux pas comprendre. Elle me harcelait en permanence. Rien de ce que je faisais n'était assez bien à ses yeux. Elle ne me laissait jamais en paix. Dix-sept ans de calvaire ! Pas d'enfant. Pas d'amour. Elle adorait me martyriser. Je ne pouvais pas divorcer. C'était sa maison. Son argent. Elle aurait tout gardé. Et chaque jour elle m'humiliait un peu plus. Je la haïssais. Je ne pouvais plus la supporter...

Je dois l'éliminer. Il ne faut pas qu'elle parle...

Kate l'entendait penser avec une terrifiante netteté. Elle devait le distraire. Gagner du temps. Le faire parler encore. Quelqu'un finirait bien

pas venir...

— Pourquoi avez-vous caché le couteau ici ? demanda Kate.

— Il fallait que je trouve un endroit ! L'arme du crime... Les policiers ne sont pas stupides... Ils auraient découvert que le couteau m'appartenait. Je ne pouvais pas le laisser sur place. Ni m'en débarrasser n'importe où. Ils l'auraient découvert. Alors je l'ai caché. Pas dans mon casier. Je savais qu'ils le fouilleraient.

Il sourit.

— Mais dans ce vieux casier inutilisé. Sous ce tas de fripes. Personne ne songerait à vérifier.

Sauf toi. As-tu vraiment lu mes pensées ? Es-tu en train de les lire en ce moment même ?

— Vous ne pouvez rien me faire, dit Kate.

Tu te trompes.

— J'ai parlé de vous à des tas de gens. Mon père, ma mère...

Elle ment.

— Si vous me faites du mal, tout le monde comprendra...

Soudain, Kate eut une nouvelle perception. Elle n'entendit pas une voix, mais elle vit des images. Les images atroces qui flottaient dans la tête de M. Spencer. Le couteau lancé en avant. Vers elle. Il allait la tuer parce qu'il n'avait pas d'autre choix. En la faisant disparaître, il espérait s'en sortir. D'ailleurs, quelle importance ? Il était déjà un assassin. Un meurtre de plus ne changerait rien à sa situation.

Kate lut ses pensées. Elle le vit saisir le couteau une seconde avant qu'il ne mette son projet à exécution. Cette seconde la sauva. Elle poussa un cri et se jeta en avant. Droit sur lui. M. Spencer perdit l'équilibre. Une fraction de seconde plus tard, la lame aurait frappé Kate. Elle profita de cet infime temps d'avance pour courir dans le couloir et traverser la salle de professeurs. M. Spencer était sur ses talons.

Reviens ! Sale petite peste ! Je vais la tuer !

Les mots vibrèrent dans le sonotone de Kate. Un sifflement lui vrilla le cerveau. Aveuglée par la panique, elle trébucha, heurta une table et faillit s'affaler. En cherchant instinctivement quelque chose à quoi se raccrocher, sa main rencontra un lampadaire dressé près de la porte. Elle le fit basculer derrière elle. M. Spencer se prit les pieds dans le fil. Il poussa un cri et chuta lourdement à terre. Kate claqua la porte derrière elle et s'élança dans le couloir plongé dans l'obscurité sans s'arrêter pour reprendre son souffle, elle.

Mais, dans sa précipitation, elle s'était trompée de direction. La sortie vers la rue se trouvait derrière. Devant, il y avait le réfectoire, le secrétariat, les escaliers montant aux salles de classe et descendant au sous-sol. Où aller ? Elle poussa la porte du réfectoire. Les longues rangées de tables s'étiraient le long du mur. Derrière, il y avait les passe-plats donnant sur les cuisines. Il n'y avait pas d'issue. Kate laissa la porte ouverte, espérant tromper M. Spencer, et opta pour l'escalier. Monter ou descendre ? Descendre était plus rapide. Elle descendit. Erreur. Le sous-sol menait à une autre impasse.

Où est-elle passée ? Où est-elle ? Où est-elle ?

Elle l'entendait s'interroger. Il avait ralenti. Sans doute était-il encore dans le couloir du rez-de-chaussée.

Ici... ?

Kate s'immobilisa. M. Spencer était devant le réfectoire. Il regardait par la porte ouverte. Peut-être parce que l'école déserte et silencieuse favorisait le phénomène, en tout cas, ce n'étaient plus seulement les pensées de M. Spencer que Kate recevait. À présent, elle voyait aussi à travers ses yeux.

Aucun bruit ! Rien ! Est-elle là ? Non. Jamais elle ne serait entrée là-dedans. Mais elle ne peut pas être loin. Il faut que je la trouve. Il faut que je la tue. Ensuite, je l'enterrerai.

Kate avança.

Elle ne voyait rien. Strictement rien. Elle n'était descendue qu'une seule fois au sous-sol, pour relever un défi lancé par ses camarades. Elle se

souvenait d'une longue salle au plafond bas, avec des arcades, un peu comme une cave à vin.

Il y avait des machines. Une série de générateurs électriques d'un côté, et un enchevêtrement de câbles et de tuyauteries d'un autre. Il faisait très chaud. Le chauffage central se trouvait également là. Kate aurait aimé allumer mais c'était impossible. M. Spencer l'aurait immédiatement localisée. Et le sous-sol était un cul-de-sac.

Quelque part, au-dessus, le plancher grinça. Non. Elle ne pouvait pas l'avoir entendu. Mais M. Spencer, oui. Elle entendait avec l'ouïe du professeur ! Il était arrivé devant l'escalier.

Où est-elle ? En haut ? Est-elle montée...

Nouveau craquement du plancher. Il montait les marches. Kate faillit défaillir de soulagement. Mais M. Spencer s'arrêta.

Non ! Je l'aurais entendue ! Il n'y a pas de moquette dans l'escalier. Si elle était montée, je l'aurais entendue. Elle a dû descendre.

Il fit demi-tour. Elle l'entendit. À présent il redescendait.

Kate était pétrifiée. En cours de sciences naturelles, un jour, on leur avait montré un insecte vieux de millions d'années, emprisonné dans un morceau d'ambre. C'était exactement l'impression qu'elle ressentait. L'obscurité d'encre l'oppressait. Elle n'arrivait pas à respirer.

Couic. Couic. Couic. Le professeur de français descendait lentement l'escalier. Ses chaussures neuves couinaient. Kate recula. Son bras heurta le mur et le choc de sa montre contre un montant métallique fit un bruit. Très léger mais audible.

Elle est là. Où est la lumière ? Je ne trouve pas le bouton. Ah...

La main de M. Spencer rencontra l'interrupteur. Une lumière jaune envahit la cage d'escalier, ne pénétrant qu'en partie dans le sous-sol. Kate recula dans le noir, entre deux énormes machines, le dos pressé contre des câbles. Une odeur de métal chaud flottait dans l'air. Que faisait M. Spencer ? Elle ferma les yeux pour mieux se concentrer.

Soudain, elle vit ce qu'il voyait. Comme si elle était à l'intérieur de sa tête et regardait par ses yeux. Elle vit le couteau qu'il tenait dans sa main, la longue lame fatale qu'il pointait devant lui. Elle vit le sous-sol étroit, avec les câbles qui couraient le long des murs. Elle vit un recoin obscur entre deux générateurs... et comprit que c'était l'endroit où elle se cachait. M. Spencer regardait dans sa direction.

Mais savait-il qu'elle était là ? Kate voyait les images. Elle ne captait plus ses pensées.

Il avança vers l'espace obscur entre les deux générateurs. Pour Kate, ce fut comme si elle se regardait à la télévision. Elle ne pouvait rien faire. Elle était sur le point d'être tuée et, en même temps, elle était dans la tête du tueur. Elle se voyait par ses yeux. Elle ne pouvait pas crier. Ni fuir. Seulement attendre.

Il s'arrêta. Elle savait qu'il ne l'avait pas vue car elle ne se voyait pas. Il hésitait, indécis. C'était le moment ou jamais d'agir.

Kate poussa un cri et lança son pied en avant de toutes ses forces.

M. Spencer pivota, le couteau levé. Kate perçut son mouvement. Elle capta le signal transmis de la pensée à la main. Elle sut ce qu'il allait faire à la fraction de seconde où il le décida. Elle plongea. La lame la manqua. Suivit un éclair aveuglant. Puis un hurlement. Des étincelles fusèrent, et le lien mental qui l'unissait au professeur de français se rompit. Le couteau, après l'avoir manquée de justesse, s'était planté dans un des câbles. Si Kate avait encore pu lire dans l'esprit de M. Spencer à cet instant, elle aurait su ce que c'était que d'être électrocuté. Le professeur était toujours debout. Les étincelles continuaient de fuser et une odeur de brûlé imprégnait l'air. Puis il se produisit une sorte de claquement : sans doute un court-circuit dans le générateur, et M. Spencer bascula sur le côté.

Secouée de sanglots nerveux, Kate rampa sur le sol, se remit debout et, à demi aveuglée par la fumée acre, écoeurée par l'odeur, un cri bloqué dans la gorge, elle quitta le sous-sol en titubant.

Dans sa chute, le sonotone s'était détaché de son oreille. Elle le remit en place machinalement. Rien. Silence total. L'appareil avait fini par rendre l'âme.

Personne ne comprit ce qui s'était passé ce soir-là.

Heidi fut la seule personne à voir Kate sortir, pâle et tremblante, de l'école déserte. Kate ne dit pas un mot pendant le trajet de retour jusqu'à la maison, recroquevillée sur la banquette arrière de la Nissan. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, Heidi s'aperçut qu'elle avait pleuré. Une fois rentrée, elle voulut appeler le médecin, mais Kate l'en dissuada. Sans trop de difficultés, car Heidi parlait si mal l'anglais qu'elle manquait d'assurance. Elle avait d'ailleurs décidé de retourner à Heidelberg.

Kate se débrouilla seule. Elle ne dormit pas de la nuit. Ni les nuits suivantes. Elle avait résolu de ne parler à personne de son implication dans la mort de M. Spencer, craignant d'avoir à fournir des explications embarrassantes. Toute sa vie, elle avait bataillé pour qu'on ne la considère pas différente des autres. Si la vérité venait à se savoir, les gens la prendraient pour un monstre. Elle ne raconta même pas sa pénible aventure à Martin. Quand il l'interrogea, quelques jours plus tard, elle lui répondit que, ne l'ayant pas vu au rendez-vous, elle était partie. Personne ne soupçonna jamais rien. Brierly Hall ferma ses portes pendant trois jours, après la découverte par le gardien du corps noirci et rigide de M. Spencer dans la salle des générateurs. La police ouvrit une enquête, mais ne tarda pas à comprendre que le mystère resterait sans réponse.

Les policiers avaient maintenant la quasi-certitude que M. Spencer avait tué sa femme. Sinon, comment expliquer la présence de l'arme du crime dans sa main ? Mais ils ne réussirent jamais à expliquer ce qu'il faisait dans le sous-sol, ni pourquoi il avait planté son couteau dans le câble principal d'alimentation électrique. C'était une façon bien étrange de se suicider.

Les inspecteurs passèrent toute l'école au peigne fin, posèrent des questions, réexaminèrent tous les indices et finirent par renoncer. Le dossier finit sans doute par échouer aux archives des affaires non résolues.

M. Spencer fut enterré au cimetière de l'église St Mary de Harrow-on-the-Hill. Au dernier moment, l'école décida de s'y faire représenter par deux professeurs et deux élèves. M. Fellner, le principal, demanda des volontaires lors du rassemblement général. À son propre étonnement, Kate s'aperçut qu'elle levait la main. Pourtant, elle ne tenait pas à assister à

l'enterrement et elle voulait oublier M. Spencer. Mais c'était une manière de clore l'histoire une bonne fois pour toutes. Le tombé de rideau final.

C'est ainsi qu'elle se retrouva dans un cimetière, sous un beau soleil d'hiver, entre Martin et M. Fellner. Il faisait beau mais froid. Le sol était gelé. Martin frissonnait et tapait des pieds, se demandant visiblement ce qu'il faisait là. Une petite poignée de personnes entouraient la tombe ouverte. Parmi elles, Kate reconnut l'inspecteur chargé de l'enquête. La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était à la télévision.

Une cloche retentit et quatre hommes en noir sortirent de l'église, portant le cercueil sur l'épaule. Kate détourna les yeux, regrettant plus que jamais d'être venue. Un prêtre aux joues roses ouvrait la marche, son livre de prières pressé contre sa poitrine. Un corbeau plongea du ciel et alla se poser sur une tombe, un peu plus loin.

Le cercueil approcha. Un cercueil en chêne foncé, avec des poignées en bronze.

— Tu es poussière et tu retourneras à la poussière... commença le prêtre.

Le sonotone de Kate grésilla.

Puis une voix étouffée lui parvint :

Je reviendrai. Un jour, je t'aurai...

Et Kate se mit à hurler.

Brûlé

10 juillet.

Trois semaines à la Barbade. Un bel hôtel sur la plage. Surf, voile, ski nautique. Tout compris. Cela ressemble au premier prix d'un jeu télévisé et je suppose que je devrais être aux anges. Du moins aux Caraïbes. Mais il y a un revers à la médaille. Je pars avec oncle Nigel et tante Sara.

Maman me l'a annoncé ce matin. Le nouveau bébé étant prévu pour la mi-août, elle ne peut pas voyager. Et pas question que papa parte sans elle.

Il est devenu complètement obsédé par le bébé. À ce rythme, la maternité va finir par lui offrir un emploi. Le problème est le suivant : si je n'accompagne pas Nigel et Sara, je n'aurai pas de vacances cet été, et maman pense que ce serait mieux pour tout le monde si je débarrassais le plancher. Voilà ce qui arrive quand on met au monde un enfant treize ans après le premier. Le premier étant moi, vous l'aurez compris.

Note sur Sara Howard :

Sara est nettement plus vieille que ma mère et ça se voit. Elle a largement dépassé quarante ans et se bat contre son âge, mais j'ai peur qu'elle ne soit perdante. Cheveux grisonnants, lunettes, traits tirés. Elle sourit rarement. Pourtant, maman affirme que, étant jeune, Sara était très gaie. Ses petits yeux noirs ne trahissent aucune émotion. Papa la croit sournoise. En tout cas, on ne sait jamais ce qu'elle pense.

Elle n'a pas d'enfants et maman dit qu'elle est ravie de m'emmener à la Barbade. Je sais que c'est faux, je les ai entendues discuter hier soir.

SARA : Je suis désolée, Susan. Je ne peux pas l'emmener. Vois-tu... j'ai des projets.

MAMAN : Sans toi, Tim n'aura pas de vacances. Je te promets qu'il sera un amour. Et nous paierons son voyage...

SARA : Ce n'est pas une question d'argent...

MAMAN : Tu avais promis de nous aider.

SARA : Je sais. Mais...

Et ainsi de suite. Je n'ai pas compris pourquoi tante Sara faisait tant de difficultés. Peut-être voulait-elle simplement passer des vacances en tête à tête avec oncle Nigel.

Note sur Nigel Howard :

Je ne l'aime pas. C'est la vérité. D'abord, c'est un homme tellement moche, empoté et austère qu'il me met mal à l'aise. Il est grand, maigre et chauve. Il a un visage rond, pâle, sans menton, avec un très long cou. Il me fait penser à une autruche malade. Tous ses vêtements viennent de chez Marks & Spencer et lui vont très mal. Il est principal dans une petite école privée à Wimbledon et vous le fait sentir en permanence. En résumé, il exerce sur moi le même effet que cinq ongles grattant un tableau noir. Je me demande pourquoi Sara l'a épousé.

12 août.

J'ai passé la nuit chez N&S dans l'ouest de Londres. Une maison mitoyenne datant du XIX^e siècle, sombre et humide. Les valises sont dans l'entrée. Nous attendons le taxi qui est en retard. Mon oncle et ma tante se sont disputés à ce sujet. Oncle Nigel lui a reproché de n'avoir pas appelé la compagnie de taxis qu'il emploie d'habitude.

NIGEL : Speedway est beaucoup plus fiable. Pourquoi n'as-tu pas pris Speedway ?

SARA : Tu râles toujours parce qu'ils sont trop chers.

NIGEL : Pour l'amour du ciel, Sara ! Combien crois-tu que ça nous coûtera si nous manquions l'avion ?

Ensuite, ils se sont querellés à propos des valises. Apparemment, oncle Nigel est fermement déterminé à bronzer. C'est une véritable obsession. Je n'aurais pas imaginé la chose possible, tant sa peau est blanche. On croirait qu'elle n'a jamais vu le soleil. Papa m'a confié un jour que, dans l'école où enseigne oncle Nigel, on l'a surnommé Riz-au-lait. Ce qui, en effet, évoque assez bien son teint. Bref, Nigel voulait s'assurer que Sara avait mis tous ses produits solaires dans la valise et elle a dû l'ouvrir pour le lui prouver.

Il y avait au moins six flacons d'huile solaire ! Chacun avec un indice de protection différent. Il y avait aussi l'huile du matin et celle du soir. L'huile qui résiste à l'eau, l'huile hypoallergique et l'huile anti-UVA. Mais oncle Nigel ne semblait pas pleinement satisfait.

— Tu l'as ouvert ? a-t-il demandé en prenant un des flacons.

— Bien sûr que non, chéri, a répondu Sara.

Elle a tout remis en place et refermé la valise.

Le taxi venait juste d'arriver. Nigel était tellement exaspéré par son retard qu'il a cassé un vase dans l'entrée. C'était un cadeau de maman à Sara pour son anniversaire. Maintenant, elle n'a plus qu'à balayer les débris.

15 août.

Les choses s'améliorent.

La Barbade est un endroit vraiment fantastique. Avec des palmiers partout et une mer d'un bleu éblouissant. Quand on nage, on voit des poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs. La nuit est remplie du tam-tam des bidons et gorgée des effluves de rhum. Les plages s'étirent à l'infini et il fait très chaud. Notre hôtel est sur la côte ouest de l'île, près de Sandy Lane Bay. L'hôtel est petit, moderne, situé juste sur la plage et très accueillant. Et il y a d'autres garçons de mon âge. Je ne serai donc pas seul.

N&S ont plus ou moins oublié mon existence, ce qui me convient parfaitement. Sara a passé les deux derniers jours au bord de la piscine, sous un parasol, avec le dernier roman de Stephen King. Nigel n'aime pas Stephen King. Il nous a fait un long sermon pendant le dîner sur les effets nocifs des histoires d'horreur, qui, selon lui, flattent les plus bas instincts de l'homme. Allez savoir ce que ça veut dire. Apparemment, il a interdit *Chair de poule* dans son école.

Oncle Nigel s'est approprié un transat sur la plage et y passe tout son temps, revêtu de son caleçon de bains bouffant Marks & Spencer. Il a chargé Sara de lui enduire le corps d'huile solaire indice 15, et visiblement elle n'y prend aucun plaisir. Déshabillé, Nigel réussit à être à la fois maigre

et gras. Il n'a pas un muscle et sa petite bedaine dégouline par-dessus la ceinture de son caleçon. Un fin duvet roux lui couvre le corps. J'en déduis qu'il était rouquin avant d'être chauve. J'ai observé Sara pendant qu'elle lui massait le torse et les épaules avec l'huile solaire. Elle avait l'air de se retenir pour ne pas vomir.

Je les ai laissés à leur lecture et à leur bain de soleil pour rejoindre Cassian. Il a treize ans et il est ici depuis deux semaines avec ses parents et son frère. Ils viennent de Crouch End, pas très loin de l'endroit où j'habite. Nous avons nagé et fait de la plongée au tuba. Ensuite nous avons joué au tennis sur le court de l'hôtel. Cassian va demander à ses parents la permission de louer un jet ski demain, mais il pense qu'ils accepteront seulement de payer la location d'un pédalo.

Dîner à l'hôtel. Oncle Nigel s'est plaint du service et Sara lui a demandé de baisser le ton car tout le monde l'écoutait. J'ai cru qu'ils allaient encore se disputer. Par chance, Nigel était de bonne humeur. Il portait un polo blanc à manches courtes pour exhiber ses bras : il trouve qu'il a une bonne base pour bronzer. Chaque fois qu'il passe devant un miroir, il s'arrête pour s'admirer. Visiblement, il est très content de lui. Moi, je le trouve plutôt rougeaud.

Demain, il prévoit de passer à l'indice de protection 9.

16 août.

Oncle Nigel a pris un vilain coup de soleil.

Il ne veut pas l'admettre mais ça saute aux yeux. Nous avons déjeuné à une terrasse sur la plage, et j'ai remarqué que sa peau virait au rouge brique dans sa nuque et sur ses mollets. Et il a un peu grimacé en s'asseyant, ce qui tendrait à prouver que son dos n'a été épargné. Sara lui a proposé d'aller à Bridgetown acheter de la lotion calmante à base de calamine, mais Nigel a affirmé qu'il se sentait parfaitement bien et n'en avait aucun besoin.

Néanmoins, il compte revenir à un indice de protection 15.

C'est vraiment bizarre, cette histoire de bronzage. Je ne comprends pas très bien ce que oncle Nigel essaie de prouver. Tante Sara m'a confié que

c'est la même chose tous les ans. Chaque fois qu'ils partent en vacances, Nigel s'enduit d'huile solaire et s'allonge sans bouger en plein soleil, avec toujours aussi peu de résultats. Je suppose que son obsession a un rapport avec son âge. Beaucoup de parents se comportent comme lui. Après quarante ans, ils se forcent à fréquenter un club de gym trois fois par semaine pour faire des pompes, du vélo, et se martyriser dans l'espoir de redonner forme à leur corps qui s'avachit. Le corps d'oncle Nigel est irrécupérable sur le plan musculaire. Mais il s'applique à lui donner au moins un peu de couleur. Il veut revenir à l'école bronzé et en pleine forme. Pendant un trimestre, les élèves cesseront peut-être de le surnommer Riz-au-lait.

Oncle Nigel et tante Sara ne m'ont pas autorisé à louer un jet ski, même en payant avec mon argent de poche. Alors Cassian et moi sommes allés nous promener. Nous avons joué au foot avec des garçons de l'île. Avant de quitter l'hôtel, j'ai vu Nigel allongé sur son transat habituel avec un livre, *Le Conte des Deux Villes* de Dickens. L'huile solaire et la sueur qui dégouлинаient de ses doigts tachaient les pages, et le soleil l'obligeait à plisser horriblement les yeux. Mais Nigel refuse de porter des lunettes noires afin de ne pas gâter son bronzage.

Retour à l'hôtel vers six heures. Oncle Nigel prenait une douche près de la piscine. J'ai tout de suite vu qu'il s'était endormi au soleil. Il était écarlate. Et il avait dû s'endormir avec le livre de Dickens ouvert sur lui, car il avait un énorme rectangle blanc sur l'estomac. Les lattes du transat lui avaient laissé des marques dans le dos.

Je lui ai adressé un petit signe de la main et demandé comment il allait. Il m'a répondu qu'il avait la migraine. J'ai remarqué qu'il avait une cloque sur la joue.

17 août.

Les parents de Cassian m'ont emmené avec eux pour la journée. Nous avons traversé l'île à bord d'une Jeep. Le paysage d'anciennes plantations et de champs de canne à sucre fait penser aux pirates et aux esclaves. Nous avons visité une grotte. Il fallait mettre un casque de protection en plastique. Un petit train nous a transportés dans les profondeurs, à travers

des cavernes fantastiques, avec des cascades pétrifiées, des stalactites et des stalagmites. Le père de Cassian est écrivain et sa mère productrice à la télévision. Ils ne se disputent pas. Ça me change d'oncle Nigel et de tante Sara.

Bizarrement, en regagnant l'hôtel, j'avais une sorte d'appréhension en songeant à eux. Mais aucune surprise ne m'attendait. Nigel était toujours sur son transat et Sara, assise près de lui, sous son parasol, lui rappelait de faire un demi-tour toutes les demi-heures. Comme un poulet sur une broche. Il avait décidé de remonter à l'indice de protection 9. À mon avis, c'est une erreur. Ses épaules étaient brûlées et son nez s'ornait de deux nouvelles cloques.

Sara l'a enduit d'une couche d'huile solaire. Ça empestait. C'était jaune et épais. Berk.

Je sens que, moi aussi, j'ai pris un peu le soleil. Alors, par prudence, je porte un tee-shirt à manches larges, une casquette de base-bail, et je me mets de l'écran total. Si vous voulez mon avis, mon oncle Nigel est complètement idiot. On dirait qu'il n'a jamais entendu parler du cancer de la peau.

19 août.

Ça y est ! Il est bronzé ! Ce n'est pas exactement le hâle cuivré de M. Univers, mais il est ambré de la tête aux pieds. Il y a un ou deux endroits où la peau est encore un peu rouge, sous les aisselles et au sommet du crâne, mais il affirme que ça se teintera bientôt comme le reste. Cet après-midi, il était vraiment d'excellente humeur. Il a même envisagé de me laisser faire du jet ski.

Il a plu pour la première fois. La pluie, à la Barbade, est étrange. Il fait un soleil éclatant et, dans la seconde qui suit, il tombe des trombes d'eau et tout le monde court à l'abri. Mais ce n'est pas de la pluie anglaise. L'eau est plus douce. On a l'impression d'être sous une douche tiède. Et elle s'arrête brusquement, comme si on avait tourné un interrupteur.

Tante Sara m'a emmené en bus à Bridgetown. Nous avons laissé Nigel sur la plage (huile solaire « indice de protection 4 »). Nous nous sommes

promenés dans le port, où s'entassaient pêle-mêle des voiliers et d'énormes yachts. Elle avait envie de louer un bateau pour la journée, mais le prix l'a très vite dissuadée. Elle a poussé un soupir en disant que jamais Nigel n'accepterait de déboursier une telle somme. J'ai profité de l'occasion pour lui poser la question qui me turlupine depuis longtemps.

— Pourquoi as-tu épousé oncle Nigel ?

— Oh... Il était très différent, étant jeune. Et moi aussi. Je pensais que nous serions heureux ensemble.

Nous sommes allés dans un café sur le quai. Sara a commandé une glace pour moi et un grand punch coco pour elle. Pourtant, il n'était que trois heures de l'après-midi. Elle m'a fait promettre de ne pas en parler à oncle Nigel.

21 août.

Mauvaises nouvelles. Oncle Nigel a pelé intégralement. Le voilà revenu à la case départ.

22 août.

Oncle Nigel a passé la journée entière (huit heures montre en main) sur la plage, mais sa nouvelle peau semble refuser de brunir. Pourtant il en est maintenant à un indice de protection 2.

Hier, le jour où il a perdu son bronzage, Sara et lui ont eu une vilaine scène de ménage. D'après ce que j'ai pu comprendre, à leur réveil, les draps étaient couverts de copeaux brunâtres. Sara a d'abord pensé que c'était la peinture du plafond qui s'écaillait. En réalité, c'était de la peau morte. Ça lui a donné la nausée, et Nigel s'est violemment emporté contre elle. On les entendait crier de l'autre côté du couloir.

J'ai regardé oncle Nigel se déshabiller sur la plage. Il avait une bande rose allant du cou au ventre, comme si on avait essayé de l'ouvrir en deux à la va-vite. À cet endroit, l'ancienne peau avait disparu et la nouvelle peau l'avait déjà remplacée. Aucun doute, le reste du bronzage va suivre le

même chemin. Oncle Nigel ne peut faire un geste sans perdre un peu de peau desséchée. Et cela malgré tous ses efforts pour l'empêcher. Il s'est enduit d'une épaisse couche de lotion après soleil, comme si c'était de la colle capable de retenir ce qui subsistait de peau hâlée. À mon avis, il n'a aucune chance.

Je suis de nouveau allé me promener avec Cassian. Son frère aîné, Nick, nous a accompagnés. Je leur ai parlé d'oncle Nigel et ça les a beaucoup fait rire. Selon Nick, au XIX^e siècle, personne ne voulait bronzer. Au contraire, un teint hâlé était la marque d'une classe sociale inférieure.

À mon retour, oncle Nigel était toujours étendu à la même place, à quelques mètres de tante Sara qui lisait toujours Stephen King sous un parasol.

Le roman devait l'amuser car un vrai sourire éclairait son visage.

Quant à mon oncle, je crois que la situation a atteint un stade critique. Sa nouvelle peau ne brunit pas. Elle rôtit. Elle a déjà pris une farouche teinte cramoisie. Contrairement à moi, Nigel refuse de porter une casquette, et une grosse cloque s'est formée au sommet de son crâne. On dirait une de ces bosses qui enflent sur la tête de Tom quand Jerry lui tape sur la tête avec un marteau. Les autres clients de l'hôtel font un détour pour ne pas avoir à passer près de lui lorsqu'ils descendent se baigner.

Nigel lit toujours *Le Conte des Deux Villes*. Mais il en est encore à la page douze.

25 août.

Cassian et Nick sont partis aujourd'hui. Sans eux, l'hôtel me semble vide. Une autre famille est arrivée... Avec trois filles ! Pour être franc, je commence à m'ennuyer de la maison. Je n'ai pas de nouvelles de maman. Elle n'a toujours pas accouché. Elle me manque. Et je suis vraiment inquiet pour oncle Nigel.

Toute sa vieille peau est tombée, à présent. Tombée, ou remplacée par la nouvelle, qui a une teinte mauve marbrée et semble animée d'une vie propre.

Son corps tout entier est couvert de cloques qui me font penser à des volcans miniatures. Et ces cloques éclatent sous le soleil. Je vous jure que je n'exagère pas. Les cloques éclatent et du pus jaunâtre suinte. C'est visible à l'œil nu. Toutes les dix minutes, on dirait qu'un nouveau furoncle lui pousse sur le corps. Et je ne parle pas de son visage. Il en a partout. Sur les joues, sur le cou. S'il avait un menton, je suis sûr qu'il serait couvert de pustules.

Malgré cela, oncle Nigel s'acharne encore à essayer de bronzer. Cet après-midi, j'ai craqué. Je ne lui adresse pas souvent la parole car, visiblement, je l'énerve. J'ai quand même voulu lui dire qu'il a une drôle de tête et que je m'inquiète pour lui. J'aurais mieux fait de tenir ma langue. Il m'a passé un de ces savons ! Et dans un langage qu'on ne s'attend pas à entendre dans la bouche d'un principal. Ensuite, j'ai essayé d'en parler à tante Sara.

MOI : Tante Sara, tu ne vas rien faire ?

SARA : À quel propos ?

MOI : Pour oncle Nigel ! Il est dans un piteux état.

SARA : Que veux-tu que je fasse, Tim ? Ton oncle ne m'a jamais écoutée. Pas une fois. Et il est fermement décidé à rentrer bronzé.

MOI : Mais il est en train de se tuer !

SARA : Tu exagères, mon chéri. Ça va aller.

Ça ne va pas du tout. Ce soir, j'ai eu droit au dîner le plus embarrassant de ma vie.

Nous sommes allés dans un restaurant chic. Normalement, cela aurait dû être un moment agréable. Les tables étaient dehors, disposées sur deux terrasses éclairées par des lampions, et les vagues argentées venaient rouler à nos pieds. Oncle Nigel marchait d'un pas raide, comme un robot. Ses vêtements frottaient sur sa peau à vif et cela devait lui faire l'effet de papier de verre.

Pendant le repas, il a parlé de choses bizarres. Tout à coup, il s'est mis à fulminer contre un de ses élèves, un certain Charlie Meyer. Et, cette fois encore, avec des mots très grossiers. Aux tables voisines, les gens lui

jetaient des coups d'œil furtifs. L'un des serveurs est venu voir ce qui se passait. Au moment où il s'approchait, oncle Nigel s'est soudain vomi dessus !

Nous avons quitté précipitamment le restaurant. Oncle Nigel grognait. Nous l'avons poussé dans un taxi. J'ai senti sa peau sous sa chemise. C'était humide et visqueux. Tante Sara n'a pas prononcé un mot jusqu'à l'hôtel. Puis elle m'a dit :

— Commande-toi quelque chose à manger dans ta chambre, Tim. Ensuite, couche-toi.

— Et oncle Nigel ?

— Je m'occupe de lui.

27 août.

Oncle Nigel n'est plus en état de parler. Même s'il réussissait à construire une phrase compréhensible, il serait incapable de la prononcer car ses lèvres sont maintenant noircies et ratatinées. Le peu de cheveux qu'il lui restait est tombé, sa nouvelle peau a rétréci et craqué par endroits, à tel point que l'on aperçoit son crâne. Je pense aussi qu'il a perdu la vue d'un œil.

Le directeur de l'hôtel, M. Jenson, lui a interdit la plage à la suite de plaintes de certains clients. M. Jenson a demandé à nous voir, ma tante et moi. Il a dit que, à son avis, mon oncle devrait cesser les bains de soleil.

JENSON : Pardonnez-moi, madame Howard. Mais c'est une situation extrêmement délicate...

SARA : J'ai tenté de l'en empêcher, monsieur Jenson. Ce matin, je l'ai même enfermé à clé dans la salle de bains. Mon mari a réussi à forcer la fenêtre et à descendre le long de la gouttière.

JENSON : Nous devrions peut-être appeler un médecin ?

SARA : Je ne pense pas que ce soit nécessaire...

Tante Sara a dit avoir essayé d'empêcher oncle Nigel. J'en doute. Elle continue de l'enduire d'huile solaire matin et soir. Je l'ai vue. Mais je n'ai rien dit.

Toute cette histoire commence à me mettre très mal à l'aise.

28 août.

Hier soir, oncle Nigel s'est enfui.

Tante Sara et lui ont eu une nouvelle dispute. J'ai entendu des cris étouffés, puis le claquement d'une porte. Quand j'ai regardé par la fenêtre – le soleil venait juste de se coucher – j'ai vu oncle Nigel quitter l'hôtel en titubant. Il tenait à peine debout. Il portait juste son maillot de bain et il était parfaitement méconnaissable. Il n'avait plus de peau du tout. Ses yeux lui sortaient de la tête et ses lèvres racornies et rentrées découvraient non seulement ses dents mais ses gencives. Chaque pas lui arrachait une plainte. À un moment, il a trébuché et il est tombé en arrière contre un mur. Un client qui passait l'a aperçu et a poussé un hurlement.

Ce matin, oncle Nigel n'était plus là. Mais il avait laissé une empreinte sanglante de son corps sur le mur.

30 août.

Tante Sara me semble métamorphosée. Nous n'avons aucune nouvelle d'oncle Nigel depuis deux jours pourtant elle ne paraît nullement inquiète. Elle boit beaucoup de rhum. Hier soir, elle était ivre. Et elle a terminé la soirée en dansant avec les serveurs du bar de l'hôtel.

J'ai hâte de rentrer chez moi. Ce matin, j'ai parlé avec maman au téléphone. J'ai une petite sœur. Ils l'ont appelée Lucy.

Maman m'a questionné sur mes vacances. Je lui ai parlé de l'île, de Cassian et de Nick, mais pas un mot sur oncle Nigel.

31 août.

Oncle Nigel est mort !

Des pêcheurs l'ont découvert hier, gisant sur la plage. D'abord, ils ont cru qu'il avait été dévoré et recraché par des requins. Son corps n'était qu'une masse de plaies suintantes, de chairs balafrees. Il n'avait plus d'yeux. La vérité est qu'il s'est endormi au soleil. Mais, cette fois, il ne s'est pas réveillé.

On l'a identifié grâce à son caleçon de bains Marks & Spencer.

Tante Sara n'a pas paru surprise quand on lui a annoncé la nouvelle. Elle a simplement dit : « Ah ».

Je crois même l'avoir vue sourire.

2 septembre.

Retour en Angleterre. Enfin !

Papa et maman devaient venir nous chercher à l'aéroport de Heathrow, mais une dernière et désagréable surprise m'attendait. Ma nouvelle petite sœur a attrapé un virus. Rien de grave, mais il a fallu la ramener à l'hôpital pour une nuit et mes parents sont restés auprès d'elle. Une voix dans les haut-parleurs a prié tante Sara de se présenter au bureau d'accueil, où papa avait laissé le message. Je devais rentrer avec ma tante et dormir chez elle. Juste une nuit. Ils viendraient me prendre le lendemain.

Nous sommes donc retournés à Fulham, dans la maison victorienne. J'avoue que j'y suis entré avec une certaine appréhension. Bien sûr, c'est la maison de Sara à présent. Mais c'était aussi celle d'oncle Nigel il y a peu de temps, et on y sent encore sa présence. Je ne parle pas de son fantôme. En un sens, c'est pire. Le papier peint fade et triste, les étagères bourrées de gros livres sérieux, le mobilier démodé, les lourds doubles-rideaux qui voilent la lumière du jour, l'odeur de moisi. C'est comme si son esprit flottait partout. Il est mort mais, dans la maison, son souvenir est bien vivant.

Tante Sara a sûrement éprouvé le même sentiment que moi. Avant même de défaire ses bagages, elle a téléphoné à un agent immobilier pour mettre la maison en vente. Elle envisage d'émigrer en Floride.

Nous avons dîné tous les deux, d'un repas chinois livré par le traiteur, mais nous n'avions faim ni l'un ni l'autre. C'est à peine si nous avons échangé quelques mots. Tante Sara avait envie d'être seule. C'était évident. Curieusement, j'ai eu l'impression qu'elle se méfiait de moi. Je l'ai surprise à une ou deux reprises qui me surveillait du coin de l'œil, comme si quelque chose l'inquiétait. Comme si elle s'attendait à ce que je lui reproche la mort d'oncle Nigel. Mais ce n'était pas sa faute. Elle n'a rien fait de mal. Si ?

Je suis allé me coucher de bonne heure dans la chambre d'amis. Mais je n'arrivais pas à dormir.

Je n'ai pas cessé de penser à tout ce qui est arrivé. Les pièces du puzzle ont défilé devant mes yeux, encore et encore, jusqu'à ce qu'une image d'ensemble prenne lentement forme. Je me suis tourné de l'autre côté pour essayer de penser à autre chose. Impossible. L'image qui m'apparaissait maintenant, et que j'aurais dû voir depuis le début, était d'une clarté terrifiante.

« J'ai des projets... ».

C'est ce qu'avait dit tante Sara à maman avant notre départ en vacances. Elle ne tenait pas à m'emmener. Et cela dès le début. Comme si elle savait ce qui allait se passer et ne voulait pas de témoin. Bien sûr, elle n'a pas obligé oncle Nigel à s'allonger au soleil. Or, en y réfléchissant, elle n'a jamais cherché à l'en décourager. Et sa disparition n'a pas eu l'air de la chagriner. Elle a bu du rhum et dansé avec les serveurs toute une soirée avant qu'on découvre le corps de son mari.

Non. C'était absurde. Je délirais. Tante Sara n'avait-elle pas elle-même pris soin d'emballer tous les flacons de lotion solaire ? N'avait-elle pas passé de longues heures à enduire le corps de Nigel ? Étendu dans l'obscurité de la chambre, je voyais encore l'huile jaunâtre, épaisse et grasse, s'écouler du flacon et glisser entre ses doigts pendant qu'elle lui massait le dos. Je sentais encore l'odeur dans mes narines. Tout à coup, un détail m'est revenu en mémoire. Une remarque que Nigel avait faite en regardant un des flacons, juste avant le départ.

— Tu l'as ouvert ?

C'est sûrement ce souvenir qui m'a brusquement arraché du lit. Je me suis levé et j'ai descendu l'escalier. Je ne sais pas pourquoi, mais je

marchais sur la pointe des pieds. Tante Sara ne dormait pas, elle non plus. Je l'ai aperçue dans la cuisine. Elle fredonnait. Elle ne m'a pas entendu.

Autour d'elle, il y avait des bouteilles. J'ai tout de suite reconnu les étiquettes : Indice de protection 15, Indice de protection 9, Indice de protection 4, huile solaire résistante à l'eau, huile hypoallergique, etc. Lotion avant soleil, lotion après soleil. Elle vidait tous les flacons, l'un après l'autre, dans un gros bidon vert. Quelle que soit l'étiquette, c'était la même huile dorée qui s'écoulait dans le bidon. Ce même bidon d'où elle provenait, cela ne faisait aucun doute.

HUILE VÉGÉTALE POUR UNE FRITURE PLUS RAPIDE.

C'était écrit en grosses lettres rouges. Ma tante a continué de vider tous les flacons. Elle éliminait les preuves. Je suis remonté me coucher sans un bruit et j'ai compté les heures jusqu'à ce que mes parents viennent me chercher. Enfin !

Vol 715

Il y a des cauchemars tellement horribles que, même une fois réveillé, ils ne vous lâchent pas. Vous êtes dans votre lit, avec la lumière grise du petit matin qui tape à votre fenêtre, et bien que vous soyez chez vous, dans votre chambre, vous n'êtes plus sûr de rien. Parce que les créatures de votre cauchemar, les monstres et les fantômes, sont encore là, près de vous, tapis dans l'ombre. Vous restez indécis pendant cinq ou dix minutes, à réfléchir, à vous poser des questions. Finalement, vous tirez la conclusion qui s'impose. Ce n'était qu'un mauvais rêve.

Judith Fletcher fit un de ces cauchemars obsédants la dernière nuit de ses vacances au Canada.

Et tandis que ses parents dormaient dans la chambre voisine, que sa jeune sœur Maggie ronflait bruyamment dans le lit jumeau, elle resta étendue sans bouger à ressasser son rêve.

Elle assiste à un enterrement. Le cimetière a un aspect bizarre. Il est beaucoup trop vaste et le gazon ne ressemble pas à du gazon. Il est plat et lisse comme du carton, et a cette couleur indéfinissable propre aux rêves. Une cloche d'église sonne et, au loin, une horloge indique six heures et trois minutes. Judith n'entre pas dans le cimetière en marchant. Elle est portée en l'air par des mains invisibles. Et c'est en flottant ainsi, vers une tombe solitaire, un rectangle noir qui paraît avoir été découpé et non pas creusé, qu'une première vague de terreur s'empare d'elle. Ce n'est pas n'importe quel enterrement. C'est le sien.

Elle tente de se réveiller mais le sommeil est devenu une prison. Elle essaie de crier mais seul un murmure imperceptible s'échappe de ses lèvres.

Puis elle découvre le cortège funèbre. Une centaine de personnes rassemblées autour de la tombe, dans un silence total. Elle s'étonne qu'aucune de ces personnes ne soit en habits de deuil. Toutes portent des vêtements ordinaires, et la regardent avec des yeux vides, le visage inexpressif. La plupart ont une valise à la main. Certains des sacs de boutiques hors-taxes.

Parmi cette foule, il y a une grosse dame avec de gros yeux et une masse de cheveux jaunes. Un petit garçon serrant contre lui un ours en peluche manchot. Un couple à la mine sombre se tenant la main. Un homme noir en blouson de cuir qui se ronge les ongles. Par la suite, Judith se rappellera chacun d'eux comme si elle les avait connus toute sa vie, alors qu'elle est certaine de ne les avoir jamais rencontrés auparavant.

Ensuite, elle remarque le prêtre. Du moins elle suppose que c'est le prêtre car il a l'air de diriger les choses. Pourtant, il ne porte pas des habits ecclésiastiques, plutôt une sorte d'uniforme. C'est un homme mince, avec des cheveux blonds un peu en désordre. Il a visiblement eu le nez cassé autrefois, et une fine cicatrice court le long de sa joue. Il se tient seul près de la tombe. Quand Judith arrive, il prononce quatre mots.

« Vol Sept Cent Quinze ».

Les mains invisibles descendent Judith dans la tombe. Les ténèbres l'engloutissent. À cet instant, le cauchemar devient vraiment atroce. Elle se débat de toutes ses forces pour se libérer. Elle suffoque. Jamais elle n'a vu une obscurité aussi totale. Le noir n'est pas seulement autour d'elle mais à l'intérieur d'elle, derrière ses yeux, dans sa gorge, dans son estomac. Elle tombe dans ce noir absolu. Sa chute est sans fin. Le petit rectangle de lumière qu'était l'ouverture de la tombe est maintenant à des kilomètres. Soudain, elle a conscience de deux sons distincts. Tout d'abord, une énorme explosion. Puis le hurlement de sirènes d'ambulances, de plus en plus fort, assourdissant, insupportable.

Les sirènes l'avaient réveillée.

Elle n'était pas morte. Elle était vivante, couchée dans un appartement de location à Vancouver. Elle s'appelait Judith Fletcher et avait treize ans. Son père, architecte, avait été engagé pour travailler sur les plans d'un nouvel hôtel à Vancouver, et il avait profité de l'occasion pour emmener sa famille visiter le Canada. Ils y avaient passé les trois dernières semaines. Aujourd'hui, ils devaient rentrer à Londres.

Par le vol 715.

Judith se leva, entra dans la salle de bains et s'aspergea le visage d'eau froide. Puis elle se regarda dans le miroir. Deux yeux bleus dans un visage rond et parsemé de taches de rousseur, des cheveux longs et clairs tombant

de chaque côté. Dans la chambre, elle entendit Maggie s'éveiller et l'appeler aussitôt. C'était typique de Maggie.

Seul le sommeil empêchait sa jeune sœur de huit ans de parler. Judith ne lui répondit pas. Elle avait besoin de réfléchir.

Elle savait que ce n'était qu'un cauchemar, un horrible cauchemar. Pourtant elle aurait juré que c'était bien davantage. Les images avaient été bien trop réelles. Jamais, dans ses autres rêves, il n'y avait eu autant de détails. Et aucun autre rêve ne l'avait hantée comme celui-ci. Elle se souvenait de tout. Et il y avait une autre différence : elle en connaissait la signification.

Rien de plus simple. Elle allait mourir. À six heures trois précisément. C'était l'heure indiquée par l'horloge. Elle savait même de quelle façon elle allait mourir. Le prêtre le lui avait dit.

Vol 715.

L'avion allait s'écraser.

Judith n'était pas superstitieuse. Elle ne croyait pas aux fantômes, aux sorcières, aux OVNI, à la télépathie, ni à toutes ces choses dont raffolaient les garçons de son école. Elle avait regardé un ou deux épisodes de *X-Files*, mais l'histoire ne l'avait pas intéressée parce qu'elle n'y croyait pas. Le fait qu'on ne puisse pas expliquer une chose ne la rendait pas pour autant surnaturelle. C'était ce qu'elle avait toujours pensé.

Jusqu'à maintenant.

Maintenant, elle se rappelait qu'il existait un mot pour ce type d'expérience. La voyance. Certaines personnes rêvaient d'événements qui allaient se produire, et qui se produisaient. On appelait ces gens des voyants. Ce n'étaient pas des fous. Le professeur d'histoire leur avait un jour expliqué que Jeanne d'Arc possédait ce don. Ainsi que le président américain Abraham Lincoln, qui avait vu en rêve son propre assassinat, une semaine avant qu'il ne survienne ! Un écrivain, Mark Twain, avait rêvé de la mort de son frère. Quelqu'un avait même décrit le naufrage du *Titanic* dans ses moindres détails... quatorze ans avant la catastrophe.

Pour Judith, ce cauchemar avait tout changé. Simplement parce que, au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était pas un simple rêve. Il y avait dans ces images quelque chose de bien plus effrayant. Un avertissement. Peu importait ce à quoi elle croyait ou ne croyait pas. Elle ne pouvait tout simplement pas ignorer ce qu'elle avait vu.

Elle retourna dans la chambre pour s'habiller. Un jean, un pull, des tennis, une casquette de base-ball. Ses parents étaient eux aussi réveillés et s'affairaient aux derniers préparatifs.

— Où sont les tickets d'avion ? entendit-elle son père crier de l'autre pièce.

— À côté du lit, répondit sa mère.

Sandra Fletcher était administratrice dans un hôpital. Elle avait pris un congé sans solde pour faire ce voyage.

Dans quelques heures, tous les quatre seraient à bord d'un avion, le vol 715, à destination de Londres. Et tous les quatre périraient. À six heures trois minutes (l'atterrissage était prévu à six heures quinze du matin), un incident grave se produirait et...

— Vous venez prendre le petit déjeuner, les filles ?

Mark Fletcher venait de passer la tête dans l'encadrement de leur porte, interrompant brutalement le cours des pensées de Judith. C'était un homme mince et athlétique d'une quarantaine d'années, aux tempes à peine grisonnantes.

— Je meurs de faim ! s'écria Maggie, debout sur son lit.

Elle se mit à faire des bonds sur le matelas, la queue-de-cheval virevoltante. Maggie était tout excitée à la perspective de prendre l'avion.

L'avion...

Judith ne dit rien pendant que Sandra leur servait leur dernier petit déjeuner canadien : bacon grillé et crêpes avec du sirop d'érable. Il y avait des valises partout. La famille avait emporté tellement de bagages qu'ils avaient dû payer une surtaxe à l'aéroport de Heathrow. Depuis, s'y étaient ajoutés plusieurs kilos de souvenirs, de vêtements, et même des rollers et

des CD que les filles avaient trouvés moins chers au Canada. Sa maman posa une assiette devant Judith. Elle n’y toucha pas. Ce qui lui était arrivé l’avait effrayée, mais elle redoutait plus encore ce qu’elle allait être obligée de faire maintenant.

— Que se passe-t-il, Judith ? demanda Mark Fletcher en remarquant l’expression de son visage.

— Je ne rentre pas à la maison.

Voilà. Elle l’avait dit. Ce n’était pas si difficile.

Son père éclata de rire.

— Toi, tu n’as pas envie de retourner à l’école, c’est ça ?

— Les vacances ont une fin, Judith, intervint sa mère.

— Non, dit Judith, le visage figé. Je ne prendrai pas l’avion.

Ses parents échangèrent un regard perplexe.

— Que veux-tu dire, ma chérie ? demanda son père.

— Elle a peur ! se moqua Maggie en pouffant de rire, le doigt plongé dans le sirop d’érable étalé sur son assiette.

— L’avion va s’écraser, affirma Judith. Je ne le prendrai pas. Et vous non plus.

Sandra posa sa tasse de café.

— Qu’est-ce que tu racontes, Judith ?

Elle parlait d’un ton raisonnable, mais Judith savait que cela ne durerait pas longtemps.

— D’habitude tu n’as pas peur de l’avion.

— Je n’ai pas peur. Je veux dire, je n’ai pas peur de l’avion. Mais je ne prendrai pas ce vol. Le 715...

Mark Fletcher sourit. Il s’efforçait encore de ne pas prendre sa fille au sérieux.

— On ne peut pas changer les tickets, ma chérie. Tu le sais.

— On peut en acheter d'autres.

— As-tu une idée du prix que cela coûterait ?

— Il est hors de question d'acheter d'autres tickets ! s'emporta Sandra. Enfin, Judith, que t'arrive-t-il ? À quoi riment ces bêtises ?

— Ce ne sont pas des bêtises...

Judith devait leur expliquer, même si elle devinait leur réaction.

— J'ai fait un rêve.

— Un rêve ! s'écria Sandra, soudain plus détendue.

Judith vit son soulagement. Un rêve était une chose que Sandra pouvait comprendre, voire contrôler.

— Nous faisons tous des rêves, Judith.

— Il n'y a rien de plus naturel, renchérit Mark Fletcher. C'est un long voyage. Inconfortable...

— Avec d'horribles repas !

— Berk ! crut bon de souligner Maggie.

— Personne n'aime voyager en avion, reprit Mark. Mais un mauvais rêve ne signifie pas que la chose va se produire.

Une tristesse soudaine envahit Judith. Elle n'aurait jamais cru ses parents aussi... prévisibles.

— Ce n'était pas un rêve ordinaire, insista-t-elle. C'était différent. J'étais dans un cimetière...

— Garde ça pour toi, la coupa sa mère. Nous ne tenons pas spécialement à entendre des horreurs.

Sandra était un peu en colère, à présent. Cela aussi était prévisible.

— Pour l'amour du ciel, Judith ! Tu as treize ans, maintenant. Tu sais ce que sont les rêves.

— Tu n'y penseras plus avant même d'arriver à l'aéroport, tu verras, ajouta Mark.

— Je n'irai pas à l'aéroport.

Mark et Sandra Fletcher se regardèrent de nouveau, mais cette fois d'un air impuissant. Judith devinait ce qu'ils pensaient. Jamais elle ne s'était conduite ainsi. Mais jamais non plus elle n'avait éprouvé une telle impression. Même dans ce décor parfaitement normal, devant la table du petit déjeuner, au milieu du déploiement de valises, elle avait le sentiment de n'être qu'à moitié présente. L'autre moitié était encore prisonnière du cauchemar. Et elle savait. C'était ça, le pire. Judith savait, avec une froide certitude, qu'elle avait raison, et que rien ne pourrait en convaincre ses parents. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule.

Son père tenta une autre approche. Il allait jouer au père compréhensif, puis raisonneur. Ensuite, si ça ne marchait pas, il se mettrait en colère. Manuel des Tactiques Parentales face aux Enfants Difficiles, Chapitre 3.

— C'est ridicule, Judith. Rien n'arrivera à cet avion... Tu vas finir par effrayer Maggie... De toute façon, tu n'as pas à discuter. Nous prenons le vol 715 à midi. Un point c'est tout. Si tu es assez puérile pour laisser un rêve te perturber, c'est ton problème !

— Mais, papa, suppose que j'ai raison ?

Judith savait que c'était inutile, pourtant elle essaya une dernière fois.

— Si ce n'était pas juste un rêve ? Si... si c'était autre chose ?

— Tu ne crois pas à ces âneries. Tu n'y as jamais cru... Tu as trop regardé la télévision... C'est absurde, Judith...

Ce fut cette ultime remarque, ce mépris et la supériorité dans la voix de son père, qui la poussèrent à agir. Judith avait pris sa décision dès l'instant où elle était sortie de la salle de bains, mais elle ignorait si elle aurait la force de passer à l'action. Elle n'hésita plus. Elle se leva, écarta brutalement sa chaise de la table et, avant que quiconque pût la retenir, elle sauta par-dessus une valise, sortit en courant de la cuisine, et claqua la porte derrière elle.

— Judith... cria son père.

Même s'il avait deviné ce qu'elle avait en tête, il était déjà trop tard. Judith traversa le vestibule en trois enjambées. Son cœur cognait si fort

qu'elle le sentait battre dans ses oreilles. Elle se rua sur la porte de l'appartement. Celle-ci n'était pas fermée à clé. Elle tourna la poignée d'une main tremblante, courut dans le couloir et sortit de l'immeuble sous le doux soleil matinal. Elle traversa la pelouse sans s'arrêter et déboucha sur le trottoir.

C'était de la folie. Toute cette histoire était folle. Elle-même était folle. Du moins c'est ce que penseraient ses parents. Avant de la tuer !

Mais elle s'inquiéterait de cela plus tard. L'appartement se trouvait sur Robson Street, dans l'un des quartiers les plus animés de Vancouver. En moins d'une minute, Judith fut absorbée par la foule de banlieusards qui venaient travailler. Même si ses parents devinaient son intention, jamais ils ne la trouveraient.

Judith s'était promenée en ville avec eux la veille et savait exactement où elle allait. Elle prit la direction des quais et choisit un café donnant sur la baie, Burrard Inlet et, derrière, les montagnes couvertes de pins. Elle avait dix dollars en poche. Assez pour quelques consommations. Assez pour rester là le temps qu'il faudrait.

Judith s'installa sur une chaise en plastique, enfonça sa casquette de base-ball sur ses yeux, et se prépara à patienter jusqu'au décollage du vol 715.

Mark et Sandra Fletcher étaient fous de rage, évidemment, lorsqu'elle regagna l'appartement juste avant midi. Jamais Judith n'avait vu ses parents dans un tel état. La colère étincelait dans leurs yeux, déformait leurs traits, les rendait presque laids.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille, Judith ? Nous t'avons cherchée partout !

— Nous étions fous d'inquiétude. Une fille de ton âge, toute seule dans une grande ville !

— As-tu la moindre idée de ce que va nous coûter ta petite escapade ?

— Tu as perdu la tête !

— À notre retour en Angleterre, il faudra que tu paies de ta poche, jeune fille. Je ne sais pas comment... mais tu paieras !

Son père ne l'avait jamais giflée. Cette fois, Judith sentit qu'il se retint de justesse. Peut-être, si elle avait été un garçon, aurait-il osé. Une claque sur le derrière avec une pantoufle aurait peut-être soulagé la tension. Au contraire, leur colère augmenta. Les heures suivantes s'écoulèrent dans un silence aussi implacable que dans le cimetière de son rêve. Mark Fletcher téléphona à la compagnie aérienne et parvint à les convaincre de reporter leurs réservations – sans frais supplémentaires – sur le vol du lendemain. C'était au moins une consolation. Les valises restèrent en place. Maggie, pour une fois silencieuse, se plongeait dans des bandes dessinées. Mark travailla. Sandra sortit prendre l'air, rapporta des plats préparés pour déjeuner (auxquels Judith ne toucha pas), et tua le temps.

L'après-midi se traîna. Maggie se planta devant la télévision, puis sortit se promener avec son père. Sandra écrivit une lettre. Judith resta assise seule dans son coin. Ignorée et délaissée. Ses parents étaient maussades, Maggie complètement déconcertée, comme si on lui avait soudain changé sa sœur.

Judith ne cessa pas une seconde de penser au vol 715. Où était-il, en ce moment ? Au-dessus de l'Arctique ? Redescendant vers l'Atlantique ? Le plus étrange était qu'elle n'avait pas le moindre doute. L'avion devait atterrir à vingt-deux heures, heure canadienne, et elle avait la certitude que, à cet instant-là, ses parents comprendraient. L'avion allait s'écraser. Le rêve l'avait clairement signifié. Elle pensa aux passagers. Tous allaient mourir. Elle pouvait presque voir la boule de feu, entendre les sirènes d'ambulances filant sur la piste. Elle se sentait coupable. N'aurait-elle pas dû avertir tout le monde ?

Empêcher l'avion de décoller ? Impossible, bien sûr. Elle s'efforça de chasser cette pensée de son esprit. Elle n'aurait rien pu faire d'autre. Ce n'était pas en son pouvoir.

À vingt-deux heures dix, ses parents comprendraient. Ils lui pardonneraient son attitude et tout rentrerait dans l'ordre.

À vingt-deux heures cinq, son père se leva et quitta la pièce.

Maggie était déjà couchée, mais Mark et Sandra n'avaient pas ordonné à Judith d'en faire autant. Ils tenaient à ce qu'elle reste avec eux jusqu'à

l'heure fatidique. Mark alla dans le vestibule pour téléphoner. Judith comprit qu'il appelait en Angleterre.

Elle guetta sa voix derrière la porte. Un simple murmure. Sandra lisait le livre de poche qu'elle avait acheté en prévision du voyage. Elle tourna une page. Il y eut un déclic. Mark Fletcher venait de raccrocher le téléphone. Il revint dans le salon et s'arrêta sur le seuil.

Judith leva les yeux sur lui.

— Le vol 715 a atterri à Heathrow il y a quinze minutes, annonça Mark Fletcher. À l'heure prévue. Maintenant, je vais me coucher.

Judith n'apprit jamais la vérité.

Ni ses parents.

Aucun d'eux ne sut jamais ce qui s'était réellement passé.

Comme ils n'étaient pas à Heathrow, ils ne virent pas les trois cents passagers descendre de l'avion. Hormis les quatre sièges vides de la famille Fletcher, l'avion était bondé.

La première personne à descendre était une grosse dame avec de gros yeux et une masse de cheveux jaunes. Suivait un petit garçon serrant contre lui un ours en peluche auquel il manquait un bras. Ses parents venaient juste derrière lui, un couple à la mine sombre se tenant la main. Puis un homme noir en blouson de cuir qui se rongait les ongles. Et ainsi de suite.

Le dernier à quitter l'avion était le commandant de bord. Un homme mince aux cheveux blonds un peu en désordre. Des années auparavant, un accident de moto lui avait valu le nez cassé et une cicatrice sur la joue. Il avait les traits tirés, le teint pâle. Il avait beaucoup transpiré. Sa chemise moite lui collait à la peau.

Trois responsables de la compagnie l'attendaient.

— Ça va ? lui demanda l'un d'eux.

Le commandant de bord hocha la tête sans répondre.

Une heure plus tard, il leur raconta son histoire. En face de lui, les responsables l'écoutaient et prenaient notes.

— C'est le système d'alimentation d'eau, dit-il. Il s'est sans doute produit une fuite dans les tuyauteries. Je ne sais combien de dizaines de litres d'eau se sont échappés. Bien sûr, avec l'altitude, l'eau a gelé. Et comme la glace est plus lourde que l'eau... Inutile de vous faire un dessin. C'était très lourd, vous pouvez me croire. Aux réactions de l'appareil, j'ai senti que quelque chose clochait. Mais c'est seulement quand l'hôtesse m'a annoncé que les chasses d'eau ne fonctionnaient pas dans les toilettes de la classe touristique que.,.

Il sourit mais il n'y avait aucune gaieté sur son visage.

— De toute façon, il était trop tard. Je ne pouvais rien faire. J'ai envoyé un message radio pour déclencher le dispositif de secours. Je volais mais je n'étais pas certain de pouvoir atterrir. Pas avec tout ce poids. L'avion était plein.

Le commandant avait ouvert une canette de soda. Il la but d'un trait avant de poursuivre.

— En vérité, s'il y avait eu ne serait-ce qu'un sandwich de plus à bord, je pense qu'on se serait crashés.

— Vous avez eu de la chance, dit l'un des responsables.

— Oui. Une sacrée chance. Il paraît que quatre passagers ne se sont pas présentés au départ. Une famille avec un monceau de bagages.

— Pourquoi n'étaient-ils pas à bord ?

— Aucune idée, mais je leur en suis reconnaissant. Je n'exagère pas. S'ils avaient pris cet avion, avec tous leurs bagages...

Il écrasa la canette de soda dans sa main et la contempla un long moment.

— Je ne serais pas avec vous en ce moment. Ils nous ont sauvé la vie.

Le commandant de bord jeta la canette dans la corbeille à papier et quitta la pièce en silence.

Le paradis d'Howard

Howard Blake ne vit pas le bus qui le heurta. Pas plus qu'il ne le sentit lui rouler dessus. Il traversait Oxford Street en courant, une pile de CD dans la main, la sonnerie d'alarme dans l'oreille, et, la seconde suivante... Plus rien. C'est l'ennui avec le vol à l'étalage. Quand on vous surprend, vous êtes obligé de fuir à toutes jambes et vous n'avez pas le temps de vous arrêter sur le bord du trottoir pour regarder à gauche et à droite. Vous devez tenter votre chance. Howard avait tenté sa chance. Malheureusement, il avait perdu. Le bus l'avait écrasé au milieu de l'avenue. Et il était là. Par terre. Tout juste quinze ans et déjà mort. Il ouvrit les yeux.

— Ça alors ! Je n'y crois pas ! Je rêve !

Il ferma les yeux, compta jusqu'à dix, et les rouvrit lentement, l'un après l'autre. Aucun doute. À moins d'être victime d'une hallucination, il n'était plus à Londres. Il était...

— Ça alors ! répéta-t-il à mi-voix.

Il portait le même blouson de cuir noir, le même jean, le même T-shirt, mais il était assis sur une curieuse substance onduoyante et blanche qui ressemblait à s'y méprendre à un nuage. Bon. Inutile de finasser. C'était un nuage. L'air était chaud, embaumait un parfum de fleurs, et Howard entendait de la musique douce jouée par des instruments à cordes. Des harpes, évidemment. À une trentaine de mètres, il aperçut un imposant portail en or massif, incrusté de perles blanches étincelantes. Un flot de lumière se déversait à travers les grilles, à tel point qu'on ne pouvait rien distinguer de l'autre côté. Et cette lumière avait quelque chose d'étrange. Elle brillait comme le soleil et pourtant le ciel était sombre. En levant les yeux, Howard vit des milliers d'étoiles serties dans un fond d'un bleu intense et profond. C'était à la fois le jour et la nuit.

Howard n'était pas seul. Une longue file d'attente s'étirait, si loin que, à mi-parcours, les silhouettes étaient grosses comme des têtes d'épingles. En observant les gens qui se trouvaient le plus près, Howard vit qu'il y avait des hommes et des femmes venus de tous les pays du monde, vêtus de

toutes sortes d'habits extraordinaires : du costume trois-pièces au sari, en passant par le kimono et la fourrure d'esquimau. Un grand nombre d'entre eux étaient âgés, mais il y avait aussi des adolescents et même de jeunes enfants. Ils patientaient en silence, calmement, comme s'ils s'étaient toujours attendus à finir là, et affichaient un air joyeusement résigné maintenant qu'ils étaient arrivés. Mais arrivés où ?

La réponse était évidente. Howard n'était allé à l'église qu'une fois (pour voler les chandeliers d'argent qui ornaient l'autel), néanmoins il avait compris les grandes lignes. La file d'attente, les nuages, les harpes, le portail d'or incrusté de perles... Cela le ramena quelques années en arrière, à l'école publique de Cross Street, au cours d'éducation religieuse de Doris Witherspoon. Cette vieille chouette avait donc dit vrai, finalement ! Il en aurait presque pouffé de rire. « Notre père qui êtes aux cieux... ». Quelle était la suite, déjà ? Il avait oublié. En tout cas, il avait toujours pensé que le Paradis et l'Enfer étaient des endroits inventés pour faire peur aux gens et les obliger à bien se conduire. Aussi était-il stupéfait de découvrir qu'ils existaient vraiment.

Howard se leva. Ses pieds s'enfoncèrent mollement dans le nuage, qui se déplaça un peu sous son poids. Howard n'était pas particulièrement intelligent. Cette année, il n'avait fait que de rares apparitions en classe, et il avait la ferme intention de quitter définitivement l'école dès qu'il aurait seize ans. Toutefois son cerveau se mit lentement en action. Il se trouvait dans une file d'attente devant les portes du Paradis. Tous ces gens étaient présumés morts. Donc, il était mort aussi. Mais comment était-ce arrivé ? Il ne se souvenait pas d'avoir été assassiné, ni rien de ce genre. Une maladie, alors ? Bon, d'accord, il fumait une dizaine de cigarettes par jour et sa mère ne cessait de le mettre en garde contre le cancer, mais si c'avait été ça, il s'en serait aperçu.

Il s'efforça de réfléchir. Ce matin, il s'était réveillé chez lui, dans le lotissement de la banlieue de Watford où il habitait. Il avait pris son petit déjeuner, filé un coup de pied au chien, juré contre sa mère, et pris le chemin du collège. Où, bien sûr, il n'était pas entré. Manquer la classe était une habitude. Il était allé en ville. Cela, au moins, il en était certain. Il avait fraudé dans le métro en achetant un ticket à tarif réduit, et il s'était promené dans les quartiers riches du West End. Il s'était offert un second petit déjeuner, une partie de billard dans un club derrière Goodge Street... le

genre d'endroit où personne ne vous pose de questions sur votre âge. Il avait songé à aller voir un film, mais il lui restait une bonne heure avant la séance et il avait décidé de faire un peu de fauche. Il y avait beaucoup de grands magasins sur Oxford Street. Et plus le magasin était grand, plus il était facile de voler. Il avait glissé plusieurs CD sous son blouson et s'apprêtait à en piquer d'autres lorsqu'il avait aperçu le vigile approcher. Alors il avait filé en courant et...

Et quoi ? Que s'était-il passé ? En y réfléchissant, Howard se souvenait d'avoir aperçu un éclair rouge du coin de l'œil. Puis il avait senti une sorte de bourrasque, et quelque chose lui avait touché l'épaule, tout doucement. C'était tout. Il ne se rappelait rien d'autre.

Pourtant il ne pouvait y avoir qu'une seule explication. Il avait été tué ! Cela ne faisait aucun doute ! Et...

Les pensées suivantes affluèrent très vite, en vrac.

Le Paradis existe. Donc l'Enfer existe. Tu ne veux pas aller en Enfer. Tu veux aller au Paradis. Mais tu n'as aucune chance, mon vieux. Pas avec un passé comme le tien. À moins que tu ne fasses un truc vraiment spectaculaire. Tu vas devoir jouer la comédie. Et le plus tôt sera le mieux...

Howard se fraya une place dans la file d'attente, entre un petit Chinois qui avait le manche en ivoire d'un poignard planté dans la poitrine, et une vieille dame qui portait encore son bracelet d'identité de l'hôpital.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda la vieille dame.

— Fiche-moi la paix, grand-mère, rétorqua Howard.

Même si les cigarettes avaient retardé sa croissance, Howard était un garçon bien bâti et musclé. Il avait un visage pâle, des cheveux gras, des petits yeux noirs et durs. Son blouson de cuir noir et ses piercings dans les oreilles, la joue gauche, les narines et la lèvre inférieure lui donnaient un air menaçant. Ce n'était pas le genre de personnes que l'on défie, même mort. Réaliste, la vieille dame se tut.

La file d'attente progressa. Howard aperçut une silhouette assise sur une sorte de haut tabouret à côté du portail. C'était un homme très âgé, avec une longue chevelure blanche et une barbe broussailleuse. Habillé en rouge,

songea Howard, on l'aurait pris pour le Père Noël du Paradis. Mais il portait une longue robe blanche. Et il tenait un grand livre, une sorte de registre, et un gros anneau de clés à la ceinture. L'homme se tourna brièvement et Howard fut étonné de voir, sortant de son dos, deux ailes immenses dont les longues plumes blanches se terminaient en pointe. Deux hommes plus jeunes l'encadraient et Howard frémit en réalisant qui étaient ces trois personnages. Les porteurs de clés. Les anges gardiens des portes du Paradis. Il fouilla dans sa mémoire pour y chercher des souvenirs des leçons de Miss Witherspoon. Comment s'appelait le type aux clés, déjà ? Bob ? Patrick ? Percy ? Non... Pierre ! Saint-Pierre ! C'était celui-là qu'il allait devoir convaincre de le laisser entrer.

Une heure interminable s'écoula. Enfin, Howard parvint devant les grilles. Cela lui avait laissé le temps de composer son rôle. Il apercevait à peine le Paradis, mais il imaginait très bien l'Enfer. Et il savait lequel de deux il préférerait.

— Nom ? lui demanda saint Pierre (ce ne pouvait être que lui).

— Howard. Howard Blake, monsieur.

Il était très content de ce « monsieur ». Il fallait se montrer respectueux. Passer de la pommade à ce vieux fou.

— Quel âge as-tu, Howard ?

— Quinze ans, monsieur, répondit-il, en s'efforçant de paraître très jeune et très innocent.

Il regretta de ne pas avoir ôté ses piercings en argent de son visage.

Un des jeunes anges se pencha pour chuchoter à l'oreille de saint Pierre. Celui-ci hocha la tête.

— Tu as été tué cet après-midi à Oxford Street.

— Oui, monsieur. Et j'imagine d'ici la réaction de ma mère. Ça va lui briser le cœur, c'est sûr...

— Pourquoi n'étais-tu pas en classe ?

Howard déglutit, mal à l'aise. S'il avait avoir fait l'école buissonnière, il était cuit. Il fallait inventer quelque chose.

— Eh bien, en fait... monsieur... c'était l'anniversaire de ma mère. Alors j'ai demandé au prof si je pouvais prendre mon après-midi pour aller chourer... heu... acheter un cadeau. Je voulais lui trouver quelque chose de joli. Voilà pourquoi j'ai fait un saut en ville.

— As-tu toujours été gentil avec ta maman, Howard ?

Howard se rappela tous les vilains mots qu'il lui avait lancés le matin même. Il songea à l'argent qu'il avait volé dans son sac à main. Il lui était même arrivé de voler le sac entier.

— J'ai essayé d'être un bon fils.

— Et tu étais un élève consciencieux ?

— Oh oui. Je faisais de gros efforts. C'est très important l'école. Ma matière préférée, c'était l'éducation religieuse.

— Tu as l'air d'un garçon costaud. J'espère que tu n'as jamais maltraité tes camarades.

De brèves images passèrent devant les yeux de Howard. Glen Roven avec un œil au beurre noir. Robin Addison en larmes, le nez pissant le sang. Blake Ewing, le bras tordu dans le dos, hurlant pendant que Howard lui volait son argent de poche.

— Oh, jamais, monsieur. Je hais les cogneurs.

— La haine est un péché, petit.

— Ah ? Eh bien... en fait, j'aime bien les cogneurs. Mais je n'aime pas ce qu'ils font !

Howard transpirait à grosses gouttes. Cependant saint Pierre parut satisfait. Il prit quelques notes dans son registre, en se servant d'une plume. Howard se demanda s'il l'avait arrachée d'une de ses ailes.

Saint Pierre le scruta attentivement et, un instant, Howard détourna les yeux. Le regard de l'ange semblait plonger au fond de lui. Combien de milliers, de millions de personnes, ces yeux avaient-ils ainsi examinés ?

— Te repens-tu de tes péchés, Howard ?

— Mes péchés ? Je n'ai jamais péché !

Howard sentit ses poings se fermer malgré lui.

Il s'empessa de les rouvrir. Boxer saint Pierre n'était pas une bonne idée.

— Enfin... j'ai peut-être oublié de donner à manger au chien une ou deux fois, reprit-il. Et un soir, en juin dernier, je n'ai pas fait mon devoir de maths. Je le regrette, monsieur. Mais c'est tout. Il n'y a rien d'autre.

Il y eut un petit bruit et Howard s'aperçut qu'un des CD qu'il avait volés venait de tomber de son blouson de cuir. Il rougit violemment et s'écria :

— Mince ! Regardez ça ! Je me demande d'où ça vient !

Il ramassa le CD et le tendit à saint Pierre.

— Vous aimez, monsieur ? C'est Heavy Vomit. Mon groupe rock préféré.

Saint Pierre prit le CD, y jeta un bref coup d'œil, puis le passa à l'un de ses anges assistants.

— C'est bien, Howard, dit-il en souriant. Tu peux franchir la grille.

— C'est vrai ?

— Entre !

— Merci beaucoup, monsieur. Dieu vous bénisse, vous et tous les autres !

Il avait réussi. Il n'en revenait pas. Il avait souri, minaudé, appelé saint Pierre « monsieur », et le vieux fou avait marché. Sa récompense était le Paradis ! Howard bomba le torse. Devant lui, les grilles s'ouvrirent. Un crescendo de mille harpes s'éleva. Il eut l'impression que la musique l'enveloppait et le soulevait. En même temps, il crut entendre un chœur d'anges. C'était un chœur d'anges ! Dix mille voix, invisibles et éternelles, qui chantaient dans une stéréo céleste. La lumière se mit à danser devant ses yeux, l'envahit. Il avança et s'aperçut que son blouson de cuir et son jean étaient tombés, remplacés par une longue robe blanche et des sandales. Il franchit le portail et les grilles se fermèrent doucement derrière lui. Il y eut un déclic. Le portail était fermé. Il était au Paradis !

Les jours suivants, Howard vécut très heureux.

Il se mouvait dans un paysage de nuages d'un blanc parfait, où le soleil ne se couchait jamais, où il ne pleuvait jamais, où il ne faisait jamais ni trop chaud ni trop froid. De la musique de harpe et des chœurs célestes emplissaient le silence. Il n'y avait ni eau ni nourriture, mais c'était sans importance puisqu'il n'avait ni soif ni faim. Howard se disait qu'ils devaient être des millions et des millions au Paradis, mais l'endroit était si vaste qu'on ne voyait pas grand monde. Il croisait parfois des anges, qui lui adressaient un petit signe et un sourire, mais il les dédaignait. Il était enchanté d'être ici, avec eux, mais cela ne l'obligeait pas à leur parler.

C'était le paradis. Le paradis absolu.

Les jours devinrent des semaines et les semaines des mois. Les harpes continuaient de jouer une musique douce qui suivait Howard partout. D'ailleurs, les harpes commençaient un peu à le lasser. Il n'y avait donc pas de batteries ni de guitares électriques au paradis ? Et il regrettait l'absence de couleurs. Le ciel bleu, les nuages blancs, c'était joli mais un peu... répétitif.

Howard décida de faire la connaissance d'autres personnes en se disant que, finalement, la vie ici serait peut-être encore plus agréable s'il n'était pas seul. Tout le monde lui souriait. Les anges étaient assurément très amicaux. Ils semblaient toujours ravis de le voir. Mais, d'un autre côté, ils n'avaient pas grand-chose d'autre à dire que « Bonjour ! », « Comment ça va ? » et, une bonne centaine de fois par jour, « Dieu vous bénisse ! ».

En dépit du fait que tout était indéniablement parfait, l'ennui gagnait peu à peu Howard. Au bout de... un an ou dix ans (c'était difficile à dire car il ne se passait jamais rien), il résolut de provoquer une bagarre, juste pour voir l'effet que cela produirait.

Il attendit d'apercevoir un ange plus petit que lui (les vieilles habitudes collent à la peau) et s'en approcha.

— Tu es vraiment moche ! s'esclaffa-t-il.

— Pardon ?

L'ange était assis sur un nuage. Il ne faisait rien. Ce qui était normal puis qu'il n'y avait rien à faire.

— Ta tête me donne envie de vomir, poursuivit Howard.

— Oh, je suis désolé, répondit l'ange. Je vais aller ailleurs.

— Poule mouillée !

— Moi, une poule ?

— Tu as peur !

— Oui. C'est exact.

L'ange voulut partir, c'est alors que Howard le frappa. Une fois. violemment. L'ange fit un bond en arrière, surpris. Le poing de Howard l'avait cueilli en plein menton, mais il ne saignait pas, n'avait pas la moindre marque. Ni la moindre douleur. L'ange mit un instant avant de comprendre ce qui venait de se passer. Il jeta un regard attristé à Howard et dit :

— Je te pardonne.

— Je ne veux pas être pardonné ! Je veux me battre !

— Dieu te bénisse, dit l'ange en s'éloignant.

Mille autres années s'écoulèrent.

Les harpes jouaient toujours. Les nuages étaient toujours d'un blanc plus blanc que blanc et le ciel toujours bleu. Le temps n'avait pas varié. Il n'y avait même pas une ondée. Les chœurs chantaient, les anges se promenaient, un sourire rêveur aux lèvres, et se bénissaient réciproquement.

Howard s'arrachait les cheveux. En fait, il se les était arrachés déjà plusieurs fois mais ils avaient repoussé. Il donna un coup de pied dans un nuage et se mordit la lèvre quand son pied passa au travers. Pas une fois il n'avait été malade. Il aurait bien aimé. Une petite toux, ou un rhume. Même un petit accès de malaria. N'importe quoi pour avoir une distraction. Et il n'avait trouvé personne avec qui discuter. Les autres anges étaient tellement... ennuyeux ! Récemment – il y avait à peu près cent vingt ans – il s'était mis à parler tout seul. Mais il avait découvert qu'il s'ennuyait lui-

même. Et puis il détestait le son de sa voix. Il avait tenté de provoquer d'autres bagarres, avec le même résultat décevant que la première fois. À tel point qu'il y avait renoncé.

Et puis un jour (il ignorait lequel, et comme il n'y avait pas de nuit il n'était même pas certain que c'était un jour), Howard s'aperçut par hasard qu'il était revenu là où tout avait commencé. Il vit les grilles d'or incrustées de perles et, encadré de ses deux assistants, saint Pierre filtrant la file d'attente interminable qui s'étirait jusqu'à l'horizon et au-delà. Mû par le premier élan d'espoir et d'excitation qu'il ressentait depuis des siècles, Howard pressa l'allure. Ses sandales claquaient à ses pieds, sa longue robe flottait autour de lui.

— Pardonnez-moi ! lança-t-il à saint Pierre qui était en train de parler avec un homme en kilt, qui n'avait plus de jambes. Excusez-moi, monsieur !

— Oui ? dit saint Pierre en lui souriant à travers la grille.

— Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Je m'appelle Howard... Howard heu...

Howard s'aperçut qu'il avait oublié son nom de famille.

— Je suis arrivé ici il y a très longtemps.

— Je m'en souviens parfaitement, assura saint Pierre.

— Voilà... heu... J'ai quelque chose à vous dire.

Soudain, Howard céda à la colère enfouie au fond de lui. Il en avait assez. Plus qu'assez.

— Tout ce que je vous ai raconté en arrivant était un mensonge. Je n'allais pas à l'école et, quand j'y allais, je me bagarrais avec tout le monde. Y compris les professeurs. Je donnais des coups de pied au chat... ou au chien, je ne sais plus. Je détestais ma mère et elle me détestait. Je mentais, je trichais, je volais. Je vous ai dit que je regrettais mes péchés mais c'était faux. Je ne regrette rien. J'en suis même très content. J'adorais ça.

— Qu'essaies-tu de me dire, Howard ? demanda saint Pierre.

— Ce que je veux dire, espère de vieux cinglé, c'est que je ne me plais pas du tout ici !

Howard avait haussé la voix. Il criait à présent.

— En réalité, j'ai horreur de cet endroit et je ne veux pas y rester !

— Je crains que tu n'aies pas le choix, Howard. Cette décision ne t'appartient plus.

— Mais vous ne comprenez rien, abruti de barbu !

Howard respira à fond.

— Je ne suis pas fait pour le Paradis. Je ne devrais pas y être. Vous n'auriez jamais dû m'y laisser entrer.

L'ange barbu ne dit rien. Howard l'observait. Son visage avait changé. La barbe avait glissé, comme un postiche acheté dans un magasin de farces et attrapes. Dessous, le menton était effilé, et recouvert de ce qui ressemblait étrangement à des écailles. En y regardant avec plus d'attention, Howard remarqua quelque chose qui pointait à travers les cheveux du vieil homme. Des cornes ?

— Mais... bredouilla-t-il.

Saint Pierre – ou quel que fût son nom – se mit à rire. Deux flammes rouges jaillirent de ses yeux et ses lèvres s'effacèrent pour découvrir des dents vilainement aiguës.

— Mon cher Howard, dit-il. Qu'est-ce qui t'a fait croire que tu étais au Paradis ?

Abonné absent

Voici comment trépassa Linda James.

Elle se promène dans Hyde Park, en plein centre de Londres, lorsqu'elle s'aperçoit que le temps se couvre. Le ciel prend une vilaine couleur. Non pas la noirceur du soir mais le violet palpitant de l'orage imminent. Les nuages mijotent. Quelques secondes plus tard, un éclair argent embrase la Tamise.

Deux choses sont fortement déconseillées en cas d'orage : téléphoner et s'abriter sous un arbre. Linda James commet ces deux erreurs. Quand il se met à pleuvoir, elle court se réfugier sous les larges branches d'un immense chêne. Puis elle sort de son sac un téléphone mobile.

Et compose un numéro.

— Salut, Steve ! Je suis dans Hyde Park.

Elle ne prononce pas un mot de plus. Un nouvel éclair déchire le ciel et, cette fois, Linda est foudroyée. Soixante-quinze mille volts d'électricité, transmis par le téléphone mobile, la traversent et lui vrillent le cerveau. Son corps est agité d'une secousse et le téléphone éjecté à une vingtaine de mètres. C'est la dernière action physique de Linda James. Il va sans dire qu'elle est morte avant même que le téléphone touche terre.

Nous n'en apprendrons pas davantage sur Linda. Si elle était mariée ou célibataire. Pourquoi elle traversait Hyde Park un mercredi soir. À quel endroit elle se rendait et n'arriva jamais. Qui était Steve et s'il découvrit que Linda mourut à l'instant même où elle lui parlait. Aucune de ces questions ne trouvera de réponse.

Concernant le téléphone mobile, nous en savons beaucoup plus.

L'appareil est un Zodiac 555. Déjà démodé. Fabriqué quelque part en Europe de l'Est. Il est découvert dans les herbes hautes bien après que le corps de Linda James a été emporté. Ensuite, à l'issue de tortueuses pérégrinations, il finit par aboutir dans une boutique d'occasion quelque

part sur la côte sud de l'Angleterre. Malgré ses mésaventures, le téléphone semble fonctionner.

La carte Sim de Linda – petite puce électronique intégrée – est enlevée. L'appareil est reprogrammé, équipé d'une autre carte Sim, et remis en vente.

Quelques semaines plus tard, un homme entre dans la boutique et l'achète. Il s'appelle Mark Adams. Il veut offrir un téléphone mobile à son fils.

Son fils, David Adams, examine le téléphone et dit :

— Merci, papa.

Toutefois, il manque d'enthousiasme. La plupart de ses amis possèdent un mobile, c'est vrai. Mais la moitié d'entre eux s'en servent peu. Ils trouvent juste que c'est cool d'en avoir un. Et plus le modèle est petit et cher, mieux c'est. Or le Zodiac 555 est lourd, vieillot, et gris. Il n'a pas de coque multicolore. Et puis ce n'est pas une marque branchée. David n'en a jamais entendu parlé.

Il y a un autre problème : la raison qui a poussé son père à lui faire ce cadeau. David a seize ans et il passe de plus en plus de temps hors de chez lui. Il dort souvent chez des copains, va dans des fêtes le samedi soir, fait du surf à l'aube le dimanche matin. Les Adams habitent Ventnor, une petite ville côtière endormie de l'île de Wight. David a vécu presque toute sa vie sur l'île et c'est peut-être pour cela qu'il se sent à l'étroit et éprouve le besoin de respirer. Il projette d'aller terminer ses études en Grande-Bretagne. Mark et Jane Adams tiennent un hôtel. David est leur fils unique et ils ont peur de le perdre. Ils veulent le garder près d'eux, même s'ils ne le voient pas. Voilà pourquoi ils lui ont acheté ce téléphone mobile. David imagine déjà la scène au Spyglass, samedi prochain, avec ses amis. La *Toccata* de Bach se mettant à sonner dans sa poche de jean, et la voix anxieuse de son père ou de sa mère demandant : « Où es-tu ? Tu ne bois pas d'alcool, hein, David ? Seulement du soda ? Tu ne rentreras pas trop tard ? ».

Mais, après tout, c'est son téléphone. Il pourra toujours l'éteindre. Et maintenant qu'il commence à sortir avec Jill Hugues, qui habite le village voisin de Bonchurch, ce sera pratique.

Voilà pourquoi il remercie son père.

— Mais attention, David, dit celui-ci. Je t'offre le téléphone et l'abonnement, mais les communications sont à ta charge. Alors va doucement. Ne passe pas des heures à discuter.

— Ne t'inquiète pas.

Les Adams forment une famille unie. La moitié de l'année, ils vivent seuls tous les trois dans l'hôtel Priory, qui compte plus de vingt chambres. L'hôtel est perché sur un piton qui domine la plage de Ventnor. Mark et Jane Adams l'ont acheté il y a une dizaine d'années, quand David avait six ans. Ils ne supportaient plus la vie à Londres et, un jour, ils ont décidé de s'installer à Wight. C'était peut-être une erreur. La saison estivale est courte sur l'île. Et les voyages organisés sont devenus si bon marché que beaucoup de gens peuvent s'offrir des vacances en France ou en Espagne, où ils sont plus sûrs d'avoir du soleil. L'île s'anime en juin. Mais on est seulement en mars et c'est très calme. Comme d'habitude, c'est un peu difficile de joindre les deux bouts. David aide son père à refaire des peintures, à bricoler dans l'hôtel. Jane Adams occupe un emploi à mi-temps au yacht-club de Cowes. Tous les trois s'entendent bien. Mark continue d'affirmer qu'il préfère Ventnor à Londres.

David ne partage pas son avis. Il trouve qu'il y a trop de personnes âgées sur l'île de Wight. Tout a l'air un peu déglingué, négligé. Les gens disent que l'île a cinquante ans de retard sur le reste de l'Angleterre, et il le pense. Parfois, il contemple la mer, les vagues qui roulent sur le rivage, et il rêve d'autres pays, d'autres mondes. Il rêve que sa vie va changer.

Et cela ne va pas tarder.

Le téléphone mobile sonne à quatre heures et demie, l'après-midi, au moment où David rentre de l'école. La magistrale *Toccata* de Bach, réduite à une série de bips électroniques irritants, le fait tressaillir. Seules six personnes ont son numéro. Jill, bien sûr, ses parents, et quelques camarades de classe. Pourtant, une fois qu'il a réussi à dénicher le téléphone au fond de son sac à dos et à presser la touche verte, il ne reconnaît aucun d'eux.

— Allô ?

— Oui ? dit David, certain qu'il s'agit d'une erreur.

— Je veux que tu me rendes un service.

C'est un vieil homme, à la voix légèrement tremblante et autoritaire.

— Va voir ma femme, au numéro dix-sept, Primrose Hill.

— Je regrette, mais... commence David.

— Dis-lui que la bague est sous le frigo. Elle comprendra.

— Qui êtes-vous ? demanda David.

— Éric. Tu connais ma femme. C'est Mary Saunders. Elle habite au numéro dix-sept et je veux que tu ailles lui dire...

— J'ai compris, coupe David. Mais pourquoi ne pas le lui dire vous-même ?

— Je ne peux pas la joindre ! réplique le vieil homme, agacé, comme si c'était l'évidence même. Tu veux bien la prévenir qu'elle est sous le frigo ? Sous le frigo. Elle comprendra.

— Eh bien...

— Merci beaucoup.

La ligne est coupée. David n'a même pas eu le temps de demander à Éric Saunders comment il avait eu son numéro, ni pourquoi il lui a demandé, à lui, de lui rendre ce service. De fait, David connaît un peu Mary Saunders. À Ventnor, tout le monde se connaît plus ou moins de vue. Et Mary Saunders a travaillé à la cuisine de l'hôtel. Mais elle l'a quitté il y a plus d'un an pour s'occuper de son mari, qui avait un cancer ou quelque chose de ce genre. David se souvient d'elle. Une petite femme rondouillarde et affairée, avec un rire sonore. Toujours enjouée, du moins jusqu'à ce que son mari tombe malade. Elle faisait des gâteaux et il y en avait toujours une tranche pour David, avec une tasse de thé, à son retour de l'école. Elle était gentille. Et puis Primrose Hill se trouve à quelques minutes à peine de l'endroit où est David quand il reçoit le coup de téléphone.

Cet appel d'Éric Saunders est tout de même étrange. Mais, finalement, se dit David, le service qu'il demande n'a rien d'insurmontable. Il ne s'est

même pas arrêté de marcher et ses pas le portent tout naturellement vers Primrose Hill.

Le numéro dix-sept fait partie d'une longue rangée de maisons presque identiques, hautes et étroites, tassées les unes contre les autres dans une rue en pente. La colline se dresse au-dessus d'elles et leur masque la vue sur la mer. D'ailleurs, la plupart des maisons n'ont aucune vue. Des rideaux en dentelle drapent les fenêtres pour empêcher les passants de regarder à l'intérieur. Comme si tout le monde ne pensait qu'à ça.

David se sent un peu ridicule en sonnant à la porte. En entendant le carillon résonner dans la maison, il regrette d'être venu. Il ne comprend toujours pas pourquoi Éric Saunders l'a choisi pour lui rendre ce service, et pourquoi lui l'a écouté. Mais il est trop tard. La porte s'ouvre et Mary Saunders apparaît, telle qu'il se souvient d'elle et pourtant changée. Elle semble vieillie, amaigrie, affligée. David devine qu'elle rit beaucoup moins qu'avant. Néanmoins, elle a l'air ravie de le voir.

— David ! s'exclame-t-elle.

Il lui a fallu quelques secondes pour l'identifier et elle ne cache pas son étonnement.

— Quelle agréable surprise ! Comment vas-tu ?

— Bien, merci, madame Saunders.

Petit silence. David est embarrassé. Mme Saunders prise au dépourvu.

— Tu veux entrer ? propose-t-elle enfin.

— Non. Non, merci. Je passais seulement par là en rentrant de l'école.

— Tes parents vont bien ?

— Oh oui, très bien. Tout va bien. (David décide d'en finir au plus vite). Je viens juste de recevoir un coup de téléphone. Et... on m'a demandé de vous faire un message.

— Ah oui ?

— C'était Éric, votre mari. Il m'a dit de vous dire que la bague est sous le frigo...

Il n'a pas terminé sa phrase que déjà le visage de Mary Saunders se décompose. Elle regarde David comme s'il lui avait craché à la face.

— Qu'est-ce que...

— Il m'a dit qu'elle était sous le frigo et que vous comprendriez, insiste David.

— Mais enfin... C'est une plaisanterie ?

— Non. C'est lui qui...

— Comment peux-tu être si cruel ? Comment peux-tu...

Elle bat des paupières et David s'aperçoit, la gorge nouée, qu'elle est sur le point de pleurer.

— Oh, mon Dieu, murmure-t-elle.

Et elle claque la porte. Comme ça. Elle lui claque la porte au nez.

David reste un instant sur le seuil, abasourdi. Mais pas longtemps. Jamais il n'aurait dû venir. Maintenant, il est pressé et soulagé de partir. Derrière une fenêtre de la maison d'à côté, un rideau bouge. Les voisins ont entendu du bruit et viennent aux nouvelles. Mais ils ne voient rien. Juste un collégien qui descend la rue en courant...

Ce soir-là, au dîner, David mentionne, d'un ton détaché, qu'il a entrevu Mary Saunders. Mais il ne parle pas du coup de téléphone, ni de la façon dont elle l'a congédié.

— Ah, cette chère Mary, dit sa mère, qui a toujours beaucoup aimé la cuisinière. Il y a un bout de temps que je ne l'ai pas vue. Pas depuis l'enterrement, en fait.

— Quel enterrement ? demande David.

Mais il connaît déjà la réponse. Le visage défait de Mary le hante.

— Celui de son mari, bien sûr. Tu te souviens d'Éric, Mark ?

— Oui, il venait travailler de temps en temps dans le jardin, se rappelle Mark.

— Quelle tristesse. Il a eu un cancer du poumon. Ce qui n’a rien de surprenant. Il fumait un paquet de cigarettes par jour, remarque la mère de David. Alors, comme ça, tu as vu Mary ? Comment va-t-elle ?

— Bien... répond David, se sentant rougir.

Quelqu’un lui a fait une blague. Une très mauvaise blague. Stupide et méchante. Mais qui ? Qui a son numéro de téléphone et connaissait Éric Saunders ? Qui l’a appelé en imitant la voix du vieil homme ? Jonathan ? Jonathan Channon est le meilleur ami de David à l’école. C’est un garçon malicieux. Mais David a encore dans l’oreille la voix de l’homme et il sait que c’était un vieux monsieur. Il sait que ce ne n’était pas une blague.

Quelques jours plus tard, il rencontre à nouveau Mary Saunders. Il marche dans la grand-rue et arrive devant l’ancien bâtiment qui abritait autrefois le cinéma Rex. Soudain, il la voit devant lui. Il est trop tard pour l’éviter.

— Bonjour, madame Saunders, dit-il d’une voix coupable.

Il a honte. Mary Saunders le regarde d’un air bizarre. Elle semble agitée. Des larmes brillent dans ses yeux mais ce n’est pas de la tristesse. Elle semble en proie à toutes sortes d’émotions contraires. Il lui faut plusieurs secondes avant de trouver sa voix, et ses mots.

— David. Quand tu es venu me voir...

— Je suis désolé, madame Saunders, l’interrompt David. Je ne savais pas, je...

Elle lève une main, cherche à s’expliquer.

— Mon cher Éric est mort il y a juste six semaines. Après une longue maladie. Je l’ai soigné jusqu’à la fin.

— Oui. Maman me l’a dit. Je ne voulais pas...

— Nous étions mariés depuis trente-sept ans. Et nous avions chacun la même alliance. Un simple anneau en argent. Rien de luxueux. À l’intérieur de ma bague, est gravé le nom d’Éric. Et dans la sienne, il y avait mon nom. Après sa mort, j’ai cherché son alliance et je ne l’ai pas trouvée. Ça m’a

peinée. Vraiment. Parce qu'il ne la retirait jamais. Et il voulait être enterré avec. Il y tenait beaucoup.

Elle se tait. Sort un mouchoir de son sac pour se tamponner les yeux.

— Je ne sais pas comment tu l'as su, David, reprend-elle. Ce que tu m'as dit... D'ailleurs je ne veux pas le savoir. Mais... après ton départ, j'ai regardé sous le frigo. Et la bague était là. Elle était devenue si fine. Elle a dû glisser de son doigt et rouler sous le réfrigérateur. Voilà. Je voulais que tu le saches, David. J'ai retrouvé la bague et j'en ai parlé au prêtre. Il va s'arranger pour la faire mettre dans la tombe, avec Éric. Je suis contente que tu sois venu m'en parler. Très heureuse...

Elle s'éloigne à pas pressés. David la suit des yeux. Il sait qu'elle n'est plus en colère contre lui. Maintenant, c'est autre chose. Elle a peur de lui.

Cet après-midi-là, le téléphone sonne de nouveau.

— Vous ne me connaissez pas, déclare d'emblée une femme, d'un ton direct et vif. Mais quelqu'un m'a donné votre numéro. Il paraît que vous pouvez transmettre un message.

— Ah ? dit David d'une voix étranglée.

— Mon nom est Samantha Davies. Je vous serais très reconnaissante si vous pouviez aller parler à ma mère. Elle s'appelle Marion. Elle habite 11 St Edward Square, à Newport. Dites-lui que je trouve injuste de sa part de blâmer Henry de ce qui arrivé. Et que je serais beaucoup plus heureuse s'ils se réconciliaient, tous les deux.

Là encore, la ligne est coupée.

Cette fois, David ne se laisse pas avoir. Cette fois, il prend d'abord ses renseignements. Et il découvre qu'il existe bien une Marion Davies, 11 St Edward Square à Newport, la ville la plus importante de l'île de Wight. Mme Davies est professeure de piano à la retraite. L'année dernière, sa fille aînée, Samantha, s'est tuée dans un accident de voiture. C'était son petit ami, Henry, qui conduisait.

David ne transmet pas le message. Il ne veut pas se mêler des affaires de quelqu'un qu'il ne connaît pas. D'ailleurs, comment expliquer à Mme Davies ce qu'il a entendu au téléphone ?

Le téléphone sonne de plus en plus souvent. Il y a de plus en plus de messages à transmettre.

« Je m'appelle Derek Protheroe. J'ai eu votre numéro par Samantha Davies. Je me demandais si vous pourriez contacter ma fille, à Portsmouth. Elle fréquente un garçon qui lui raconte des bobards. C'est un voyou. Je me fais beaucoup de souci pour elle. Dites-lui que son père ... ».

« C'est maman. Je lui manque tellement. Je voudrais juste qu'elle sache que je ne souffre plus. Je suis bien. Heureux. J'aimerais qu'elle ne pense plus autant à moi et qu'elle vive sa vie... ».

« Pourriez-vous dire à ma femme que ce satané notaire s'est fichu dedans ! Il n'a rien compris. J'ai ajouté un codicille à mon testament. Vous ne savez sûrement pas de quoi il s'agit, mais elle, elle comprendra. C'est très important parce que... ».

« C'est un message pour Mlle Fitzgerald. Elle habite à Eastbourne. C'est de la part de sa sœur... ».

Et ainsi de suite. Au bout de quelques semaines, le téléphone sonne six ou sept fois par jour. Des frères et des sœurs. Des maris et des femmes. Des fils et des filles. Tous veulent entrer en contact avec des gens.

Et David n'en parle à personne.

Il aimerait se confier à Jill, un jour où ils rentrent ensemble du collège. Mais elle le prendrait pour un fou. Et il a peur de la perdre. C'est la première fois qu'il tombe amoureux. Il aimerait se confier à Jonathan, son meilleur ami. Mais Jonathan se moquerait de lui. Il croirait à une blague, même si ça ne fait pas du tout rire David. Et, surtout, il aimerait se confier à ses parents. Mais ils sont trop occupés à préparer l'hôtel pour la saison qui approche. Ils ont des problèmes de plomberie, d'électricité, de personnel et, comme d'habitude, des problèmes d'argent. Il ne tient pas à les accabler avec ça.

Mais il sait. Il sait qu'il est en communication avec les morts. Pour une raison qu'il n'essaie même pas de comprendre, le Zodiac 555 est en ligne directe avec l'au-delà. Enfin, c'est une façon de parler car les téléphones mobiles n'ont même pas de ligne, n'est-ce pas ? En fait, c'est comme si une petite porte s'était ouverte entre ce monde et l'autre monde. Cette porte est

le téléphone mobile de David. Et la rumeur s'est répandue parmi les défunts, qui désormais font la queue pour communiquer. Pour transmettre leurs messages.

« Dites à mon oncle... ».

« Pouvez expliquer à ma femme... ».

« Ils doivent savoir que... ».

La *Toccata* de Bach. Chaque fois que David entend les notes, un frisson le parcourt. Il n'en peut plus. Il finit par éteindre le téléphone et l'enfouir au fond d'un tiroir de sa chambre, derrière ses chaussettes. Malgré cela, il a parfois l'impression de l'entendre encore.

La la la la la...

La la la li la...

Il en fait des cauchemars. Il voit des fantômes, des squelettes, des corps en décomposition. Ils font la queue devant sa chambre. Ils veulent lui parler. Ils ne comprennent pas pourquoi il ne répond pas.

Mark et Jane Adams s'inquiètent pour leur fils. Ils ont remarqué qu'il dort mal. Le matin, quand il descend prendre son petit déjeuner, il a le visage blafard, tiré, et des cernes sous les yeux. L'un de ses professeurs leur a signalé que ses résultats scolaires déclinaient. Ses parents s'interrogent. A-t-il rompu avec Jill ? Est-ce qu'il se drogue ? Comme tous les parents, ils imaginent le pire, sans effleurer la vérité.

Ils l'emmènent dîner dehors. Dans un petit restaurant, à Smuggler's Cove, la crique des contrebandiers, où l'on sert des crabes et des homards tout frais péchés. Un dîner intime. Ils sont juste tous les trois.

Ils ne lui posent pas de questions directes. Ce n'est pas conseillé, avec un adolescent. Au contraire, ils le sondent discrètement, cherchent à découvrir ce qui le tracasse. David ne leur dit rien. Mais, vers la fin du repas, quand l'atmosphère s'est un peu détendue, Mark Adams demande tout à coup :

— Où est passé le mobile qu'on t'a offert ?

David tressaille. Ses parents ne s'en aperçoivent pas.

— Ça fait un moment que tu ne t’en sers plus, poursuit Mark.

— Je n’en ai pas vraiment besoin.

— Ah. Je pensais que ça te serait utile.

— Tu sais, je vois mes copains tous les jours. Et puis je n’aime pas tellement m’en servir. Excuse-moi.

Son père sourit. Il ne tient pas à en faire une histoire.

— C’est un peu du gaspillage. Je paie l’abonnement.

— Où est-il, ce téléphone ? demande sa mère.

Elle pense qu’il l’a perdu.

— Dans ma chambre.

— Bon, hé bien... si tu n’en veux plus, autant résilier l’abonnement.

— Oui, bien sûr, dit David, d’un air soulagé.

Il l’est.

Le soir même, en rentrant, il rend le téléphone à son père et passe une bonne nuit de sommeil pour la première fois depuis des jours. Pas de *Toccata* de Bach. Pas de cauchemar. C’est terminé.

Une semaine plus tard.

Mark Adams est assis dans son bureau. C’est une pièce douillette et en désordre, tout en haut de l’hôtel, dans les combles. Par la petite fenêtre, il aperçoit la mer qui étincelle sous le soleil. Dehors, un technicien travaille sur les lignes téléphoniques. L’hôtel est sans téléphone depuis deux heures. Mark a passé la matinée à travailler sur la comptabilité. Il y a les factures des maçons et des peintres. Le nouveau four à micro-ondes dans la cuisine. Comme toujours, ils ont dépensé plus d’argent qu’ils n’en gagnent. Comme souvent, Mark se demande s’ils ne feraient pas mieux de vendre l’hôtel.

Son regard se promène sur les factures et les dossiers, s’arrête sur le téléphone mobile posé sur une pile de papiers. Machinalement, il l’allume. La batterie est chargée à plein. Il a oublié de résilier l’abonnement et se promet de le faire. Inutile de perdre de l’argent.

Il entend du bruit et se retourne. Jane est là, sur le seuil, essoufflée. Elle a couru dans l'escalier. C'est une femme de petite taille, qui a tendance à l'embonpoint. Ses cheveux bruns tombent sur ses yeux.

— Que se passe-t-il ? demande Mark, alarmé.

Quand on a vécu longtemps avec quelqu'un, on sent immédiatement quand quelque chose ne va pas.

— C'est passé à la télévision, dit Jane.

— Quoi ?

— David...

David n'est pas à la maison. Il est parti en vacances de ski en France, avec l'école. Il a quitté Ventnor ce matin, avec Kate Evans, Jonathan, et toute sa classe. Ils ont pris l'avion jusqu'à Lyon. De là, un car doit les conduire à Courchevel.

Du moins, c'était le programme.

— Il y a eu un accident, explique Jane.

Elle est au bord des larmes. Non parce qu'elle sait quelque chose, mais parce qu'elle ne sait rien.

— Ils en ont parlé aux infos. Un car qui transportait des adolescents. Des Anglais. Le car a percuté un camion. Il est sorti de la route. Il paraît qu'il y a... beaucoup de victimes.

— C'est le car de David ?

— Je n'en sais rien.

Mark fait des efforts immenses pour rester calme, logique.

— Il y a des centaines de cars qui partent de l'aéroport de Lyon. Ce sont les vacances de printemps, bon sang. Dans tout le pays, il y a des écoles qui envoient leurs élèves en France !

— Mais David est arrivé là-bas ce matin. Et l'accident a eu lieu ce matin.

— Tu as appelé l'école ?

— J’ai essayé, mais le téléphone ne marche pas.

Mark jette un coup d’œil par la fenêtre. Le technicien s’affaire toujours dehors pour réparer la ligne. Puis il pense au téléphone mobile.

— Appelons avec ça, dit Mark.

Au moment où il saisit le téléphone, celui-ci se met à sonner. La *Toccata* de Bach.

Mark sursaute, surpris. Il presse la touche verte. C’est David.

— Allô, papa ? C’est moi.

OceanofPDF.com

Twist Cottage

Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte dans un accident de voiture un an après ma naissance et j'ai été élevé par mon père. Je n'ai ni frère ni sœur. Papa et moi vivions dans une maison à Bath, une ville du comté d'Avon, dans le sud-ouest. Mon père était professeur d'histoire à l'université de Bristol. Pendant dix ans, nous avons eu des gouvernantes ou des femmes de ménage vivant sous notre toit, pour s'occuper de moi et de la maison. Mais, lorsque j'ai eu treize ans, nous avons décidé que nous n'avions plus besoin de personne et pouvions nous débrouiller seuls. Et nous étions très heureux.

Mon père s'appelle Andrew Taylor. Il ne parlait jamais de ma mère mais je crois qu'il l'avait beaucoup aimée car il ne s'était jamais remarié. Même s'il s'en cache, il conserve toujours une photo d'elle dans son portefeuille et ne s'en sépare jamais. C'est un homme de haute taille, avec des sourcils broussailleux, des lunettes, et des cheveux bruns en bataille qui commençaient à grisonner. Même neufs, ses vêtements paraissaient toujours un peu vieillots et ne lui allaient jamais vraiment bien. Il avait quarante-cinq ans. Il allait très souvent au cinéma, écoutait de la musique classique et, comme moi, était un supporter du club de foot d'Arsenal.

Lui et moi nous entendions très bien, sans doute parce que chacun de nous avait son propre espace. Notre maison de Bath était petite, située dans une des ruelles derrière le marché d'antiquités, mais chacun avait sa chambre ; mon père s'était installé un bureau au rez-de-chaussée et il m'avait aménagé le grenier en salle de jeux. C'était assez exigu, avec un toit en pente et une petite fenêtre, mais cela me convenait parfaitement. C'était mon coin. En fait, pendant la semaine, je voyais assez peu mon père. Il était à l'université et moi à l'école. Mais, le week-end, nous allions ensemble voir des films, faire des courses, jouer au foot, toutes les choses que font un père et son fils. Sans une mère avec qui les partager.

Nous étions heureux. Malheureusement, avec Louise, tout a changé. Cela devait finir par arriver, je suppose. À quarante-cinq ans, mon père était encore en bonne forme physique et assez bel homme. Je savais qu'il sortait

de temps en temps avec des femmes. Mais, jusqu'à Louise, aucune n'était restée.

Elle avait quelques années de moins que lui. C'était une étudiante tardive de l'université de Bristol. Elle suivait un cours d'art, avec une option Histoire. C'est ainsi qu'ils avaient fait connaissance. La première fois que je l'ai rencontrée, elle était venue à la maison chercher un livre, et je dois avouer que j'ai tout de suite vu ce que mon père lui trouvait. Louise était une très belle femme, grande et mince, avec des cheveux noirs, des yeux bruns, et un très léger accent français (sa mère vivait à Paris). Elle portait un élégante robe de soie qui mettait sa silhouette en valeur. Un détail m'a étonné, cependant. Pour une étudiante, elle montrait un intérêt très limité pour l'art autant que pour l'Histoire. Quand mon père a évoqué une exposition qu'il était allé voir, elle s'est rapidement mise à bâiller (bien que discrètement, derrière son mouchoir), et chaque fois qu'il posait des questions sur son travail d'artiste, elle changeait de sujet. Néanmoins, elle est restée prendre le thé. Après son départ, mon père n'a pas dit un mot, mais j'ai compris qu'elle lui plaisait beaucoup. Il s'est attardé longtemps sur le pas de la porte pour la regarder partir.

Je voyais Louise de plus en plus. Tout à coup, nous n'étions plus deux pour aller au cinéma mais trois. Et trois au déjeuner du dimanche. Inévitablement, un matin où je descendais prendre mon petit déjeuner, je l'ai trouvée dans la cuisine. J'étais assez grand pour ne pas être offusqué ni fâché qu'elle ait passé la nuit à la maison. Mais ça m'a quand même causé un choc. J'étais à la fois heureux pour mon père et secrètement triste pour moi. Et puis, pour une raison inconnue, Louise m'inquiétait un peu.

Nous n'avons parlé d'elle qu'une seule fois, papa et moi.

— Dis-moi, Ben, a-t-il commencé timidement, un jour où nous nous promenions comme souvent le long du canal qui serpente dans la vallée de Bath. Que penses-tu de Louise ?

— Je ne sais pas.

En effet, je ne savais pas. En un sens, Louise était parfaite. Trop, peut-être. Et c'était justement ce qui me troublait.

— Depuis que ta maman nous a quittés, il n'y a pas vraiment eu d'autre femme, a poursuivi mon père.

Il s'est tu et a levé les yeux au ciel. Il faisait un temps superbe. Le soleil était éclatant.

— Mais je me demande parfois si je dois continuer de rester seul. Après tout, tu as bientôt quatorze ans et, un jour, tu quitteras la maison. Que dirais-tu si Louise et moi...

— Papa, je veux que tu sois heureux, l'ai-je interrompu.

Cette conversation me mettait mal à l'aise. Et qu'aurais-je pu répondre d'autre ?

— Oui, a souri mon père. Merci, Ben. Tu es un bon garçon. Ta mère aurait été fière de toi...

Ils se sont mariés à la mairie de Bath. J'étais le témoin. J'ai fait le petit discours de rigueur pendant le déjeuner, attaché une gamelle au pot d'échappement de la voiture, et jeté des confettis sur eux au moment de leur départ. Ils sont allés une semaine en voyage de noces à Majorque, dans les îles Baléares. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille car mon père m'avait dit qu'il souhaitait visiter des villes historiques dans le sud de la France. Louise l'a fait changer d'avis. Néanmoins, ils ont sans doute passé un moment agréable car ils sont revenus bronzés, détendus, heureux, et avec des tonnes de cadeaux pour moi.

Tout s'est bien passé pendant environ trois mois. Puis, très vite, la situation a dégénéré.

Louise a subitement arrêté ses cours d'art à l'université. Elle a prétexté que ça l'ennuyait et que, de toute façon, elle préférait consacrer davantage de temps à mon père. Sur le moment, cela nous a paru une gentille attention. Il se peut même qu'elle ait été sincère. Mais la maison est devenue de plus en plus mal tenue. Papa et moi n'avions jamais été particulièrement ordonnés, c'est vrai. Et Mme Jones, notre vieille femme de ménage, râlait toujours après nous. Mais nous ne laissions jamais de tasses sales dans la chambre, de cheveux dans le lavabo, ni de vêtements chiffonnés dans l'escalier. Louise, si. Un mardi matin, Mme Jones lui en a fait la remarque. Une violente querelle a éclaté entre elles et Mme Jones a démissionné. Après son départ, Louise n'a pas du tout cherché à cuisiner. Les mets qu'elle préparait semblaient tout droit sortis de boîtes de conserve

ou du congélateur. Pour mon père, très attaché à la diététique, les repas étaient toujours une cruelle déception.

Bien sûr, ni lui ni moi n'attendions de Louise qu'elle nous serve de bonne. Ce n'était pas l'objectif. Et mon père regrettait sincèrement qu'elle ait abandonné l'université. Le problème était qu'elle n'avait pas l'air de vouloir s'intégrer et de former une famille avec nous. Avec elle, la moindre discussion se terminait de sa part en explosions de fureur et claquements de portes. Au fond, Louise se comportait comme une enfant gâtée. Peu après son emménagement chez nous, elle s'est mis en tête de récupérer ma pièce dans le grenier : elle voulait un atelier pour peindre. Mon père m'a demandé, à regret, si cela ne me dérangeait pas trop. Je n'ai pas protesté pour ne pas déclencher une nouvelle dispute qui l'aurait rendu malheureux. Voilà comment j'ai perdu mon espace.

Mon père n'était pas heureux. Vers la fin de la première année, il était évident que leur relation se détériorait de plus en plus. Il maigrissait. Ses cheveux étaient devenus totalement gris. Il ne riait plus. Louise critiquait sa façon de s'habiller qui, selon elle, le vieillissait. Un jour, elle a donné tous ses vêtements à une friperie. Pour lui faire plaisir, mon père a dû porter des jeans et des tee-shirts, qui ne lui allaient pas du tout et lui donnaient l'air encore plus vieux-jeu. Et il n'avait plus le droit d'écouter sa chère musique classique. Louise préférait le jazz. La plupart du temps, la maison résonnait du gémissement des clarinettes et des trompettes, lesquelles luttait contre le ronron permanent de la télévision qu'elle n'éteignait jamais. Elle avait entreposé des toiles et du matériel de peinture dans mon ancienne pièce dans le grenier, mais ne peignait jamais.

Mon père ne se plaignait pas. Cela fait partie de son caractère, je suppose. À sa place, si j'avais épousé une femme comme Louise, il y a bien longtemps que je l'aurais quittée. Lui semblait tout accepter sans broncher. Pourtant, un après-midi de fin d'été, alors que nous revenions le long du canal, se souvenant peut-être de notre conversation de l'année précédente, il s'est tourné vers moi et m'a déclaré brusquement :

— Je crains que Louise ne soit pas une très bonne mère pour toi.

J'ai haussé les épaules. Je ne savais pas quoi répondre.

— J'aurais peut-être mieux fait de ne pas me remarier.

Il a poussé un soupir avant de reprendre, d'un ton brusque :

— Louise m'a demandé de vendre la maison.

— Pourquoi ?

— Elle la trouve exigüe et sombre. Elle dit qu'elle n'aime pas vivre en ville. Elle voudrait s'installer à la campagne.

— Tu ne vas pas accepter, papa ?

— Je ne sais pas. Je réfléchis...

Il avait l'air tellement triste. Pourquoi ne voyait-il rien ? Ça crevait les yeux, pourtant. Leur mariage était un désastre. Pourquoi ne divorçait-il pas ? J'ai failli lui poser la question mais j'ai bien fait de m'abstenir. Car la situation, ce soir-là, a atteint un point critique et j'ai compris combien Louise pouvait être venimeuse.

Ils se disputaient souvent. Plus exactement, Louise s'emportait contre mon père. Lui, en général, préférait souffrir en silence. Mais, ce soir-là, il a ouvert le courrier de la banque et vu son relevé de compte. Apparemment, Louise s'était offert une quantité de vêtements de luxe et d'accessoires. Il y en avait pour deux mille livres. Papa n'a pas crié, mais il lui a fait des reproches. Et, tout à coup, c'est elle qui s'est mise à hurler. Je les entendais de ma chambre. Je ne pouvais pas faire autrement.

— Je sais que tu ne m'aimes pas ! braillait-elle d'une voix pleurnicharde. Ben et toi, vous êtes contre moi depuis le premier jour.

— Franchement, je vois mal comment les choses peuvent s'arranger, a répondu mon père calmement.

— Tu veux que je m'en aille ? C'est ça ? Tu veux divorcer ?

— Nous serions peut-être plus heureux...

— Oh non, Andrew. Si tu veux divorcer, ça va te coûter cher. Je veux la moitié de tout. Et j'y ai droit ! Pour commencer, tu devras déménager de cette maison. Et ce n'est pas fini. Je dirai aux services sociaux que depuis toujours Ben est seul quand il rentre de l'école. Ils te prendront ton fils et tu ne le verras plus.

— Louise...

— Je leur dirai à quel point tu as été cruel avec moi. Je leur dirai que tu me battais et *tu* perdras ton travail. Je te prendrai ton argent. Je te prendrai ton fils. Je te prendrai tout ! Tu verras !

— Je t'en prie, Louise... Tout ceci est inutile.

Après cette scène, les choses se sont un peu calmées. Louise savait qu'elle tenait mon père. Chaque jour, elle trouvait une nouvelle façon de le faire souffrir. Je crois qu'elle lui avait demandé de déménager uniquement pour le contrarier. Elle savait que nous avions toujours vécu heureux, tous les deux, dans notre petite maison. Évidemment, elle a obtenu gain de cause. Trois mois après la dispute, mon père nous a dit qu'il avait trouvé un endroit.

L'endroit s'appelait Twist Cottage. La chaumière tordue.

Si Louise voulait vivre à la campagne, il n'y avait pas mieux que Twist Cottage. Pourtant ce n'est pas elle qui avait déniché la maison, mais mon père. Nous sommes allés visiter les lieux l'après-midi même.

Twist Cottage était enfoui au milieu d'un bois, non loin de l'aqueduc où se croisent la rivière Avon et le canal du même nom. C'est une région étrange. Il y a de petites villes disséminées çà et là, mais il suffit de s'engager quelques mètres dans la forêt pour avoir l'impression d'être au milieu de nulle part. Twist Cottage était aussi isolé que peut l'être une chaumière. La maison paraissait emprisonnée par les bois qui l'entouraient, comme s'ils craignaient qu'on la découvre. Pourtant, c'était une jolie bâtisse ancienne, avec un toit de chaume, des poutres noires, et des fenêtres à petits carreaux en losange. Le cottage était aussi tordu que le suggérait son nom. D'après mon père, il était très vieux, peut-être de l'époque élisabéthaine, c'est-à-dire du XVI^e siècle. Le temps avait rogné les angles en courbes. Il y avait un grand jardin, avec un étang au milieu. L'herbe était déjà haute.

— Il nous faudra une tondeuse à gazon, a remarqué Louise.

— Oui, a acquiescé mon père.

— Mais ne compte pas sur moi pour tondre !

Je ne connais pas grand-chose à l'immobilier mais je sais que Avon est une région chère, notamment parce que de nombreux Londoniens y possèdent une maison secondaire. Or mon père avait acheté Twist Cottage pour un prix étonnamment bas : environ cent mille livres. Pour Avon, c'est très bon marché. Cela m'a étonné. J'ai également remarqué que l'agent immobilier, un certain M. Willoughby, avait l'air particulièrement heureux de conclure la vente. Le jour de la signature, il a accordé un jour de congé à toute son équipe.

Je l'ai su par la sœur aînée de John Graham, un de mes meilleurs camarades d'école, laquelle se trouve être la secrétaire de M. Willoughby. Je suis passé voir John la semaine qui a suivi l'achat de la maison, et sa sœur Carol m'a raconté l'histoire de la journée de congé. Elle m'a raconté bien d'autres choses aussi.

— Ne me dis pas que vous allez emménager à Twist Cottage ? s'est-elle exclamée.

Carol avait dix-neuf ans, des cheveux frisés, des lunettes, et un nez légèrement retroussé qui illustrait parfaitement son attitude dans la vie.

— Mon pauvre !

— Pourquoi ?

— M. Willoughby croyait ne jamais vendre cette baraque !

— Il y a un problème ?

— On peut dire ça, oui.

Carol était en train de se vernir les ongles de rouge vif. Elle a fermé le flacon et s'est approchée de moi.

— C'est une maison hantée.

— Hantée ?

— C'est ce qu'affirme M. Willoughby. Il dit que c'est la maison la plus hantée qu'il ait jamais vue.

John et moi avons éclaté de rire.

— Tu crois aux fantômes, maintenant, Carol ? s'est esclaffé John.

— Moi, je n’y crois pas, ai-je dit.

— En tout cas, il se passe des choses bizarres dans ce cottage, a insisté Carol. Sinon, pourquoi ton père l’aurait-il acheté si bon marché, à ton avis ?

En temps normal, Carol ne se serait pas donné la peine de bavarder avec nous, mais elle attendait que son vernis soit sec. C’est ainsi que j’ai appris l’histoire récente de Twist Cottage. Et ça n’avait rien de réjouissant.

Au cours des dernières années, six couples y avaient habité, et à chaque fois il s’était produit un événement horrible. Mme Webster avait été la première victime.

— Elle s’est noyée dans sa baignoire, a expliqué Carol. Personne n’a compris comment cela s’est produit. Elle n’était ni vieille ni malade. Quand on l’a trouvée, elle était toute gonflée. Elle avait enflé de l’intérieur !

C’était la première fois que Willoughby vendait Twist Cottage. Un autre couple l’avait acheté. M. et Mme Johnson, de Londres. Un mois plus tard, la femme était tombée d’une fenêtre et s’était empalée sur la barrière du jardin.

La victime suivante était le Dr Stainer. Carol connaissait tous les noms. Elle se régala de nous raconter ces horreurs, confortablement installée dans le salon de sa maison, à l’heure où le soleil déclinait et où les ombres s’allongeaient à travers la pièce.

— Cette fois, c’est une tuile qui est tombée du toit. Le Dr Stainer l’a reçue sur la tête. La mort a été instantanée. Ensuite, la maison est restée vide pendant environ six mois. Les nouvelles vont vite. Toutes ces morts. Mais M. Willoughby a quand même réussi à trouver des acquéreurs. J’ai oublié leur nom. Je sais seulement que l’un des deux a succombé à une crise cardiaque deux semaines après et qu’il a fallu remettre la maison en vente pour la cinquième fois.

— C’est le professeur Bell qui l’a achetée. Au bout d’un mois, le professeur a fait une chute dans l’escalier.

— Mortelle, la chute ? a demandé John.

— Oui. Et la maison a de nouveau été remise sur le marché. Le pauvre M. Willoughby croyait ne jamais arriver à s’en débarrasser. Il ne voulait

même plus s'en occuper. Mais, d'un autre côté, il gagnait de l'argent à chaque fois. Même si le prix diminuait de plus en plus. Qui a envie de vivre dans une maison où tant de gens sont morts ?

— C'est mon père, l'acheteur suivant ? ai-je demandé.

— Non, il y en a eu un autre avant. Un Australien. Sa femme s'est électrocutée en réglant le thermostat du congélateur.

Un long silence a suivi. Soit je n'avais pas vu passer le temps, soit le soleil s'était couché plus vite que d'habitude, car subitement il a fait très sombre.

— Tu vas vraiment aller habiter là-bas, Ben ? a demandé John.

— Je ne sais pas.

Je ne me sentais pas bien, tout à coup.

— C'est vrai, cette histoire, Carol ? Ou tu essaies seulement de me faire peur ?

— Tu peux demander à n'importe qui, tu verras. Tout le monde connaît Twist Cottage. Et tout le monde dit qu'il faut être fou pour y habiter !

Ce soir-là, j'ai demandé à mon père s'il savait dans quoi il s'engageait. Louise était déjà couchée. Depuis quelque temps, elle s'était mise à boire. Elle avait avalé la moitié d'une bouteille de whisky pur malt avant de se traîner au premier étage pour s'écrouler sur son lit. Mon père et moi parlions à voix basse mais c'était inutile. Louise dormait profondément. On devait l'entendre ronfler de l'autre côté de Bath.

— C'est vrai, papa ? Tu crois que Twist Cottage est une maison hantée ?

Il m'a jeté un curieux regard. Un bref instant, j'ai cru y voir une lueur de colère.

— Avec qui as-tu parlé, Ben ?

— J'étais chez John.

— John Graham ? Ah... je comprends. La sœur de John.

Il s'est tu. Ces jour-ci, il avait l'air très las. Et vieux. Ça m'a rendu triste.

— Tu ne crois pas aux fantômes, n'est-ce pas ?

— Non... Pas vraiment.

— Moi non plus. Enfin, Ben, nous sommes au XXI^e siècle !

— Mais Carol dit que six personnes sont mortes à Twist Cottage en deux ans. Il y a eu un professeur, un docteur...

— Il est trop tard, Ben, a tranché mon père.

Lui qui n'élevait jamais la voix s'est presque mis à crier.

— Nous allons nous installer là-bas !

Puis il s'est forcé au calme.

— Louise aime la maison et elle sera très contrariée si je change d'avis.

Il a tendu la main pour m'ébouriffer les cheveux comme il le faisait souvent quand j'étais plus jeune. Avant que Louise arrive dans notre vie.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, Ben. Je te le promets. Tu seras heureux là-bas. Nous le serons tous.

Nous avons donc emménagé à Twist Cottage. J'ai fait de mon mieux pour oublier l'histoire racontée par Carol, mais j'avoue que j'avais un sentiment de malaise. Et les deux incidents qui se sont produits le jour même de notre arrivée n'ont rien arrangé. D'abord, le chauffeur du camion de déménagement a trébuché et s'est cassé la cheville. Ça aurait pu lui arriver n'importe où, bien sûr, et aucun fantôme n'a surgi pour l'effrayer et provoqué son faux pas. Mais ça m'a laissé songeur. Ensuite, à la fin de la journée, un menuisier qu'on avait appelé pour réparer un cadre de fenêtre a failli se couper un doigt avec sa scie. Il y avait beaucoup de sang, qui dessinait une sorte de point d'interrogation sur la fenêtre. Mais quelle était la question ?

Pourquoi sommes-nous venus habiter ici ?

Ou :

Que va-t-il se passer maintenant ?

En fait, il ne s'est rien passé pendant quelque temps. Nous avons consacré les semaines suivantes à déballer les cartons. Il y avait des piles partout : livres, CD, vêtements, vaisselle. Et plus on en déballait, plus il semblait y en avoir. On nous a livré un nouveau lave-linge, et une tondeuse à gazon à la mesure du jardin : un gros monstre que papa avait trouvé d'occasion et qui tenait à peine dans la remise. Louise ne faisait strictement rien. J'avais remarqué, depuis quelque temps, qu'elle prenait du poids. Sans doute à cause de l'alcool. Elle faisait la sieste l'après-midi et nous houspillait si nous avions le malheur de la réveiller.

Je passais beaucoup de temps dehors. Mon père m'avait acheté un nouveau vélo, en partie pour me faire plaisir, mais principalement parce que j'en avais maintenant besoin pour aller au collège. Il y avait un bus à Bradford, mais c'était à dix minutes de vélo, et tant qu'à faire je préférais continuer jusqu'au bout, en suivant le chemin de halage le long du canal où mon père et moi nous promenions souvent. C'était très agréable quand il faisait beau, et nous étions en été. Je me réservais le bus pour l'hiver, quand il ferait froid.

Il y avait trois chambres à Twist Cottage. La mienne se trouvait à l'arrière de la maison et donnait sur les bois. En réalité, toutes les pièces donnaient sur les bois car nous étions complètement cernés. Ma chambre était petite, avec des murs blancs, irréguliers, un peu incurvés, et une vilaine poutre en bois courant au plafond juste au-dessus de la fenêtre. Une fois mon lit installé et mes affiches d'Arsenal sur les murs, c'était assez douillet, mais un peu angoissant, avec tous ces arbres qui projetaient leurs ombres dans la pièce. Des ombres, il y en avait partout, et quand le vent soufflait et faisait osciller les branches, la chambre s'emplissait de formes mouvantes.

Il y avait autre chose. C'était peut-être juste mon imagination, mais le cottage semblait plus froid qu'il n'aurait dû l'être en cette saison. Malgré la chaleur de l'été, l'air était imprégné d'humidité. Je la sentais tomber sur mes épaules quand je sortais de la douche. Elle s'insinuait partout. Dans mon lit, je m'enfouissais entièrement sous la couette, mais le froid trouvait toujours un interstice pour se faufiler à l'intérieur.

Cependant, papa avait deviné juste. Louise paraissait plus heureuse au cottage. Elle ne faisait rien de ses journées. Tout son matériel de peintre

s'était apparemment égaré au cours du déménagement. Elle passait le plus clair de son temps au lit et devenait de plus en plus grosse. Je l'apercevais souvent, allongée devant la télévision, avec un magazine et une boîte de chocolats, les rideaux fermés. Mon pauvre père devait tout faire. Les courses, la cuisine, la lessive, en plus de son travail à l'université. Mais, au moins, Louise ne criait plus. Elle était comme une reine, heureuse du moment qu'on la servait.

Un jour, pourtant, s'est produit un incident qui a bien failli nous délivrer d'elle à jamais. J'étais présent et j'ai vu ce qui s'est passé. Sinon, je ne l'aurais pas cru.

C'était un samedi, une belle journée de la fin août. Papa était à Bristol. Moi, je nettoyais mon vélo. Louise s'était levée vers onze heures. Après avoir englouti ses trois bols de céréales et cinq tartines, l'envie l'a prise de faire un tour dans le jardin. En soi, c'était déjà un événement exceptionnel. Mais le temps était splendide.

Toujours est-il que je l'ai vue se dandiner vers l'étang, un récipient de nourriture pour poissons à la main. Son gargantuesque petit-déjeuner lui avait peut-être rappelé que les poissons n'avaient pas été nourris depuis notre emménagement. Elle s'est arrêtée au bord de l'étang et a versé quelques flocons dans sa main.

— Petits petits ! Venez, les poissons !

Elle avait toujours sa voix de petite fille.

Quelque chose a remué dans l'herbe derrière elle. Louise n'a rien vu, mais moi oui. J'ai d'abord cru que c'était un serpent. Un long serpent vert avec une tête orange. Mais il n'y a pas de grands serpents verts dans l'Avon. Encore moins avec une tête orange. J'ai regardé plus attentivement et compris de quoi il s'agissait. Mais si on me l'avait raconté, jamais je ne l'aurais cru.

C'était le tuyau d'arrosage. Qui bougeait tout seul.

J'étais assis là, la chaîne de vélo dans une main, du cambouis jusqu'aux coudes, et je regardais le tuyau onduler et serpenter dans l'herbe tandis que Louise, au bord de l'étang, saupoudrait sur l'eau les flocons pour les poissons. J'ai ouvert la bouche pour l'alerter mais aucun son n'est sorti.

C'est alors que le tuyau s'est enroulé autour de ses chevilles. Louise a perdu l'équilibre et poussé un cri. Toute la nourriture pour poissons a giclé du récipient. Louise a basculé en avant et elle est tombée à plat ventre, dans une immense gerbe d'eau. Les poissons ont dû être surpris.

L'étang était profond et le fond recouvert de vase verte. Malgré la saison, l'eau était très froide. Si je n'avais pas été là, Louise serait morte. Cela ne fait aucun doute. Il m'a fallu quelques secondes pour réagir, mais j'ai lâché la chaîne et couru à son secours. Non. Ce n'est pas tout à fait exact. Je n'ai pas couru tout de suite. J'ai hésité. Une pensée horrible m'a traversé l'esprit.

Laisse-la se noyer. Pourquoi pas ? Elle a gâché la vie de papa. Elle nous a obligés à vendre notre vieille maison. Elle est cruelle, paresseuse, se plaint continuellement. On vivrait beaucoup mieux sans elle.

C'est ce que je me suis dit. L'espace d'une seconde. Ensuite, je me suis précipité pour l'aider. Jamais je n'aurais pu vivre normalement si je n'avais pas bougé. J'ai couru. J'ai attrapé un coin de sa robe et je l'ai tirée hors de l'eau. Louise était recouverte de vase et elle sanglotait, ses cheveux tressés de longues algues verdâtres. J'ai réussi à la traîner sur l'herbe et elle s'est assise, son gros corps tout dégoulinant. Vous croyez qu'elle m'a remercié ?

— Tu trouves ça amusant, j'imagine !

— Non.

— Oh si ! Je le vois bien.

Elle s'est essuyé le visage avec la main.

— Je te déteste. Tu es un sale gamin odieux.

Là-dessus, elle s'est relevée tant bien que mal et a regagné la maison.

Le tuyau d'arrosage gisait dans l'herbe, inerte.

Le soir, j'ai raconté l'accident à mon père. Si on peut appeler cela un accident. Louise n'avait pas quitté son lit de la journée. Et elle avait fermé sa porte à clé, si bien que papa ne pouvait pas entrer s'il en avait eu envie. J'ai commencé par lui dire qu'elle était tombée dans l'étang et que je l'avais sauvée. Ensuite, je lui ai parlé du tuyau.

Et tandis que je parlais, j'ai vu son visage changer. Je m'attendais à une réaction d'incrédulité. C'était pire. Il était en colère.

— Le tuyau d'arrosage a bougé, a-t-il répété lentement, d'une voix pesante.

— Je l'ai vu, papa.

— C'était le vent ?

— Non. Il n'y avait pas de vent. Le tuyau a remué tout seul. C'était comme si... il prenait vie.

— Ben, tu imagines vraiment que je vais croire ça ? De quoi parles-tu ? De magie, de fées ? Voyons, tu as quatorze ans. Les tuyaux d'arrosage ne prennent pas vie et ne bougent pas tout seuls...

— Je t'explique juste ce que j'ai vu.

— Tu m'expliques ce que tu as cru voir. Si je ne te connaissais pas si bien, je penserais que tu as sniffé de la colle ou je ne sais quoi.

— Papa ! Je lui ai sauvé la vie !

— Oui. C'est bien.

Il a quitté la maison et je ne l'ai pas revu de la soirée. Ce n'est que bien plus tard, dans ma chambre, que j'ai compris ce qui l'avait réellement contrarié. Cette pensée n'était pas très plaisante, mais je ne pouvais pas m'en défaire.

Mon père aurait peut-être été plus heureux si j'avais suivi ma première impulsion. C'est-à-dire ne rien faire. Laisser Louise se noyer.

Mon histoire est presque terminée... et c'est le moment d'avouer que j'ai manqué la conclusion. Elle s'est produite environ une semaine plus tard. J'étais parti pour le week-end. C'est sans doute aussi bien car il s'est passé une chose vraiment horrible. Louise a été hachée.

Elle prenait un bain de soleil dans le jardin lorsque la tondeuse à gazon s'est mise en marche, est sortie de la remise et a traversé la pelouse. Louise était allongée sur une serviette et écoutait du jazz, des écouteurs dans les oreilles. Elle n'a pas entendu la tondeuse approcher. J'imagine ses derniers

instants. L'ombre de la machine qui voile le soleil. Louise a dû lever les yeux juste à la seconde où le monstre métallique fondait sur elle, le moteur vrombissant, les lames tournoyantes, crachant sa fumée noire de diesel. À l'arrivée de la police, Louise était en charpie. Il y avait des morceaux d'elle sur une vingtaine de mètres à la ronde.

Chaque fois qu'une femme meurt dans des circonstances inhabituelles – et il n'y avait rien de plus inhabituelle que cela – la police soupçonne toujours le mari. Par chance, mon père était hors de cause. À l'heure de la mort de Louise, il donnait une conférence devant deux cents étudiants. Quant à moi, j'étais à Londres en week-end scolaire. La police a enquêté. Un mois plus tard, nous avons été convoqués pour entendre ses conclusions. La tondeuse avait été démontée et examinée, mais le seul verdict admissible était la mort accidentelle. Fin de l'histoire. Enfin... pas tout à fait.

Nous ne sommes jamais retournés à Twist Cottage. J'étais soulagé. Je pensais à toutes ces morts survenues au cours des dernières années. Et maintenant, Louise ! Le prochain aurait pu être mon père, ou moi.

Nous avons emménagé dans un appartement de location à Bath et mon père a pris un congé pour tout régler. J'avais du mal à imaginer ce qui allait nous arriver, où et comment nous allions vivre. En réalité, nous étions riches. Par une coïncidence incroyable, juste avant notre installation à Twist Cottage, mon père avait souscrit une assurance vie au nom de Louise. Si celle-ci décédait de mort naturelle ou accidentelle, mon père devait toucher un million de livres sterling ! Bien entendu, la compagnie d'assurances s'est montrée soupçonneuse. Comme toujours. Mais l'enquête de police avait conclu à un accident et ils ne pouvaient faire autrement que de payer.

Nous avons donc pu acheter une nouvelle maison à Bath, tout près de l'ancienne, et nous avons essayé de chasser Louise de nos pensées. La vie a peu à peu repris son cours.

Un jour, je suis passé chercher mon père à l'université. Nous avions prévu d'aller au cinéma, comme au bon vieux temps. Mais il était retenu dans un groupe de travaux dirigés et j'ai dû patienter dans l'espèce de cube qu'il appelait son bureau.

Sur sa table de travail, il y avait une photo de moi et des papiers éparés. Devant, deux chaises et un sofa. Deux des murs étaient tapissés d'étagères

croulant sous les livres. Il y en avait facilement un millier dans la pièce, dont certains empilés par terre masquaient à demi la fenêtre.

J'ai songé à lire quelque chose en l'attendant mais il n'y avait que des ouvrages d'histoire. Pourtant, un peu en hauteur, j'ai aperçu un livre de contes. En tendant la main pour l'attraper, j'ai fait tomber un ouvrage qui était posé à plat, hors de vue. Je l'ai ramassé pour le remettre en place et jeté un coup d'œil machinal à la couverture : *Maisons hantées à l'Époque élisabéthaine*.

Évidemment, le titre a piqué ma curiosité.

D'autant que le livre semblait avoir été caché sur l'étagère du haut. Je l'ai posé sur le bureau et l'ai ouvert. Et là, sur une des premières pages, dans le sommaire, deux mots ont attiré mon regard : Twist Cottage.

Je me suis assis pour lire. Et voici ce que disait ce chapitre.

L'une des plus célèbres sorcières du XVI^e siècle s'appelait Joan Barringer. Elle habitait un cottage au milieu des bois près d'Avoncliffe. Contrairement à la plupart de ses consœurs, habituellement de vieilles femmes célibataires, Joan Barringer était mariée. Son époux James Barringer, était forgeron. Vers l'an 1584, vingt-septième année du règne d'Élisabeth I, James Barringer eut une liaison avec une jeune fille de la région, Rose Edlyn, fille de Richard Edlyn, un riche propriétaire terrien.

Il semble que Joan Barringer découvrit son infortune conjugale. Sa vengeance fut fulgurante et terrible. Elle jeta un mauvais sort à sa rivale et, dans les semaines qui suivirent, Rose Edlyn tomba malade. Elle perdit du poids, ses cheveux, la vue, et finit par mourir. Les lettres de son père, découvertes récemment, relatent les événements qui suivirent.

Le village persuada James Barringer de témoigner contre sa femme. Celle-ci comparut devant le tribunal sous l'inculpation de sorcellerie, et fut condamnée à être brûlée vive. Toutefois, Joan Barringer parvint à s'enfuir de la prison et regagna son logis dans les bois d'Avoncliffe. Aussitôt, le cottage fut encerclé. Les villageois tenaient absolument à faire payer son crime à la sorcière.

Soudain, Joan Barringer leur apparut à une fenêtre, une corde autour du cou, et elle hurla une dernière malédiction. Toute femme qui entrerait à

Twist Cottage y périrait. Elle blâmait toutes les femmes de ses malheurs conjugaux. La belle Rose Edlyn lui avait volé son mari. Tandis qu'elle, disgracieuse et trompée, allait mourir sans amour.

Et elle sauta. La corde était nouée à une poutre. Joan Barringer eut le cou brisé. Son corps se balançait devant les villageois ébahis, la tête penchée à angle droit sur le côté. La dernière lettre de Richard Edlyn conclut :

« ... et nous vîmes le vrai visage de cette vilaine sorcière. Une image horrible qui allait à jamais marquer notre mémoire. Ses yeux étaient enflés et injectés de sang. Ses crocs découverts. Elle pendait, le cou tordu, dans cette hideuse maison de guingois ».

C'est de là que Twist Cottage tire son nom.

Ainsi donc, mon père connaissait l'histoire de Twist Cottage avant de nous y emmener. Telle a été ma première pensée. Mais il y avait autre chose. Je me suis souvenu de sa colère quand je lui avais demandé si la maison était hantée.

« Enfin, Ben, nous sommes au XXI^e siècle ! ».

C'est ce qu'il avait dit. Pourtant il était au courant.

Il savait que la maison était maudite. Et que la malédiction portait seulement sur les femmes ! Était-ce possible ? J'ai utilisé le téléphone du bureau pour appeler Carol, la sœur de John, qui m'avait alerté contre Twist Cottage. Six personnes y étaient mortes, selon elle. Elle m'a confirmé ce que je savais déjà. Mme Webster était morte noyée dans sa baignoire. Mme Johnson en tombant d'une fenêtre. Le Dr Stainer d'une fracture du crâne et le Professeur Bell en faisant une chute dans l'escalier. Toutes des femmes. Une autre avait succombé à une crise cardiaque et l'épouse de l'Australien s'était électrocutée.

J'ai repensé au jour de notre emménagement. Le chauffeur qui s'était cassé une cheville, et le menuisier qui s'était entaillé le doigt. Des hommes, eux, qui s'étaient simplement blessés.

J'en avais le vertige. Je ne voulais même plus y penser. Pourtant, la vérité sautait aux yeux.

Louise avait gâché la vie de mon père et refusé de divorcer. Il avait dû avoir envie de la tuer mais était incapable de le faire de ses propres mains. Alors il avait acheté Twist Cottage, sachant que lui et moi ne risquions rien puisque nous étions des mâles, et il avait attendu que le fantôme de Joan Barringer fasse le travail pour lui. Incroyable !

J'ai replacé le livre sur l'étagère et suis sorti du bureau. Je n'ai jamais interrogé mon père. Et nous n'avons plus jamais parlé de Twist Cottage.

Mais je dois tout de même mentionner une dernière chose.

Twist Cottage se cramponne à mon père. Il n'a jamais réussi à vendre la maison. De toute façon, avec la prime versée par l'assurance, il n'avait pas besoin d'argent. Plus tard, j'ai appris qu'il la louait de temps en temps. Pour un prix exorbitant. À des hommes qui payaient sans rechigner.

Toujours des hommes. Ils s'y installaient avec leur méchante, leur déplaisante épouse. Ou leur épouvantable belle-mère, leur grand-mère sénile et hargneuse. L'un d'eux y a même emmené sa mère. Un autre, une tante particulièrement acariâtre.

Les femmes restaient peu de temps à Twist Cottage.

Aucune n'en est jamais revenue.

La plus courte histoire d'horreur écrite

Je tiens à expliquer comment ces pages se sont trouvées incluses dans ce livre.

Environ deux semaines avant la publication, j'ai fait irruption dans les bureaux de l'éditeur car je voulais absolument mettre la main sur le manuscrit avant qu'il parte chez l'imprimeur. Vois-tu, cher lecteur, j'avais une idée en tête.

À mes yeux, les éditeurs sont généralement des gens stupides et paresseux. Imagine que celui-ci employait une vingtaine de personnes, et que pas une seule d'entre elles n'a remarqué que quelqu'un avait forcé une fenêtre pendant la nuit et inséré quelques feuillets supplémentaires dans le recueil d'histoires d'horreur prêt à être imprimé ! Si j'ai ajouté ces pages c'est que je voulais faire passer un message personnel, et si tu lis ces lignes c'est que mon plan a réussi. Tu vas donc découvrir bientôt ce qu'est la véritable horreur. Et tu dois t'y préparer, car c'est imminent.

Très jeune, déjà, je voulais désespérément devenir écrivain, et, il y a une dizaine d'années, j'ai écrit une nouvelle d'horreur (basée sur ma propre expérience), qui a été refusée par tous les éditeurs de Londres parce que, affirmaient-ils, elle n'était pas assez effrayante. Une absurdité, bien entendu, car aucun d'eux n'avait la moindre idée de ce qu'est véritablement l'horreur puisqu'ils n'ont jamais commis de meurtre alors que moi, cher lecteur, j'en ai commis plusieurs.

Éric, mon oncle, a été ma première victime, suivi par mon voisin (un désagréable petit bonhomme avec une moustache et un chat puant), deux étrangers, un acteur qui avait joué dans un feuilleton célèbre, et un témoin de Jéhovah qui avait eu la mauvaise idée de frapper à ma porte alors que je préparais le déjeuner. Rien ni personne ne semblait pouvoir me résister, jusqu'au jour où un crétin de policier a mis fin à mes aventures en arrêtant ma voiture au moment où j'allais me débarrasser du dernier cadavre.

Bien entendu, j'ai été condamné et envoyé dans un asile de fous où je devais rester enfermé jusqu'à la fin de mes jours, mais d'où je me suis

évadé récemment. Il m'est aussitôt venu l'idée merveilleuse que tu es en train de découvrir, et que l'on peut résumer en quelques étapes simples. Entrer nuitamment dans les bureaux d'un de ces éditeurs londoniens snobinards, glisser deux ou trois pages dans le livre de quelqu'un d'autre (avec toutes mes excuses à Anthony Horowitz, que je ne connais pas), me cacher jusqu'à la sortie du livre, réapparaître une fois celui-ci en librairie, guetter le premier imbécile qui l'achètera et le suivre jusque chez lui...

Ne ris pas, cher lecteur, car à cette minute même, je suis peut-être devant ta porte, à la sortie de ton école, ou quel que soit l'endroit où tu te trouves. Tremble, car tu vas apprendre une leçon sur l'horreur que tu aurais sans doute préféré éviter, et l'éditeur va regretter d'avoir refusé de me publier autrefois. Oui, il va s'en mordre les doigts, surtout quand il commencera à perdre des lecteurs, de façon particulièrement atroce, l'un après l'autre.

Tu vas comprendre, mais pour cela tu dois relire à nouveau ces pages.

Je te conseille de commencer par le commencement. Examine attentivement le premier mot de chaque phrase ou, plus précisément, la première lettre de chaque premier mot de chaque phrase.

Subtil, non ? Unique. Imaginatif. Saisis-tu maintenant à quel point je peux être fantastiquement, génialement, affreusement fou ? L'heure a sonné, pour toi il est peut-être déjà trop tard. À toi de jouer...

OceanofPDF.com

Notes de bas de page

¹ *Les Downs sont une région de collines boisées et de pâturages à moutons au sud de l'Angleterre.*

² *Représentation qui a lieu l'après-midi.*

³ *Balcon situé au-dessus de l'orchestre.*

OceanofPDF.com